IN WIESBADEN ist die
«REVUE RHENANE»
- «Rheinische Blätter» -
in der «Bücherstube am Museum», Wilhelmstrasse, zu haben.

Die sämtlichen neu erschienenen oder von der Revue Rhénane empfohlenen Werke der französischen Literatur sind in dieser Buchhandlung vorrätig oder können daselbst bestellt werden.

Die Administration der «Revue Rhénane» übernimmt es gern, Bücherbestellungen für Ihre Leser zu übermitteln.

Die Verwaltung der R. R.

LA «REVUE RHENANE»
est en vente à la
Librairie «Bücherstube am Museum»
WIESBADEN, Wilhelmstrasse.

On trouve aussi dans cette librairie toutes les œuvres recommandées par notre revue et l'on peut y commander toutes celles de publication récente.

L'administration de la Revue Rhénane se charge volontiers de transmettre les commandes à cette librairie.

L'Administrateur.

Bulletin d'Abonnement

Veuillez m'inscrire pour un abonnement d'un an - de six mois - à la "REVUE RHÉNANE" à partir du ..... 192....

Je vous envoie par courrier de ce jour un mandat-poste - un chèque - ..... de ..... 40 fr. (étranger 50 fr.)

Veuillez faire recouvrer à mon domicile la somme de .....

Nom .....
(très lisible)

Adresse .....

A ..... le 192

Signature .....
Rayer les mots inutiles.

Découper le bulletin et l'adresser à Monsieur le Directeur de la "Revue Rhénane", S. P. 77 MAINZ, Bauhofstrasse 1

Abonnements-Bestellung

Hierdurch abonniere ich vom ..... 192..... ab für ein Jahr - ein halbes Jahr - auf die "RHEINISCHEN BLÄTTER".

Mit gleicher Post schicke ich Ihnen eine Anweisung - einen Scheck - über 12,— Mk. - 6,— Mk.

Der Abonnementsbetrag von 12,- Mk., 6,- Mk. ist in meiner Wohnung ..... abzuholen.

Name .....
(deutliche Schrift)

Adresse .....

Datum 192

Unterschrift .....
Ueberflüssiges ist zu streichen.

Den Bestellzettel ausschneiden und ihn an den Direktor der „Rheinischen Blätter" einsenden. MAINZ, Bauhofstrasse 1.

LE COURRIER DE LA PRESSE
« LIT TOUT »
«RENSEIGNE SUR TOUT»
ce qui est publié dans les
JOURNAUX, REVUES ET PUBLICATIONS
de toute nature
PARAISSANT EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER
et en fournit les extraits sur tous sujets et Personnalités

FONDÉ EN 1872

Circulaires explicatives et Tarifs envoyés franco

Ch. DEMOGEOT, Directeur
21, Boulevard Montmartre, PARIS (2e)

LES PLUS ANCIENS BUREAUX D'EXTRAITS DE PRESSE
ARGUS DE LA PRESSE
«VOIT TOUT»

Reg. de Comm.: Seine No 215.373 — Téléph.: Provence 16-14
Fondé en 1879

37, RUE BERGÈRE 37, PARIS (9e)

LA REVUE RHENANE
RHEINISCHE BLÄTTER

SOMMAIRE :-: INHALT

CÉCILE KNŒRTZER	Arno Holz	4
HENRYK DE LELIWA	Marx et Bakounine (1re Partie)	9
WILLI SCHÆFERDICK	Besuch eines deutschen Kriegerfriedhofes in Nordfrankreich	15
M. G. DUTHEIL	Paysages Franco-Allemands: La petite Ville	19
J. GAUMENT ET CAMILLE CÉ	Die Literaten im XVIII. Jahrhundert	24
JOSEPH DURIEUX	Au Lycée de Mayence sous le premier Empire	28
CÉCILE KNŒRTZER	«Le Renard prêchant» de Claude Odilé	31
C. KN.	«Ste-Odile» du professeur Th. Maurer	33
	CINÉMA	
EMILE VUILLERMOZ	Une Faute	34
	LIVRES NOUVEAUX	
C. KN.	Walter von Molo: Divorce	35
	Der «Roman régionaliste»	37
	Panait Istrati: «Vers l'autre Flamme»	38
	Tagore: «La Machine»	39
	W. E. Suskind: «Jeunesse»	40
	Joseph-Auguste Lux: Franz Liszt (Amour céleste et terrestre)	42
	Die Russen	43
	VIE ÉCONOMIQUE	
* * *	Le Problème routier	45
C. K.	Revue des Revues allemandes	45
	Durch die französischen Zeitschriften	48
	BIBLIOGRAPHIE	
HENRI POURRAT	Mes Propriétés	49
Dr ANNO SCHLÖSSER	Die Entgleisten — Feuer — Heute abend wird aus dem Stegreif gespielt	50
	Balzac — Fête des Vignerons — Antäus	51
	Der gesetzmässige Lebenslauf der Völker Chinas und Japans — Der Idealismus neuer Menschen	52

Direction, Rédaction et Administration MAYENCE, 1, Bauhofstrasse, Téléphone 437
Alle Zuschriften sind zu richten an: «RHEINISCHE BLÄTTER», 1 Bauhofstrasse, MAINZ
Adresser toutes correspondances à «LA REVUE RHÉNANE», 1 Bauhofstrasse, MAYENCE
ou à l'Imprimerie des « Dernières Nouvelles » à Strasbourg

Bezugspreis: Deutschland 12 G.-Mark
Anzeigen: die 5 gesp. Nonpareillezeile 2 francs (0,25 G.-Mark)
Abonnements: France 6 numéros 22 francs, 12 numéros 40 francs — Etranger 50 francs
Diese Nummer 1,25 G.-Mark — En France 4 francs pour ce numéro

LA REVUE RHENANE

DIXIÈME ANNÉE — FÉVRIER 1930 — NUMÉRO 5

ARNO HOLZ

La mauvaise chance l'a poursuivi jusqu'à la fin de son existence. Au moment où, après une vie qui ne fut que luttes et vicissitudes de toutes sortes, le prix Nobel allait enfin consacrer son œuvre et son talent, Arno Holz mourait à l'âge de 66 ans.

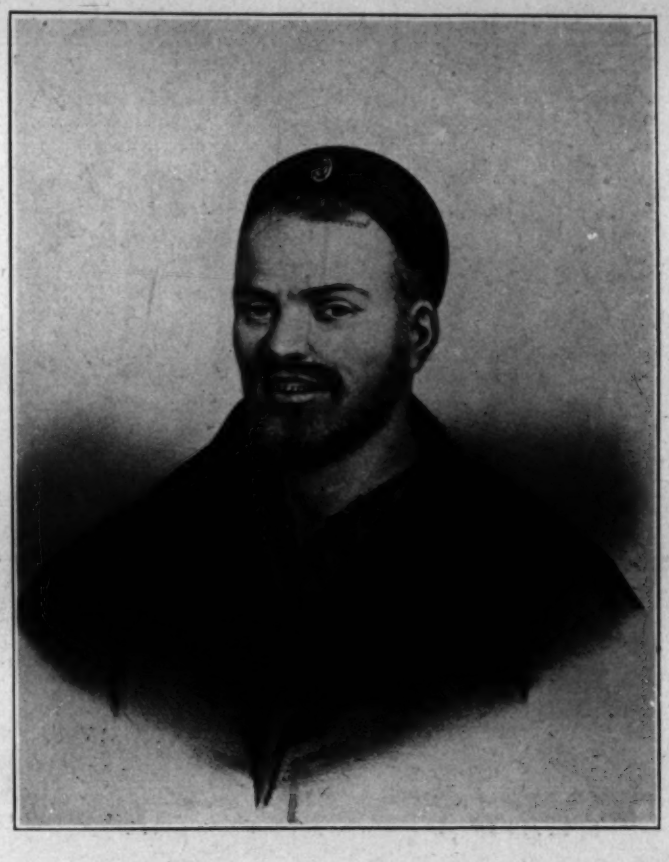
A R N O H O L Z

Sa probité littéraire, sa foi inébranlable en l'avenir et sa courageuse attitude auraient suffi à elles seules pour justifier ce choix ; car il est difficile à des contemporains de se rendre compte de la valeur intrinsèque d'une œuvre comme la sienne et de sa portée; on ne saurait non plus encore affirmer si son talent fut, oui ou non, supérieur aux ouvrages qu'il a laissés. Holz était d'un caractère plus impénétrable qu'aucun autre et les multiples aspects de son talent n'étaient point faits non plus pour faciliter la tâche de quiconque aurait voulu porter sur l'écrivain un jugement définitif ou embrasser d'un seul coup l'homme ou l'œuvre.

Il est vrai que déjà les histoires de la littérature l'ont classé en bonne place — comme le promoteur et vrai fondateur du naturalisme en Allemagne. Il donna en effet dans son « Papa Hamlet » une formule abrégée du naturalisme et dans sa pièce « La famille Selicke », écrite en collaboration avec Joh. Schlaf (1890) et qui retrace des scènes de la vie du Berlin pauvre, il a mis en pratique la célèbre erreur théorique du naturalisme : « Réalité — vérité ». — Mais il ne faut voir dans tout ceci que des mérites purement littéraires. Et puis l'introduction du naturalisme en Allemagne fut-elle vraiment un « bienfait » pour l'humanité ? L'œuvre

littéraire d'Arno Holz d'ailleurs semble fortement chargée de théorie et le grand combat qu'il livra toute sa vie (dans son « *Buch der Zeit* » — *Chansons d'un poète moderne*, 1885, où il se déclare partisan de la nouvelle école et fonde la poésie des grandes villes ; — dans sa brochure explicative : « *L'art, sa nature et ses lois* » et dans ses satires sociales et littéraires « *Die Blechschmiede* », « *Sonnenfinsternis* », « *Traumulus* », « *Ignorabimus* »...) pour l'abolition de formules littéraires surannées, n'a jamais vraiment touché le grand public et ne sort pas du cadre de l'histoire littéraire.

Mais bien plus que son œuvre, qui restera toujours une sorte de phénomène temporaire, ce qui confère à l'homme une grandeur incontestable, c'est son talent et son caractère. Holz, c'est l'artiste par excellence, l'écrivain né. Point n'est besoin d'effort chez lui pour faire surgir les idées, les sensations, les images ou les mots. Une richesse de pensée presque inimaginable, un coup d'œil d'une précision souvent cruelle, lui permettent de s'attaquer à tous les genres et de donner à son jugement sur le monde les formes d'expression les plus diverses.



FRANÇOIS RABELAIS

Mais c'est surtout comme auteur satirique et comme poète qu'il est inimitable.

Satirique, ne l'est pas qui veut, et le fait d'avoir été un des premiers écrivains allemands de ce genre pourrait déjà lui être compté comme un de ses plus beaux titres de gloire. Peut-être faut-il attribuer cette inclination naturelle à la satire à son exubérance vitale même, comme chez ces enfants qui éprouvent le besoin de s'amuser à des jeux cruels, uniquement pour donner libre cours à leur trop-plein de vie.

La satire de Holz est un enchevêtrement de ronces et d'épines ; on a quelque peine à se frayer un chemin à travers cette profusion d'images, cette multitude de visions, cette avalanche de mots et ce réalisme obsédant qui feraient bien songer à Rabelais, n'était la truculence du Tourangeau qui manquera toujours aux Allemands dont la sensualité trop facilement grossière ou trop abstraite les met généralement « soit bien au-dessus, soit bien au-dessous de l'humain ».

N'importe, ce qu'il faut voir en A. Holz, c'est le continuateur des grands satiristes du moyen âge et du 17e siècle, et ce n'est pas un effet du hasard si son œuvre la mieux connue est précisément ce « *Daphnis, ou chansons de ripailles, de beuverie et d'amour* », où il imite à la perfection le style plus ou moins ampoulé et la délicieuse candeur des bergers-poètes. Pourtant, si, par la richesse du sang qui coule dans ses veines et par la vigueur de son talent, il se rapproche d'un Fischart ou d'un Gryphius, la raison même de sa satire est et reste théorique : étrange contraste et qui rend Holz si souvent incompréhensible, que cette pensée abstraite et limitée dans le temps et l'espace au service de laquelle il met un réalisme si spontané, un débordement de vie si extraordinaire.

Dans sa première œuvre, « *Livre de notre époque* » (*Buch der Zeit*), la satire n'est qu'un des nombreux aspects littéraires par lesquels il s'exprime : le sarcasme y voisine avec le sentiment lyrique, l'ironie défigure brusquement une image limpide. Sa critique s'attaque surtout aux anciens poètes, les sages, voués à l'immortalité (Rückert et d'autres). Dans la « *Blechschmiede* », œuvre touffue, mais prodigieusement riche en idées, c'est contre les modernes qu'il lance ses traits les plus acérés sans s'épargner lui-même. Stefan George y figure, dictant ses oracles et Holz s'y représente sous le visage de « l'homme entre trente et quarante ans ». Sur presque chacun des nombreux personnages

de ce sabbat poétique on pourrait mettre un nom ; Gœthe lui-même (ce dieu des professeurs d'université et des ministres de l'instruction publique) n'échappe pas au massacre.

Cette satire est composée sous forme de drame burlesque. « *Le rideau s'ouvre et la scène représente la glande pinéale du poète. Une énorme quantité de matière cérébrale couvre le sol. Au premier plan, à gauche, une pagode birmane, à droite un temple grec, au fond une cathédrale. La cathédrale est construite dans le style des brasseries Aschinger, le temple rappelle les grands magasins Wertheim, la pagode une des succursales du grand Quotidien. Dans le lointain on distingue nettement l'Antiquité, le Moyen Age et les Temps modernes...* » La scène va donc se passer dans le cerveau même du poète, où l'on verra défiler les types d'écrivains les plus divers, se ridiculisant les uns les autres. Holz arrive à rendre d'une façon merveilleusement exacte le ton de certains poètes, de certaines écoles, voire de toute une époque. Il obtient ainsi des contrefaçons souvent ahurissantes, des pastiches étonnants, en faussant parfois le sens d'une citation par la seule modification d'un mot ou par le contexte dont il l'entoure. C'est un passage continuel du comique au tragique, des effets de contraste, des allusions imprévues, un pathos mal placé ou un érotisme de vieux savant desséché : tels sont les moyens auxquels il recourt pour donner à cette satire un ton inimitable.

BERLIN — GRANDS MAGASINS WERTHEIM

Ses pièces de théâtre non plus ne sont pas exemptes de satire. Comment d'ailleurs des peintures de mœurs, comme « *la famille Selicke* », « *der Sozialaristokrat* », « *Gaudeamus* », ne comprendraient-elles pas, eo ipso, quelques éléments satiriques ?

Holz y a créé des types inoubliables, tel son « *Kollege Crampton* », ce parvenu intellectuel, artisan et rimailleur, qu'une sotte vanité rend grotesque et pitoyable. Dans son « *Gaudeamus* », magnifique tableau de la vie d'étudiants, que de personnages pris sur le vif, que de situations magistralement reproduites, avec tout ce qu'ils comportent de bouffonnerie et de ridicule ! La fameuse « *Scène des professeurs* » est peut-être ce qu'il y a de plus mordant et de plus cruellement ironique dans cette œuvre. Voyez-les un peu, ces vieux bonzes, chacun avec ses tics particuliers, réunis amicalement au jardin, mais ne pouvant s'empêcher, sous les paroles les plus aimables et les plus mielleuses, de lancer leurs brocards dans toutes les directions. Soudain ils apprennent la déclaration de guerre (la scène se passe en 1870) ; alors, plus de retenue, plus de ménagement : malgré leurs paisibles paroles échangées quelques minutes auparavant et leurs bonnes figures patelines, les voilà soulevés d'un seul coup par le brutal enthousiasme déchaîné aussitôt tout autour d'eux.

La satire de Holz est donc fortement théorique par ses intentions, ses tendances ; mais elle est aussi très vivante par les moyens d'observation et d'expression qui la caractérisent. Non seulement Holz connaît ceux qu'il dépeint pour les avoir scrupuleusement observés jusque dans leurs plus petites manies, mais — et nous avons bien ici la qualité supérieure d'un auteur satirique — il a compris la portée sociale, sinon historique, de leur existence. Holz a fouillé leur vie, il a examiné leur cœur, il a recherché les causes plus ou moins voilées de leurs travers. Il sait les moindres effets que peuvent produire certains de leurs gestes ou quelques-unes de leurs paroles. Aussi sa satire n'a-t-elle rien de superficiel et vous laisse-t-elle une impression durable.

Mais si elle pénètre si profondément dans l'esprit, c'est surtout, comme je l'ai dit plus haut, grâce aux moyens d'expression dont elle dispose. Il y a d'abord chez Holz un don de vision. tant extérieure qu'intérieure, qui lui permet de saisir du premier coup d'œil le côté original de l'individu ou de la chose. C'est pourquoi ses personnages ont un tel « fini », des contours nettement circonscrits et vous

apparaissent avec une clarté parfaite. Des scènes entières se présentent toutes faites à ses yeux ; il *voit* tout ce qu'il décrit, et il le voit dans ses moindres détails.

Pour reproduire sa vision, Holz dispose d'un talent d'imitation prodigieux. Il sait rendre à s'y méprendre l'attitude, les gestes, le parler, non seulement d'un individu, mais de toute une catégorie d'êtres humains, d'un milieu social. Partout il se sent dans son élément, que ce soit avec les étudiants ou avec les petits artisans berlinois; il connaît à fond leurs travers, leurs ridicules, leurs habitudes. Par un habile emploi des contrastes, par de savantes exagérations, par une condensation des motifs, il sait à merveille faire saillir le point important, le côté grotesque ou curieux de l'objectif. On peut dire de Holz qu'il unit le *savant* et l'*artiste* ; car il y a dans son œuvre une puissance d'évocation que nous ne trouvons chez aucun autre écrivain allemand et qui, mieux que les idées ou les tendances qu'elle représente, lui assure son passage à la postérité.

Il en est exactement de même de son œuvre poétique. Sa « *Révolution de la poésie* » est un épisode de l'histoire littéraire, une phase maintenant dépassée. Sa lutte acharnée menée contre les rimes conventionnelles («Le premier qui fit rimer Brust et Lust, Sonne et Wonne, fut un génie. Mais le centième et ceux qui suivirent n'étaient plus que des crétins ») contre l'esclavage des vers, le conservatisme borné en matière de formes littéraires, ses innovations hardies et tapageuses même, nous semblent aujourd'hui de bien petites choses, comparées aux excès des futuristes et des dadaïstes sans en excepter même les impressionnistes.

Mais ce qui reste, ce qui restera, c'est tout ce qui fait de lui un vrai. un grand poète : c'est l'inspiration si spontanée, si riche, si généreuse : fond inépuisable d'idées, d'images, d'impressions toujours renouvelées, colorées, vivantes... C'est cette vision intérieure si nette, si puissante ; c'est cette intensité d'émotion lyrique, c'est surtout cette langue incomparablement riche, chatoyante, forte ou douce, sobre ou prodigue — avec ses périodes balancées, capricieuses, et qui pourtant obéissent toujours à un rythme intérieur.

Son premier recueil poétique « *Buch der Zeit* », par lequel il inaugura « la poésie des grandes villes, des mines, des usines », à côté d'épigrammes et de morceaux satiriques, contient déjà des poésies qui sont marquées au coin du génie. Dans un poème, « *Phantasus* », composé d'un prologue et de treize poésies, Holz dépeint un pauvre poète famélique, sorte de Gringoire ; puis il nous donne quelques vers de ce poète, qui sont d'une remarquable beauté.

Un deuxième cahier, « *Phantasus* », fit bientôt suite au premier ; mais la réédition projetée de ses poésies n'ayant plus été possible, il est actuellement très difficile de se procurer les cahiers de « *Phantasus* », parus, comme la plupart des ouvrages de Holz dans des éditions de luxe à tirage très restreint. C'est là que nous trouvons les plus purs poèmes lyriques et que nous sentons vibrer la sincère émotion de l'homme qui est en communion intime avec la nature. Là, pas de phrases, mais des moyens d'une étonnante simplicité dont jaillit spontanément, naturellement l'impression qui se fixera dans l'esprit.

« A travers fossés et haies grises,
Le col relevé, les mains dans les poches,
Je me promène par un frais matin de mars.

L'herbe est pâle, les flaques luisent et la campagne
(est noire,
Aussi loin que va le regard.

Au milieu,
Comme une barre, à travers l'horizon blanc,
Figée,
Une rangée de saules.

Je m'arrête.

Aucun bruit. La vie sommeille encore.
Rien que l'air et le paysage.
Et mon cœur est, comme le ciel, morne.

Soudain, un son.
Comme une frêle, tremblante allégresse
Qui lentement
Monte, monte.

Je cherche à travers les nuages.
Là ! au-dessus de moi
Battant des ailes
Dans la lumière qui s'épanouit,
La première alouette. »

Parfois, ce sont au contraire des visions terrifiantes, des rêves fiévreux, tout l'horrible fantastique des cauchemars que Holz rendra

avec une surprenante richesse d'expression et un accent saisissant.

Voulez-vous revivre avec lui, en quelques mots, ou plutôt en quelques exclamations, la détresse qui l'étreint dès son réveil ?

« Où étais-je !

Les coussins saccagés ;
Le cœur rempli d'effroi, je me suis réveillé !
La fenêtre est blafarde.

Ténèbres !
Autour de moi je vois encore flotter les ombres de mon rêve.
Oh ! dormir !
Ne penser à rien !...
Tout oublier... m'en retourner bien loin !

Le vieux peuplier
Bruit au vent,
Des ondes caressantes
Me portent vers un rivage couvert de roses. »

C'est aussi parfois, en des terres lointaines, dans des pays de rêve que l'emporte sa fougueuse imagination qui lui fait revêtir mille et une formes.

Un jour, par exemple, il voit surgir dans son souvenir la statue du Colleone — et s'identifiant à lui, il écrit :

« Des roses rouges
S'enroulent autour de ma lance.
Mon coursier vole
A travers les forêts de lis.

Des étangs verts,
Les cheveux enlacés de roseaux,
Surgissent, sans voiles, des vierges.

Je chevauche comme si j'étais d'acier.
Et toujours, là,
Devant moi
S'envole le Phénix
Et chante. »

Quelquefois sa verve satirique se réveille et il nous peint un « Boucher » à sa façon :

« Là-haut, dans le septième ciel d'été, l'Olympe au complet
Siège aujourd'hui, en une confortable nudité.

Dans un lac d'améthyste
Se baigne Madame Vénus,
Nullement gênée par ma présence.

Et là-bas la grosse, qui appelle le cygne — c'est Junon !
Par Dieu !
Quelle attitude lascive ! Si son mari la voyait !
Mais il lui tourne le dos,
Ruminant à son aise, il est étendu sur un pré d'émeraudes,
Et les nymphes gracieuses
De lauriers, de vignes et de violettes doubles
Ornent ses gigantesques cornes ! ! »

Ou bien encore, dans le même « genre » :

« Pendant trois jours
Une pluie de fleurs de pêcher
Tomba dans le fleuve Fu.
Les jeunes filles laissèrent glisser leurs robes de soie jaune et chantèrent.

Elles entraient dans l'eau, s'éclaboussaient, criaient
Et se défendaient des cygnes qui, ivres d'amour, volaient vers elles, les ailes gonflées par le vent.

La plus belle,
Souriante
Et les bras croisés sous sa tête
Se laissait aller au fil de l'eau
Ses cheveux
Rouges
Comme un manteau de flammes
Flottaient autour d'elle.
Sous les chauds et étincelants rayons du soleil, ses seins brillants se bombaient voluptueusement....
Léda n'était pas plus nue...

Les vagues capricieuses l'amenèrent sur le rivage de mon île flottante... »

Mais tout n'est pas jeu et subtil passe-temps dans ce recueil. Il s'y manifeste aussi une émotion vraie, d'autant plus poignante qu'elle s'exprime en peu de mots :

« La nuit était si douce !
Sous les sombres châtaigners,
Contre le mur blanc de lune
Tu t'appuyais, dans l'ombre et les yeux clos.

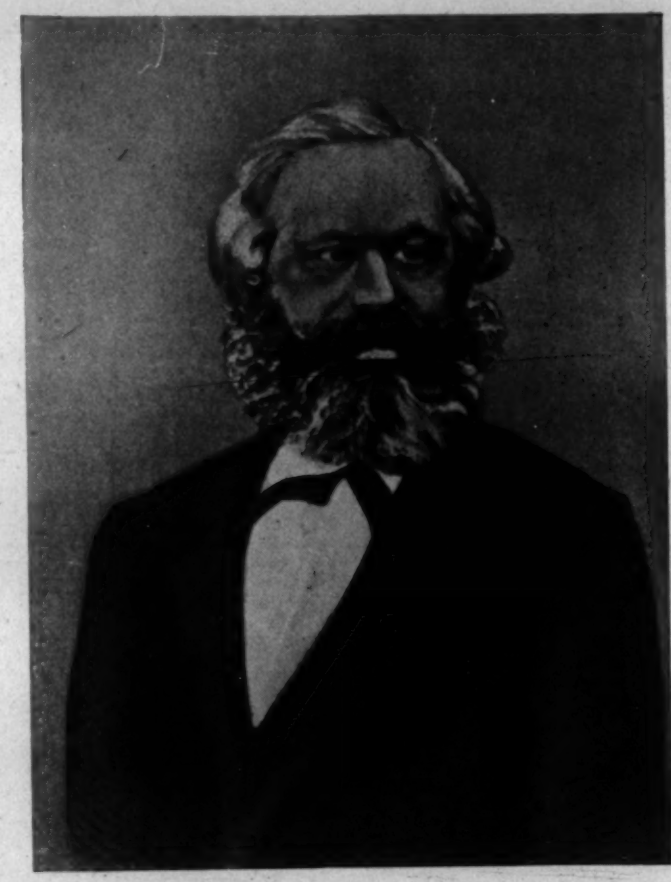
Nous ne nous sommes pas embrassés —
Mais notre silence
Nous dit tout. »

Je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de poètes qui puissent nous toucher avec des moyens aussi simples. Mais si ces moyens sont simples, ils sont aussi étrangement puissants. Holz est de ceux qui jamais ne se lassent de sentir et d'exprimer ce qu'ils ont senti. C'est cette éternelle jeunesse, cette vitalité si forte, si généreuse qui donnent à son œuvre un éclat et une chaleur qui la rendent à jamais sympathique et confèrent à l'homme une grandeur et une intégrité, qui méritaient bien la consécration qu'on s'apprêtait à leur donner, lorsque la mort vint mettre fin à cette vie laborieuse et féconde.

Cécile KNŒRTZER.

MARX ET BAKOUNINE

Insinuer entre une « Inquiétude grammaticale » de M. H. Brémond et un « Aubervilliers » de l'historien C. Jullian, — deux Académiciens, — un entre-deux habilement brodé sur *Bakounine* est un tour d'adresse que vient d'exécuter Mlle H. Iswolski dans la Revue de France. Il est en effet délicat pour un Russe de parler de Bakounine : l'œil de Moscou veille sur la Nep et sur ses écrivains. L'auteur a-t-il prêché pour ses saints ? Précisément Bakounine fut surnommé le « *Santo Maestro* », c'est peu probable. Pourtant l'anarchiste, le révolté sont des traits que Mlle Iswolski accuse le moins possible, tandis qu'elle met en relief le précurseur, presque le prophète dans la « foire humanitaire » où elle voit le Paris de 1848, et où grandissait cependant la France nouvelle de Taine, Thiers, Prévost-Paradol . . Bien plus, une touche légère sur le jeune Anacharsis (1) rappelle adroitement à qui l'oublierait qu'Anacharsis était un Scythe.



K A R L M A R X

On ne lit pas sans étonnement un exposé aussi étrange, et la conclusion en découle spontanément : être révolutionnaire n'est pas un crime, la France n'a-t-elle pas eu ses Révolutions ? la Russie a eu la sienne ! et précisément la « Commune de Paris » circule majestueusement dans nos rades sous la forme d'un vieux cuirassé fuyant devant les tempêtes. Le sagesse des nations peut certes apparaître là où l'on s'y attend le moins, et il est sûr qu'à ses débuts dans la société parisienne, Bakounine a pu passer pour un économiste simplement exalté, dans des cercles où l'on voyait Michelet, Béranger, E. Quinet, etc. Mais aujourd'hui l'anarchiste n'a plus son masque; romancer son existence, idéaliser ses méthodes sont une pure dérision. Mlle Iswolski sait bien que son « Titan », chef des « Frères internationaux », et chargé d'une mission de police, ne valait pas le misérable burlaki des quais de la Volga, celui que le pinceau de Repin enlève de terre en le montrant pieds-nus, les yeux clos, crispé à un navire chargé de richesses. Bakounine, redouté des proscrits polonais, était l'ami de l'agent russe Jacques Tolstoï qui fit envoyer au bagne son ami Golovine et le prince Dolgorouky, et il était l'ami de l'historien Annenkoff qui renseignait Pétersbourg.

Ce Russe du Valdaï, discourant en français sur la philosophie du Prussien Hegel, stupéfiait ses auditeurs au point que l'on crut à ses yeux bleus lançant des éclairs de mysticisme, et ce n'était que l'exaltation atavique du barbare de la steppe aimant le sang et l'orgie. Neveu du général Mouraview, son protecteur, — qui réprima l'insurrection polonaise de 1831—, il circulait facilement dans le monde cosmopolite de la comtesse d'Agoult (alias Daniel Stern) allemande par sa mère Bethmann de Francfort, remariée au Hongrois Liszt (belle-mère de notre ministre Ollivier et de Richard Wagner, et Cosima pourrait en parler encore). Le beau ténébreux, de samovar en samovar, fréquentait aussi chez Georges

(1) Surnom donné à Bakounine.

Sand : « Un culte ! » dit Mlle Iswolski. A d'autres ! Il allait aussi étudier chez Mad. Browning la libération des Toscans (Casa Guidi Windows), et il dénicha jusqu'aux chemises rouges de Garibaldi. Il fallait que ce faux Don Quichotte devînt légendaire, et l'on dit que Tourgueniew en fit son Roudine, et Dostoiewski son Stavroguine (les Possédés).

Un seul comprit Bakounine, et Mlle Iswolski ne le cite pas. En janvier 1845, notre ministre *Guizot* le fit expulser dans la même charrette que *Marx*, le docteur de la Faculté d'Iéna dont le monocle faisait plateau de cymbale sur un plastron étincelant. A cette époque les deux Titans étaient deux compères, et Marx nous dira à quoi s'occupait Bakounine. Le public français connaît fort peu Marx, et de l'époque à laquelle l'un et l'autre pénétrèrent en France en contrebandiers (1843), on ne se souvient guère que des chefs-d'œuvre de nos romantiques, de la Marseillaise de la paix de Lamartine, et des chansons de Béranger :

« On parlera de sa gloire sous le chaume bien longtemps... »

Le public allemand se retire volontiers de Marx, et limite sa science du marxisme à Liebknecht et à Bebel ; quand une décision importante s'impose (1919), son instinct moutonnier lui permet d'attendre sans souci dans les rues de Weimar que ses chefs marxistes, attablés au Café Knutsch, aient retrouvé l'inspiration et décidé du mot d'ordre. Quant au renom européen de Marx, il y a un demi siècle que les peuples opprimés n'attendent plus rien du marxisme : dès 1880, Engels, collaborateur de Marx, écrivait à Bernstein qu'il était désirable qu'*Alsaciens* et *Balkaniques* attendissent pour être libres la disparition du prolétariat en ce monde : « *Les Alsaciens aussi « sont opprimés ; mais si, à la veille d'une « révolution apparemment prochaine, ils pro- « voquent une guerre entre la France et l'Alle- « magne, ameutent à nouveau les deux peuples « et ajournent ainsi la révolution, alors je dis « halte-là ! ayez beaucoup de patience, comme « le prolétariat européen.* Quand il sera libre, vous le serez aussi.» (*Die Elsaesser sind auch « unterdrückt. Wenn sie aber am Vorabend « einer sichtbar heranziehenden Revolution einen « Krieg zwischen Frankreich und Deutschland « provozieren, diese beiden Völker wieder ver- « hetzen und die Revolution dadurch vertagen « wollen, so sage ich : Halt da ! Ihr könnt eben- « soviel Geduld haben wie das europäische « Proletariat. Wenn das sich befreit, seid ihr « selbst frei, bis dahin aber dulden wir nicht, « dass ihr dem kämpfenden Proletariat in die « Parade fahrt.* »)

Marx, né à Trèves après l'annexion prussienne consentie par la Coalition en 1815, est né Prussien, et bien qu'il ait fait presque toute sa carrière à l'étranger, le Professor Konrad lui a réservé en National-Oekonomie une place en un chapitre spécial à côté de *Karl Rodbertus* de Jagetzow, Generallandschaftsrat de la province de Poméranie, — et de *Lénine*. Est-ce à dire que le docteur Marx ait passé sa vie à réfléchir paisiblement avec la sérénité d'un Descartes ou d'un Auguste Comte ? Ceci est une autre affaire. Son père, paralysé, et dont la mort ne valut pas le voyage de Marx de Berlin à Trèves, lui avait prédit qu'il soulèverait des orages et certes Marx a fait campagne sans interruption, propageant ses idées révolutionnaires et donnant ordres et avis sur des mouvements insurrectionnels, — désigné, par exemple, après la révolution de *février* 1848 par le Bund des communistes pour se rendre de Bruxelles à Paris muni de pouvoirs discrétionnaires, et avec la mission d'y fonder un pouvoir central. — Dépassant de beaucoup par sa culture le personnel qu'il recrutait, il s'affirmait en public comme dialecticien subtil, dont les sophismes déliés et retournés servaient à justifier son extrémisme.

La France n'a pas échappé à sa propagande, et les dernières lignes qu'il lui a consacrées se rapportaient à la Commune de 1871 (*Bürgerkrieg in Frankreich*, inséré dans Reichsgründung und Kommune, de Kautsky). Il les écrivait en 1871 au nom du comité de l'Internationale ; il semble les avoir vécues, car leurs indications concordent avec celles des « Souvenirs » de l'ambassadeur américain à Paris, Washburn.

Marx, qui avait approuvé les crédits de guerre, a suivi les événements d'un œil satisfait, et aurait pu parler tout aussi bien du Niçois Blanqui, Français de fraîche date, donnant l'assaut le jour de la victoire française de Borny au gouvernement impérial, et obligeant l'empereur à laisser seul Bazaine. Il aurait aussi expliqué les conspirations du 21 octobre 1870 et du 22 janvier 1871 contre la République. Marx n'a pas l'impulsion et les éclats de *Lassalle*, il opère constamment au

sein d'une organisation internationale, réglant son action selon les conjonctures de la situation politique, il veut la « Révolution sociale à âme politique », il jette le ferment révolutionnaire au milieu des discordes politiques —, « *der* Sauerteig in der revolutionären Bewegung. »

En effet, c'est bien ainsi que se présente la « Commune » de Paris démasquant son caractère international le jour où les Parisiens virent apparaître des ministres tels que l'Allemand Léo *Fränkel*, ministre du travail et fondateur de la section allemande de l'Internationale à Paris (die Kommune machte einen Deutschen zum Arbeitsminister, Konrady, page 338). Cette section puisait son personnel dans la colonie allemande, dont l'ambassadeur Washburn, chargé des intérêts allemands à Paris (correspondance chez Hepner, St. Louis, 1905) sauva, en les remettant aux troupes allemandes, cent quatre-vingt dix-huit familles en une seule fois, exposées aux représailles des troupes françaises. Clemenceau n'oublia jamais ces événements.

MICHEL BAKOUNINE

Cette vision générale n'est nullement en dehors du cadre des premiers projets de Marx ; elle a fait partie de son programme dès son entrée dans la carrière, comme si 1871 n'était que la continuation de 1848 ; et les comparses dont les silhouettes se détachent dans son entourage en 1871, *Engels*, *Bakounine*, *Rüge*, sont aussi ceux qui ont participé à la préparation des désordres de 1848,

à *Paris*, où Cavaignac, le défenseur de Tlemcen et de la frontière marocaine, soutint une lutte acharnée de quatre jours pour sauver l'Assemblée nationale attaquée par la horde internationale ;

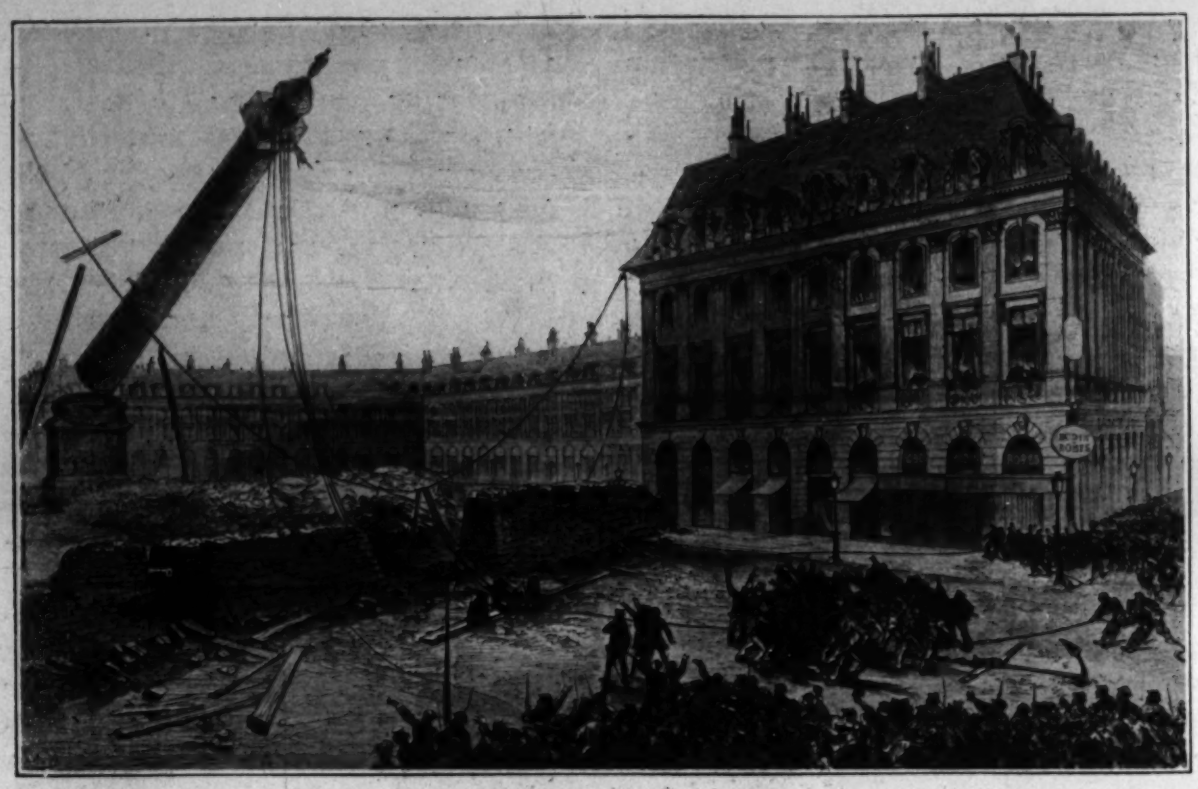
à *Dresde*, où Bakounine, animateur du congrès slave de Prague, réussit à faire enfuir le roi de Saxe, et où l'armée prussienne put dès lors entrer, au grand émoi des députés du Parlement de Francfort ;

à *Vienne*, où Robert Blum, Bem (son bras droit était l'historien Wuttke) et Fröbel, firent exécuter le ministre de la guerre Latour et défendirent la ville contre les troupes de Jellachich... ;

en *Bade*, où Herwegh, plus tard ministre prussien, pénétra à la tête de la « deutsche demokratische Legion », expulsée de Paris et entraîna l'intervention de deux corps d'armée prussiens, et des wurtembergeois réorganisés par Bismarck-Schönhausen ;

quant à *Berlin*, où Stephan Born, correspondant de la Neue Rheinische Zeitung de Cologne (où vint Marx), y jouait le rôle d'agitateur, nous ne retiendrons que l'opinion de Rodbertus lui-même, délégué en 1848 de la Ritterschaft du Kreis Wollin-Usedom, au sujet de la tragi-comédie qui débuta par l'enlèvement de quelques fusils à aiguille sans munitions, et aboutit à la nomination des ministres Arnim, Schwerin, Kanitz : « *La modération du peuple* « *lui permit de recueillir les fruits d'une révo-* « *lution placée sur le terrain de la légalité* — « *die Mässigung des preussischen Volkes er-* « *möglichte die Früchte einer Revolution aus* « *dem Boden des Rechtes zu pflücken.* » — Ce fut le roi lui-même qui fit un coup d'Etat en novembre. La *Neue Rheinische Zeitung*, *organe de Marx*, confirmait cette manière de voir : « *Herr Camphausen hat* « *die Reaktion gesaet im Sinne der grossen* « *Bourgeoisie, er hat sie geerntet im Sinne der* « *Feudalpartei.* »

Seuls passèrent pour des martyrs ceux qui, à Paris, avaient été vaincus par les troupes françaises :



RENVERSEMENT DE LA COLONNE VENDOME PENDANT LA COMMUNE

Ihr Junikämpfer von Paris,
Ihr siegenden Geschlagenen ! ...
(Chant des morts aux vivants, de Freiligrath).

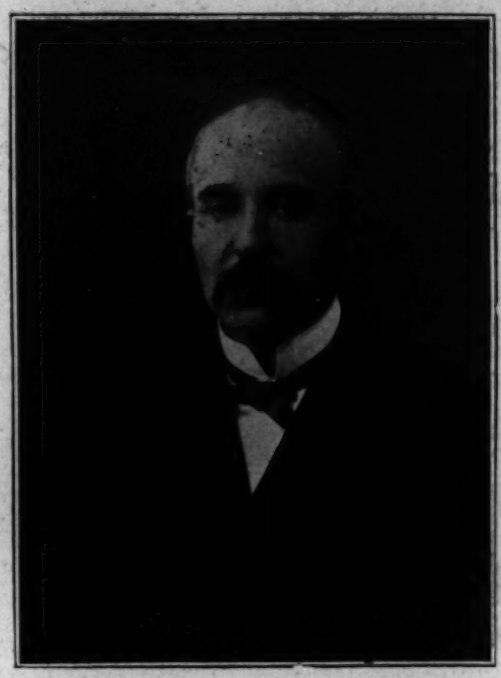
Marx s'est bien gardé d'expliquer la simultanéité stupéfiante de ces mouvements révolutionnaires concomitants de la chute de Metternich (13 mars) ; il a simplement déclaré *en mai* 1848 dans la Neue Rheinische Zeitung, qu'il s'agit de fonder l'unité allemande (deutsche Einheit, Lassalle ajoutait : « *l'unité, moins* « *les dynasties* ») et de s'opposer à l'idéologie « d'une Allemagne fédéraliste se modelant sur « les Etats-Unis —» *den ideo-* « *logischen Spuk eines federa-* « *listischen Deutschlands widerle-* « *gen, das an den Vereinigten* « *Staaten der neuen Welt sein* « *Muster zu nehmen habe.* »

Si l'on ne considère que les raisonnements spécieux par lesquels Marx aboutit dans son livre du Capital (1867), à la synthèse de la propriété et du prolétariat, ces diverses révolutions, à Paris, à Dresde ..... ne sont que des phénomènes inévitables résultant de lois immanentes, des maillons de la chaîne sans fin des mouvements sociaux se déroulant — nor les grincements et grippements des civiles — ; les institutions politiques et sont réduites à des réflexes tout auss tables. On est là dans le domaine du rialisme historique, dans la sphère de ceptions que Engels rappelait en 1883 s tombe de Marx : « *de même que Darwi* « *découvert la loi de développement des êt* « *organisés, de même Marx a découvert les lois* « *du développement historique de l'humanité.* »

FRANÇOIS GUIZOT

Que la guerre de classes fût un maillon inévitable de la chaîne des mouvements sociaux, Guizot ne fut point de cet avis ; Blanqui et Barbès, Proudhon et Cabet, le Moniteur et le Populaire suffisaient à son expérience d'homme d'Etat. Au contraire du matérialisme historique, il vit clairement l'idée dominant la matière, il distingua dans Marx le « Deus ex machina », l'idéaliste entraînant des partisans qu'excitait l'appétit des plaisirs matériels. L'opinion de Guizot est confirmée par le mot de Lassalle : « Marx c'est Ricardo devenu socialiste, et *c'est Hegel devenu économiste* ». Un marxiste moderne a pourtant su déduire le

matérialisme de l'idéalisme ; sans doute a-t-il eu le tour de main annonçant le départ de l'idée et le regard dans le vide indiquant la profondeur de l'intellect d'où elle sort ! Le *Professor von Aster* passe sans peine de la doctrine de Hegel à la spontanéité des mouvements sociaux, peut-être aussi à l'automatisme de la construction des barricades ! « Marx prend à Hegel, dit-il, la pensée du matérialisme histo-« rique mais en la dépouillant de sa mystique, « de son caractère métaphysique. L'histoire ne « serait donc pas l'exposé du développement « de l'idée, mais la conséquence de lois géné-« rales qui s'affirment dans les faits, et qui nous « apparaissent d'autant mieux « dans chaque cas particulier ...e nous les examinons à ... des forces, des fac-...tériels, et non en ...l'idée qui carac-...que. »



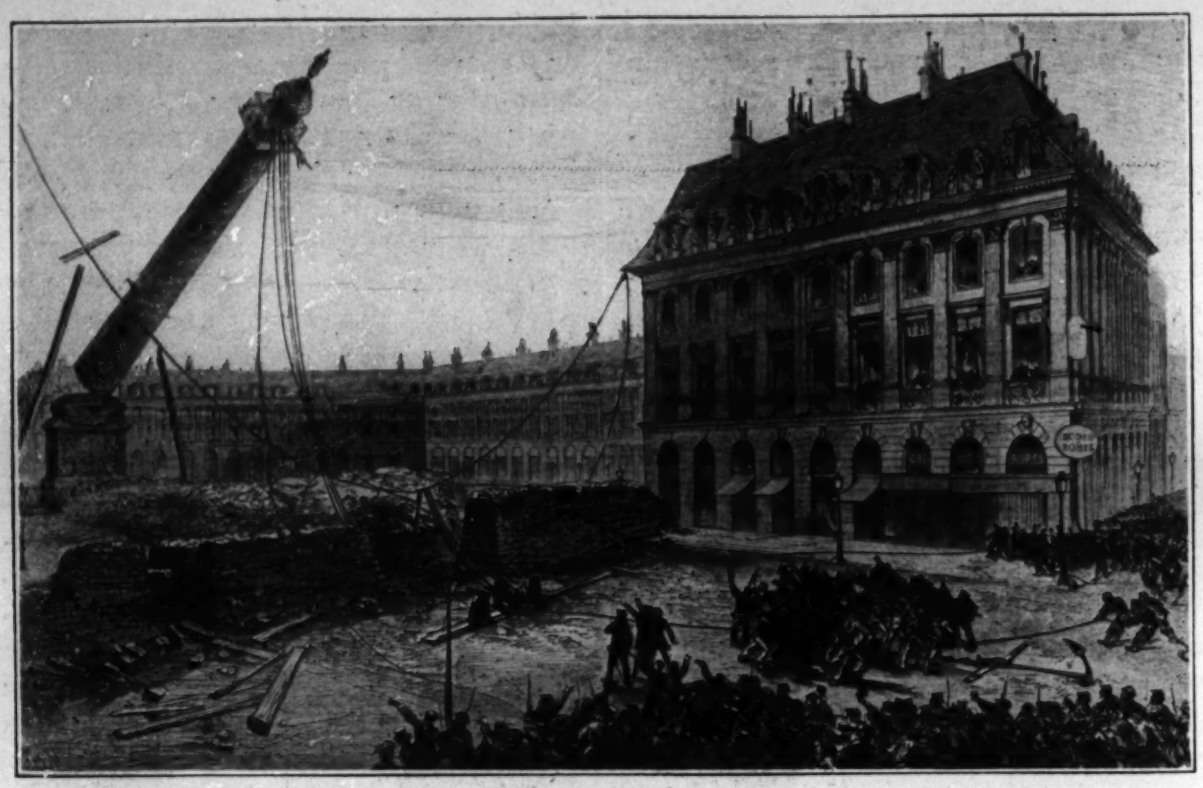
GEORGES CLEMENCEAU

... à l'école de ...nie de Berlin, ...ne moderne ... Hegel et ...leiermacher ... empreinte ...rx vint fa-...eau. Son dé-... commencé à ...mmigrés Arndt ...ahlmann de Wis-... cédaient en rien aux ... de l'aula berlinoise. ...n adolescence s'était écoulée dans l'atmosphère du fonctionnarisme prussien, où il papillonnait autour de la fille du landrat Westphalen, à qui il était fiancé en secret. De ses maîtres, Savigny, installé par Ancillon (précepteur de Frédéric-Guillaume IV), Gaus, Bruno Bauer... c'est celui-ci qui a exercé l'influence la plus sérieuse sur Marx, et l'on sait qu'il surclasse comme hégélien Hegel lui-même (voir *Posaune des jüngsten Gerichtes über Hegel den Atheisten, Hegels Lehre...*).

La thèse de Marx — Demokrit et Epikur — n'est qu'une partie de ses recherches dans la philosophie de Hegel parmi les trois systèmes que Hegel distingue dans la spéculation grecque, stoïcisme, épicurisme, scepticisme. Marx y restait en un jargon purement hégélien sur le terrain de l'idéalisme. Aussi n'osa-t-il pas soutenir sa thèse devant *Schelling*, adversaire de l'hégélianisme, et il passa sa thèse à Jéna (Marx 1841).

Le pays rhénan fut pour le jeune docteur le meilleur champ de décollage qu'il fût possible de trouver en 1842. Les vents régnants y soufflaient encore de Vienne, où dominait Metternich, le dernier pilier de *la Sainte-Alliance des peuples*, rêve éternel sorti du cerveau mystique de Madame Krudener, et inoculé au tsar Alexandre. Marx monta naturellement, comme un cerf-volant, vent debout, contre Vienne ! Que pouvait-il faire ? Assurer aux peuples rhénans que leur voie était du côté d'un Etat libéral, et que cet Etat ne pouvait être que la Prusse. Marx collabora à la Rheinische Zeitung, dont le programme était la revendication de l'hégémonie prussienne sur l'Allemagne : « *Sie* « *verlangte die preussische He-* « *gemonie über Deutschland,* « *deren willkommene Anfänge* « *sie in dem Zollverein erblick-* « *te* » (voir Feuilleton de cette Zeitung du 1er janvier 1842). Personne n'ignore la mentalité du peuple rhénan ; il n'oubliera jamais la nation qui lui a rendu le droit à la terre, en créant la petite propriété, et cette mentalité fut exprimée dans un rapport officiel au chancelier *Hardenberg* : — « *Kein Mensch sei in Kob-* « *lenz, der nicht Gott auf den* « *Knieen danken würde, wenn das Land wieder* « *unter französischer Botmässigkeit stände, so* « *meldete sogar ein amtlicher Bericht an den* « *Staatskanzler Hardenberg, der noch jahrelang* « *mit einem Abfall der Rheinlande an Frankreich* « *rechnete* ». — La propagande de la Rheinische Zeitung était donc à l'envers de la mentalité du peuple rhénan.

Marx eut l'art d'utiliser cette situation au mieux des intérêts prussiens : il a été un publiciste de premier rang, « *publizistische Kraft ersten Ranges* », et sa feuille sut discriminer d'une part, la « *Deutschheit* », évidente par elle-même, consistant à défendre ses frontières, comme l'animal défend son gîte (wie das Tier seine Höhle) et, d'autre part, le « *Deutschtum* », conception plus élevée, qui n'est pas de la matière, — « *keine tote Substanz* », — mais



RENVERSEMENT DE LA COLONNE VENDOME PENDANT LA COMMUNE

Ihr Junikämpfer von Paris,
Ihr siegenden Geschlagenen ! ...
(Chant des morts aux vivants, de Freiligrath).

Marx s'est bien gardé d'expliquer la simultanéité stupéfiante de ces mouvements révolutionnaires concomitants de la chute de Metternich (13 mars) ; il a simplement déclaré *en mai* 1848 dans la Neue Rheinische Zeitung, qu'il s'agit de fonder l'unité allemande (deutsche Einheit, Lassalle ajoutait : « *l'unité, moins* « *les dynasties* ») et de s'opposer à l'idéologie « d'une Allemagne fédéraliste se modelant sur « les Etats-Unis —» *den ideo-* « *logischen Spuk eines federa-* « *listischen Deutschlands widerle-* « *gen, das an den Vereinigten* « *Staaten der neuen Welt sein* « *Muster zu nehmen habe.* »

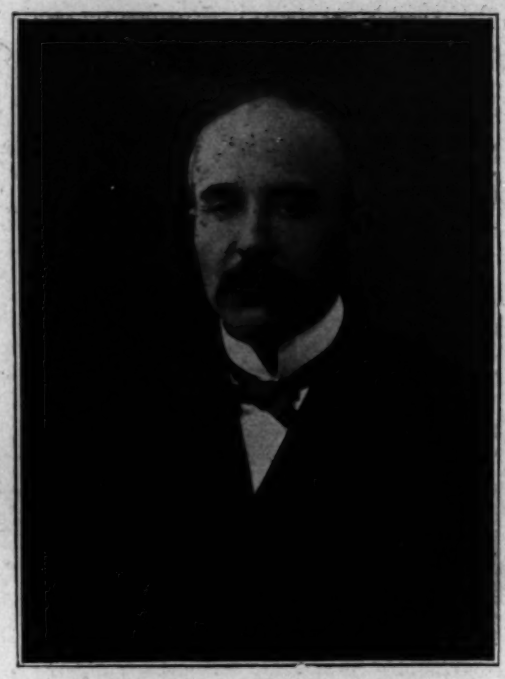
Si l'on ne considère que les raisonnements spécieux par lesquels Marx aboutit dans son livre du Capital (1867), à la synthèse de la propriété et du prolétariat, ces diverses révolutions, à Paris, à Dresde ..... ne sont que des phénomènes inévitables résultant de lois immanentes, des maillons de la chaîne sans fin des mouvements sociaux se déroulant — non sans les grincements et grippements des guerres civiles — ; les institutions politiques et sociales sont réduites à des réflexes tout aussi inévitables. On est là dans le domaine du matérialisme historique, dans la sphère des conceptions que Engels rappelait en 1883 sur la tombe de Marx : « *de même que Darwin a* « *découvert la loi de développement des êtres* « *organisés, de même Marx a découvert les lois* « *du développement historique de l'humanité.* »

FRANÇOIS GUIZOT

Que la guerre de classes fût un maillon inévitable de la chaîne des mouvements sociaux, Guizot ne fut point de cet avis ; Blanqui et Barbès, Proudhon et Cabet, le Moniteur et le Populaire suffisaient à son expérience d'homme d'Etat. Au contraire du matérialisme historique, il vit clairement l'idée dominant la matière, il distingua dans Marx le « Deus ex machina », l'idéaliste entraînant des partisans qu'excitait l'appétit des plaisirs matériels. L'opinion de Guizot est confirmée par le mot de Lassalle : « Marx c'est Ricardo devenu socialiste, et *c'est Hegel devenu économiste* ». Un marxiste moderne a pourtant su déduire le

matérialisme de l'idéalisme ; sans doute a-t-il eu le tour de main annonçant le départ de l'idée et le regard dans le vide indiquant la profondeur de l'intellect d'où elle sort ! Le *Professor von Aster* passe sans peine de la doctrine de Hegel à la spontanéité des mouvements sociaux, peut-être aussi à l'automatisme de la construction des barricades ! « Marx prend à Hegel, dit-il, la pensée du matérialisme histo-« rique mais en la dépouillant de sa mystique, « de son caractère métaphysique. L'histoire ne « serait donc pas l'exposé du développement « de l'idée, mais la conséquence de lois géné-« rales qui s'affirment dans les faits, et qui nous « apparaissent d'autant mieux « dans chaque cas particulier « que nous les examinons à « partir des forces, des fac-« teurs matériels, et non en « partant de l'idée qui carac-« térise une époque. »

C'est en effet à l'école de Hegel, à l'Académie de Berlin, dans cette Mecque moderne où le philosophe Hegel et le théologue Schleiermacher avaient laissé une empreinte durable, que Marx vint façonner son cerveau. Son débourrage avait commencé à Bonn, où les immigrés Arndt de Rügen, Dahlmann de Wismar, ne le cédaient en rien aux maîtres de l'aula berlinoise. Son adolescence s'était écoulée dans l'atmosphère du fonctionnarisme prussien, où il papillonnait autour de la fille du landrat Westphalen, à qui il était fiancé en secret. De ses maîtres, Savigny, installé par Ancillon (précepteur de Frédéric-Guillaume IV), Gaus, Bruno Bauer... c'est celui-ci qui a exercé l'influence la plus sérieuse sur Marx, et l'on sait qu'il surclasse comme hégélien Hegel lui-même (voir *Posaune des jüngsten Gerichtes über Hegel den Atheisten, Hegels Lehre...*).



GEORGES CLEMENCEAU

La thèse de Marx — Demokrit et Epikur — n'est qu'une partie de ses recherches dans la philosophie de Hegel parmi les trois systèmes que Hegel distingue dans la spéculation grecque, stoïcisme, épicurisme, scepticisme. Marx y restait en un jargon purement hégélien sur le terrain de l'idéalisme. Aussi n'osa-t-il pas soutenir sa thèse devant *Schelling*, adversaire de l'hégélianisme, et il passa sa thèse à Jéna (Marx 1841).

Le pays rhénan fut pour le jeune docteur le meilleur champ de décollage qu'il fût possible de trouver en 1842. Les vents régnants y soufflaient encore de Vienne, où dominait Metternich, le dernier pilier de *la Sainte-Alliance des peuples*, rêve éternel sorti du cerveau mystique de Madame Krudener, et inoculé au tsar Alexandre. Marx monta naturellement, comme un cerf-volant, vent debout, contre Vienne ! Que pouvait-il faire ? Assurer aux peuples rhénans que leur voie était du côté d'un Etat libéral, et que cet Etat ne pouvait être que la Prusse. Marx collabora à la Rheinische Zeitung, dont le programme était la revendication de l'hégémonie prussienne sur l'Allemagne : « *Sie* « *verlangte die preussische He-*« *gemonie über Deutschland,* « *deren willkommene Anfänge* « *sie in dem Zollverein erblick-*« *te* » (voir Feuilleton de cette Zeitung du 1er janvier 1842). Personne n'ignore la mentalité du peuple rhénan ; il n'oubliera jamais la nation qui lui a rendu le droit à la terre, en créant la petite propriété, et cette mentalité fut exprimée dans un rapport officiel au chancelier *Hardenberg* : — « *Kein Mensch sei in Kob-*« *lenz, der nicht Gott auf den* « *Knieen danken würde, wenn das Land wieder* « *unter französischer Botmässigkeit stände, so* « *meldete sogar ein amtlicher Bericht an den* « *Staatskanzler Hardenberg, der noch jahrelang* « *mit einem Abfall der Rheinlande an Frankreich* « *rechnete* ». — La propagande de la Rheinische Zeitung était donc à l'envers de la mentalité du peuple rhénan.

Marx eut l'art d'utiliser cette situation au mieux des intérêts prussiens : il a été un publiciste de premier rang, « *publizistische Kraft ersten Ranges* », et sa feuille sut discriminer d'une part, la « *Deutschheit* », évidente par elle-même, consistant à défendre ses frontières, comme l'animal défend son gîte (wie das Tier seine Höhle) et, d'autre part, le « *Deutschtum* », conception plus élevée, qui n'est pas de la matière, — « *keine tote Substanz* », — mais

l'esprit (Volksgeist) luttant pour le droit hégélien et la vérité marxiste, contre les institutions féodales soutenues, disait-elle, par Vienne. — Tel est le vrai visage du marxisme naissant, et ce Deutschtum est une « *conséquence de la « théorie de List, — aus der listigen Theorie in « die schonungsloseste Praxis überzugehen* ». — (Critique de la philosophie du droit de Hegel.) Il s'agit donc bien du Preussentum ; le programme de Marx ne diffère pas du programme de Frédéric-Guillaume IV, circulant en mars 1848 dans les rues de Berlin aux acclamations : « es lebe der Kaiser in Deutschland », assurant la distribution à son armée du fusil à aiguille, et faisant exposer à l'Arsenal les nouveaux fusils forgés à creux et courbés à froid chez Alfred Krupp.

LASSALLE

Marx, en sa personne, est à Bonn, au milieu de jeunes hégéliens immigrés : Rutenberg vient de Berlin rédiger l'article prussien, les autres collaborateurs sont le Saxon Bruno Bauer, l'historien Köppen, le futur révolutionnaire Max Stirner (Kaspar Schmidt) ; Moïse Hess a la Direction ; le banquier Camphausen et David Hansemann, tous deux plus tard ministres prussiens, y personnifiaient la nouvelle bourgeoisie rhénane. Le journal était entièrement francophobe, et c'est un Allemand qui l'affirme : « *Am weitesten war sie von den französischen Sympathien entfernt* ».

La ligne marxiste n'a jamais dévié de cette première direction, ne laissant place à *aucun internationalisme proprement dit.* Marx cachait parfois son jeu, mais son ami Engels abattait ses cartes à tout propos, autant dans son ouvrage : « *Le Pô et le Rhin* » (1859), vaste étude militaire, que dans son autre ouvrage (1860) : « *La Savoie, Nice et le Rhin* », protestation contre de soi-disantes annèxions de domaines prétendus allemands, mais en réalité colonisés par la Prusse. A cette question de l'unité allemande, se rattachait la question des nationalités dont le germe se développait au Kulturverein, fréquenté par H. Heine, Marx, Gaus... Si l'esprit s'arrête étonné de la présence dans la même conception du nationalisme et de l'internationalisme, c'est que celui-ci est confondu par erreur avec *l'idée messianiste d'un marxisme humanitaire*, idée revivifiée par *Mendelssohn*, traducteur trop ignoré du Pentateuque en allemand, c'est-à-dire dans la langue de la nation qu'il croyait la nation élue, celle sur laquelle le monde doit être fondé. Cette humanité, du point de vue marxiste, n'est nullement le pacifisme ! C'est l'humanité du printemps des peuples, annoncé par Herder, et que *Hermann Cohen* appelle « *die Humanität der Völker, die Menschheit der deutschen Ethik* ».

Examiner cette question sous le jour politique est donner la preuve qu'on ne la comprend pas ; le parti marxiste veut s'élever au-dessus de toute politique, et se réaliser par l'Etat marxiste universel, dont chaque pays ne serait qu'une section. C'est dans cette conception qu'il faut comprendre le mot de Theodor Haubach : « *Il n'existe pas de politique étrangère « marxiste* », pas plus qu'il n'existe de politique étrangère romaine, « *mais il existe des marxistes dans la politique étrangère* », c'est-à-dire des défenseurs de l'idée marxiste chez les autres peuples, et c'est bien l'impression que donne la lecture de la « *Politique étrangère du labour-party* », par Ramsay Mac Donald (traduction allemande chez Auer, Hamburg), assurant en quatre questions simples, *stans pede in uno* ! et, avec le brio du parfait leader, la stabilité de la politique universelle.

(A suivre)

Henryk de LELIWA.

BESUCH EINES DEUTSCHEN KRIEGER-FRIEDHOFES IN NORDFRANKREICH

Wir sind mit einemmale stiller geworden und einsilbig. Nicht, als ob uns plötzlich die durchwachte Nacht im ratternden, überfüllten D-Zugwagen, der uns von Frankreichs Westküste zurück nach Paris getragen hatte, also nicht, als ob uns diese durchwachte Nacht in gähnende, schweigende Uebermüdung geworfen hätte. Denn Paris mit dem Bahnhof Quai d'Orsay, der uns mit bleffenden Megaphonen und menschenübersäten Rolltreppen empfangen hatte, die gejagte Autofahrt vom Quai d'Orsay zum Nordbahnhof, vorbei an gehetzten Tippmädchen, Verkäuferinnen, Angestellten, die um diese Morgenstunde ins Büro, hinter den Verkaufstisch hasteten, das halbstündige Aufgesogenwerden vom schreienden, hupenden, jagenden, quirlenden Weltstadttumult, das alles hatte uns eher aufgepeitscht und ins Ueberwache gesteigert. Nein, es war etwas anderes als Müdigkeit, was uns schweigsam machte, als wir — Paris wieder entronnen — im Zug weiter nach Osten fuhren.

TEILANSICHT DES DEUTSCHEN KRIEGERFRIEDHOFES

Viry-Noureuille, das wars! — Viry-Noureuille, deutscher Soldatenfriedhof in der Nähe des Sommegebietes, 1.200 Einzelgräber und zwei Massengräber, etwa vierhundert Gefallene bergend, letzte Heimstätte auch eines uns nahen jungen Menschen, dessen Grab wir, in St. Quentin aussteigend, besuchen wollen. Ein Rest vom Grauen aus jenen Jahren des grossen Mordens hat sich in uns verkrochen und wird wacher und grösser, je enger unsere Gedanken den Ruheort dieser sechzehnhundert Toten umkreisen.

Compiègne, Schnellzugstation vor Paris, von wo aus vor der Marneschlacht deutsche Flachbahngeschütze Frankreichs Hauptstadt unter Feuer nahmen, ist erreicht. Nun beginnt wieder rechts und links der Bahn ehemaliges Kriegsgebiet, uns noch in wacher Erinnerung von der Hinfahrt vor einigen Wochen. Wieder gleiten, schemenhaft, wie ein Spuk, durch D-Zugfensterscheiben gesehen, mahnende Ueberbleibsel von vier granatendurchheulten Kriegsjahren vorüber. Orte, Namen tauchen auf, verschwinden wieder, mit denen längst Vergessenes aufersteht.

In St. Quentin verlassen wir den Zug.

Eine seltsame Scheu erfasst uns, als wir aus dem Bahnhof treten. Wir stehen vor der tiefer liegenden Stadt wie vor etwas Unwirklichem, Maskenhaften. All das Neuerstandene: die aus Trümmerhaufen neu erwachsenden Häuser und Strassen, die im Neubau stehende Kathedrale, das gewaltige Totenerinnerungsmal in der Nähe des Bahnhofs, der Bahnhof selbst in seiner gleissenden Neuigkeit — unseren empfindlich gewordenen Sinnen schiebt sich all dies Neuerstandene beiseite wie unbeholfene Kulissen und karge Vorhänge, sie sehen wieder in brutaler Nacktheit das Drama des ungeheuerlichsten aller Kriege sich abspielen. Jeder Schritt zwingt Erinnern auf an Schützengräben, quer durch die Stadt gezogen, an sinnlos zerfetzte Häuser, Geschütze und Heere, unzählige Heere marschierender, schiessender und sterbender Soldaten.

Und dann fahren wir in einem Mietsauto den Wegen nach, die sie marschiert sind zur Front,

marschiert in Sonne und Regen und Wind und Schnee, Jahre hindurch. Bergan, bergab — das Land ist leicht gewellt — zieht sich das graue, unendliche Asphaltband der Strassen. Auch sie in neuem Zuschnitt, in neuem Gewand, wie die Gehöfte, wie die Ortschaften, an denen vorbei unsere Fahrt geht. « Rue de la Renaissance », « Strasse zur Wiedergeburt », lesen wir im Vorübergleiten auf einem Strassenschild. Es ist richtig, Strasse zur Wiedergeburt. Man müsste den ganzen Landstrich so nennen : « Zur Wiedergeburt ». Nur, dass diese Wiedergeburt so seltsam schreckhafte Züge trägt. Man sieht neben ihr noch den Zusammenbruch, die Zerstörung. Zerschossene Bäume, grasüberwachsene Granattrichter, klagende Häuserreste grinsen diabolisch aus allem Neugewordenen heraus. Das neue Kleid sitzt noch nicht, noch stösst sich das zerfetzte alte überall vor. Es wird noch einige Jahre dauern, bis das Neue organisch geworden ist und die Landschaft zur endgültigen Ruhe bringen wird.

Immer tiefer geht die Fahrt ins Land, dem Schlachtgebiet der Somme zu. St. Quentin mit seiner gerüstumspannten Kathedrale ist längst unseren rückschauenden Blicken entschwunden.

DERSELBE KRIEGERFRIEDHOF — ANDERE ANSICHT

Nahezu jeder Ort, den wir passieren, ist uns bekannt. Vor elf, zwölf Jahren haben wir ja seinen Namen auf Feldpostkarten, in Feldpostbriefen gelesen, haben ihn auf Karten vom Kriegsgebiet aufgesucht und in den Schulen mit buntköpfigen Nadeln besteckt.

Wir sehen uns neugierig um, wenn wir in solch einen neuen Ort hineinfahren. Wir wollen wissen, wie sie den Krieg liquidiert haben, die Menschen, die hier wohnen. Es gehört mit zu unserem Kriegerfriedhofsbesuch.

Es ist ein zwiespältiges Gesicht, das wir auf unserer flüchtigen Durchfahrt zu erkennen vermögen. Nicht zuletzt sind es die oft pompösen Kriegsdenkmäler — auch das kleinste Dorf dieser ehemaligen Frontgegend verfügt über ein solches — die uns in Umrissen das gesuchte Bild zeigen.

Wir sehen da an einer Hauptstrasse ein von Grund auf neu errichtetes kleineres Kaffee. « Café de la Paix », Kaffee zum Frieden, Friedenskaffee nennt es sich mit bedächtig hingesetzten Buchstaben. Man spürt ordentlich das Aufatmen, das erlöste Aufatmen in diesen Worten. Doch dann steht gleich diesem Kaffee ein protziges Kriegerdenkmal gegenüber, auf dem der wache gallische Hahn gen Osten, gen Deutschland kräht. Wer hat recht ? Der Mann mit dem erlösten Aufatmen oder der revanchegefütterte Hahn ? Wir denken an unsere heimatlichen Kleinstädte und ihre westwärts gerichteten Kriegerdenkmäler und wünschen, der erlöste Ausruf « Frieden » möge recht behalten, endlich für immer recht behalten. Denkmäler anderer Orte, massvoll gewachsen aus grosser menschlicher Trauer und gebändigt in diesem einen schmerzlichen Gefühl, geben unserem Wunsche hoffnungsvolle Zuversicht.

Unser Chauffeur findet sich nicht zurecht. Nach der Karte, die er umständlich entfaltet, und die wir gemeinsam studieren, muss der gesuchte Friedhof in dichtester Nähe sein. Unentschlossen lenkt er den Wagen in einen Seitenweg, hält an einem Wiesenrand und ruft einen einsamen Mäher an. Mit bedächtigen bäuerlichen Schritten kommt der durch das üppige Gras zu uns herüber und gibt bereitwilligst Auskunft. Wir folgen seiner Weisung und nach kurzer Fahrt leuchtet es uns von einem Strassenschild entgegen : « Cimetière Allemand », der Friedhof liegt vor uns.

Wir steigen aus und sind überrascht von dem unendlichen Frieden der Landschaft. Weit und

breit kein Mensch, nur sehr entfernt knattern in einem wogenden Getreidefeld die Messer einer Mähmaschine. Sonst hat nur die Kreatur das Wort : Eine Reihe Kaninchen hoppelt unbekümmert über den Weg, während mehr zur Seite, vor einem neu aufgeforsteten Waldstück, breit eine Kette Feldhühner auffliegt.

Der Friedhof, nicht sehr gross, schiebt sich in strengem Geviert, dessen Kopfseite an die Strasse stösst, in ein obstbaumbestandenes Wiesenstück. Ein weitmaschiger Drahtzaun, an dem breitblättriges Grün emporrankt, schliesst ihn rundum ab. Das geschmackvolle schmiedeeiserne Eingangstor, geschmückt mit dem kreuzförmigen Wahrzeichen des Volksbundes deutscher Kriegsgräberfürsorge, dieses vorbildlichen Betreuers der deutschen Kriegergräber, ist unverschlossen. Wir drücken die Klinke nieder und treten ungehindert ein.

DERSELBE KRIEGERFRIEDHOF — ANDERE ANSICHT

Gräber, Gräber, Gräber! Zwölfhundert schwarze, einfache Kreuze aus ihnen emporwachsend, recken sich uns entgegen. Zwölfhundert Grabkreuze, in Reih und Glied, in den Massen ihres Hinter- und Nebeneinanders ausgerichtet wie ein Bataillon Soldaten. Hier hört jede Vereinzelung, jede individuelle Absonderung und Ueberheblichkeit auf, der Tod ist uniform wie der Krieg — er kennt nur die Gemeinschaftlichkeit und Gleichheit des von ihm bestimmten Schicksals. Es zerrt an unserem Empfinden, als wir aus den zwölfhundert schlichten Tannen-Holzkreuzen ein einzelnes massiges Steingrabmal herausragen sehen, das missverstandene Pietät einem gefallenen Sohn oder Bruder errichtete. Es zerreisst das geistige Prinzip der Anlage und brennt in seinem sonst einheitlichen Gesicht wie eine offene Wunde.

Vom Eingangstor gehen wir den breiten Mittelweg hinab. Er wird wohl wenig begangen, denn wucherndes Gras hat ihn mit einem grünlichen Schimmer überzogen. « Hier ruhen deutsche Soldaten », gleisst es in Grossbuchstaben von dem breiten Massiv eines weissen Granitblockes, der den Weg abschliesst. Die Sachlichkeit dieses Satzes berührt uns angenehm. Sie entspricht in ihrer Unparteilichkeit durchaus unserem Gefühl gegenüber den hier ruhenden ungefähr sechzehnhundert Toten. Hier kann es kein aufdringliches falsches Pathos geben, sechzehnhundert Tote lassen es nicht zu.

Dann stehen wir vor dem letzten Ruheplatz unseres jungen Freundes. Es ist die Grabstätte eines einfachen Soldatenfriedhofes ; kein sanft geschwungener Erdhügel wölbt sich über ihr, gleich aus dem flachen Boden, aus dichten Büscheln von Gras und Unkraut, die den Friedhof in gleichmässiger, teppichartiger Dicke überwachsen, steigt schmal das schwarze Gefallenenkreuz. Seine Spitze trägt eine Merknummer, während die Querleiste Namen und Regimentszugehörigkeit nennt. Wind und Regen haben ungehindert ihr Spiel mit ihm getrieben und stellenweise das Schwarz des Holzes, das Weiss der aufgemalten Buchstaben verwischt. An einem Nachbarkreuz haben sie sogar einen Teil der Querleiste abgerissen. Es gelingt uns, ihn einigermassen zu befestigen.

Nachher gehen wir die Reihen der Gräber durch. Sie haben ihre genau gefügte Ordnung. Wir zählen acht gleichgrosse Gräberfelder, die durch scheidende Wege voneinander getrennt sind. Jedes dieser Gräberfelder ist in sich wieder aufgeteilt in jeweils fünfzehn besondere Grabbeete, von denen jedes einzelne zehn Gefallene in sich birgt. Es sind sozusagen eine ganze Anzahl kleinerer Massengräber, an denen unser betrachtender Schritt vorbeigeht. In Kameradschaften von zehn zu zehn liegen die Toten, durch eine schmale Erdschicht von uns getrennt, unter dem üppig wuchernden Grün. Es ist nicht viel Raum, der ihrer letzten Ruhe gegeben ist. Sie müssen sehr dicht, wohl Schulter bei Schulter, nebeneinander liegen. Aber noch dichter nebeneinander als sie, in mehreren Reihen übereinander gelegt, ruhen

die fast vierhundert Namenlosen, die man in den beiden Sammelgräbern zu den Seiten des grossen Gedenksteins bestattet hat. Unserem zivilen Vorstellungsvermögen, das sich von den Massenbegriffen des Krieges und den grossen Zahlen der Inflation befreit hat, will es unglaublich erscheinen, dass unter den beiden verhältnismässig kleinen Beeten jeweils ungefähr zweihundert Menschen Raum gefunden haben. Mit einem seltsam bewegten Gefühl sehen wir auf die im Sommerwind sacht sich wiegenden weissen Buschrosen, die mit ihrem hellen Glanz die beiden Beete überwogen und das Grauen der Verwesung verdecken.

Abschiednehmend gehen wir wieder hinüber zu der Grabstätte unseres Freundes, dann verlassen wir langsam den Friedhof. Vom Tor, zurückblickend, sehen wir noch einmal den Wald von schwarzen Kreuzen schreckhaft vor uns aufragen. Satt und leuchtend dehnen sich hinter ihm, jenseits des abschliessenden Drahtzaunes, die breiten Flächen baumbestandener Wiesen und reifender Getreidefelder, alle gemeinsam überwölbt von der wolkenlosen Bläue eines herrlichen Sommertages. Ringsum ist keines Menschen Stimme vernehmbar, ist keine menschliche Wohnstätte sichtbar — der letzte Ruheort von sechzehnhundert Kriegstoten liegt ganz und gar friedsam eingebettet in den grossen Einklang von Landschaft und Natur, von Werden und Vergehen.

Ich möchte meinen Bericht über den Besuch des Kriegerfriedhofes von Viry-Noureuille nicht schliessen, ohne zuvor noch ganz kurz eines Erlebnisses zu gedenken, das mit diesem Besuch in engstem Zusammenhang steht.

Unser Mietwagen hatte uns wieder zurück nach St. Quentin geführt. Nun standen wir in der prallen Sommersonne auf dem glutenden Bahnsteig und erwarteten das Eintreffen des Pariser Schnellzuges, der uns wieder heim nach Deutschland bringen sollte. In unser lebhaft geführtes Gespräch tönte plötzlich in reinstem Hamburger Tonfall die Frage : « Entschuldigen Sie — sind Sie auch Deutsche ? » Wir sahen erstaunt auf und blickten in ein ängstlich uns zugewandtes älteres Frauengesicht. Als wir beruhigend bejahten, fiel es wie eine schwere Last von der Fragenden. Dann hätte sie eine grosse Bitte, fuhr sie mit einem zaghaften, hilflosen Lächeln fort, ob sie sich uns anschliessen dürfte. Selbstverständlich erklärten wir uns gern bereit, sie in unseren kleinen Kreis aufzunehmen.

Sie hatte das Grab ihres einzigen Sohnes besucht, der irgendwo an der Somme gefallen war und nun dort auf einem der grossen Soldatenfriedhöfe lag. Aber — nun kommt das Grosse, Erschütternde an der Geschichte dieser sechzigjährigen Mutter — sie hatte dieses Grab besucht, obwohl sie sehr schwerhörig war und obendrein nicht ein einziges Wort französisch sprach oder verstand. Von einem ihr bekannten Hamburger Exportkaufmann hatte sie sich einen Brief schreiben lassen, der ihr Reiseziel nannte und alle französischen Amtsstellen bat, der deutschen Mutter auf dem Wege zu dem Grabe ihres gefallenen Sohnes zu helfen, da sie der Landessprache nicht mächtig sei. Mit diesem Brief und einer durch ein Reisebüro besorgten Fahrkarte bis zu ihrem Bestimmungsort hatte sie sich vor Tagen auf die Reise gemacht. Und — alles war gut verlaufen. Mit der grössten Zuvorkommenheit hatte man ihr weitergeholfen, hatte sie, als sie in St. Quentin umsteigen musste auf die richtige Lokalbahn hingewiesen, sodass sie fahrplanmässig am Endziel anlangte. Hier war sie nun für zwei Tage gut aufgehoben. Der ortsansässige Verbindungsmann des Volksbunds deutscher Kriegsgräberfürsorge, mit dem sie sich vorher verständigt hatte, sprach geläufig deutsch und betreute sie mit fürsorglicher Liebenswürdigkeit. Heute morgen hatte er sie dann zur Bahn gebracht und ihr genaue Anweisungen gegeben, wie sie in St. Quentin, der Schnellzugstation, umzusteigen habe. Nun war sie aber doch froh, dass sie uns getroffen hatte. Es war ihr angenehmer mit Landsleuten zu reisen, als allein und hilflos den Zufälligkeiten eines fremden Landes und einer fremden Sprache ausgeliefert zu sein.

Wir sahen uns bei den Schilderungen der aus ihren Heimreisenöten befreiten Mutter schweigend an. Gemeinsam in uns allen erwachte eine verehrende Bewunderung für diese tapfere Frau. Sie wuchs, wie sie in der glutenden Sonne vor uns stand, über die Hilflosigkeit ihrer äusseren Erscheinung hinaus zu einem beispielhaften Symbol für die Mutter schlechthin. Alle Ströme des Lebens flossen uns für Augenblicke in ihr zusammen. Und nicht ohne ein leises Erschauern fühlten wir die unüberwindliche Macht, den unüberwindlichen Glauben des Muttertums, das alle Grenzen bezwang und überwand durch die Kraft seiner Liebe.

WILLI SCHÆFERDICK.

PAYSAGES FRANCO-ALLEMANDS : LA PETITE VILLE

Le voyageur qui a longuement considéré les mille visages de la France, les mille visages de l'Allemagne, garde plus profondément inscrits dans sa mémoire les traits paisibles et plus caractérisés des petites villes. Les grands centres urbains se sont, en tous pays, calqués sur un modèle. C'est à peine si, çà et là, y subsiste un îlot du passé dont les murs noircis, les encoignures sombres, semblent une honte à l'ordonnance géométrique des larges avenues. Ces lieux ne sont pas habités par l'homme, mais par les hommes. Tout y est collectif. Et tout ce que l'homme autrefois mettait de son cœur, de son âme, de sa vie, de ses rêves, dans la Cité où se bornait le champ de son action, a disparu.

Un parfum d'autrefois flotte encore dans les rues calmes des petites villes. Elles sont familières. D'un côté ou de l'autre du Rhin, on retrouve dans chacune d'elles, un passé qui ne meurt pas. Elles ont quelque chose d'humain :

« Chaque arbre a son histoire, et chaque pierre un nom, »

et il semble que les arbres et les pierres aient des confidences pour tous, même pour le voyageur inconnu.

C'est pourquoi elles forment les tableaux les plus aimables du pays.

Je ne sais rien qui diffère autant d'une petite ville française, qu'une petite ville allemande. Ce sont deux êtres dont l'histoire est en tous points dissemblable, et qui, considérés en ce moment même, se trouvent d'être en des points extrêmement opposés de leur courbe d'évolution. Je voudrais reprendre ici l'expression de Spengler. Spengler considère dans l'évolution des collectivités humaines, des « époques homologues » et cette idée inclut celle « d'époques anti-homologues ». C'est à peu près dans cette situation que se trouvent l'une par rapport à l'autre, la petite ville allemande et la petite ville française. Le raisonnement que Spengler a appliqué à l'Occident est vrai pour toute collectivité humaine, quelle que soit son importance.

Je voudrais que cet article servît d'application et en même temps d'explication aux idées forcément touffues que la Revue Rhénane a publiées dans son dernier numéro. Dans ces quelques pages, je n'ai pas eu la place de parler de la France. Pourtant, on ne peut comprendre un pays qu'en le mesurant à un autre pays, et c'est en pensant à la France que j'ai regardé vivre l'Allemagne.

Nous ne choisirons pas, pour notre promenade dans une petite ville allemande, une de ces agglomérations sorties de terre sous la poussée de l'essor industriel. Nous trouverions à peine leur équivalent dans notre pays, et puis, ce sont déjà des fruits de l'urbanisme moderne. Nous prendrons un de ces petits centres agricoles, sans industrie, pareils à ces petites villes françaises, que nous connaissons bien.

La petite ville allemande a conservé dans son aspect extérieur, l'allure d'un village. « Das ist ein Nest », disent les Allemands de l'endroit, avec un peu de commisération, quand ils parlent de leur petite patrie. Mais ils soulignent leur phrase d'un sourire qui dit combien il fait bon vivre dans ce « nid ».

L'agglomération allemande a conservé l'allure d'un village parce qu'elle se resserre dans une enceinte qui n'englobe pas la moitié des larges espaces sur lesquels s'étend la petite ville française de même importance. La rue centrale est encore tortueuse, et les petites maisons aux fenêtres fleuries s'y succèdent en boitant, mais fraîches et si rieuses sous leurs couleurs neuves, qu'on leur trouve cet air guilleret de la vieillesse heureuse. Aucune trace de vétusté. Les étages à encorbellement s'inclinent parfois, comme assoupis par l'âge, sur les étages voisins. Ils se penchent curieux sur la rue. Leurs fenêtres minuscules sourient derrière leurs vitres comme ces bonnes petites vieilles derrière leurs lunettes. Aux rez de

chaussée impitoyablement fauchés par la pioche des maçons s'ouvrent, éclatants de lumière, droits et rigides comme l'exige le commerce, des magasins modernes. Il y a là un mélange plein de charme, d'ultra-modernisme et de pieuse conservation du passé. Parfois on a coupé dans leurs murs. Quelque parvenu a interrompu leur bousculade joyeuse par l'étai d'un édifice rigide, gris et sévère qui semble froncer les sourcils au milieu des plaisantes grimaces des maisons voisines. Mais la plupart des constructions récentes s'élèvent aux abords de la ville. D'une extrémité à l'autre, elles s'alignent au-dessus des toits pressés de la vieille agglomération, comme des enfants grandis dominent leurs vieux parents pauvres.

UNE PETITE VILLE ALLEMANDE

Il faut, pour comprendre ce tableau, suivre dans l'histoire sa construction. Il faut connaître la loi qui a présidé à l'évolution de chacune des familles dont la vieille maison, dans l'étroite grand'rue, fut le berceau.

Paysan ou artisan à peine libéré de la tutelle du seigneur ou des corporations, l'arrière grand-père avait laissé, vers 1830, son échoppe ou sa terre et sa maison, à ses enfants. Et la même vie calme s'était continuée jusque vers 1870. Pendant tout ce temps là, le petit village avait dormi paisiblement, loin des quelques heurts sociaux qui préparaient la naissance de la Grande Allemagne.

Tout à coup, la découverte des immenses richesses allemandes, le grand commerce, la grande industrie, l'avaient tiré de son sommeil. La bienfaisante manne s'était abattue sur lui. Des bras de plus en plus nombreux s'avéraient nécessaires pour la recueillir, car elle était chaque jour plus abondante. Et toutes les maisons du village s'étaient emplies d'une foule grouillante et piaillante d'enfants. Cette marmaille dévorait. Il fallait la nourrir, la vêtir, et l'échoppe avait connu une ère de prospérité sans fin. Déjà elle devenait un magasin. D'autres boutiques s'ouvraient. Les fils du paysan se faisaient charcutiers, boulangers. Chacun trouvait sa place dans une vie qui s'organisait, qui multipliait toutes ses manifestations.

Le prêtre, le pasteur, le seigneur, le fonctionnaire de l'endroit, qui, anxieux, suivaient la prodigieuse éclosion de l'Allemagne tant espérée, prêchaient que la vie n'est belle que pour celui qui donne la vie. Et les temps montraient bien qu'ils avaient raison. Ainsi, deux générations n'amassèrent autour d'elles d'autre richesse que de la vie.

La maison resta ce qu'elle était, étroite, de plus en plus penchée, pauvre, mais grouillante et joyeuse. L'homme qui l'habitait resta ce qu'il était, un brave paysan, un bon petit commerçant que rien ne poussait vers la bourgeoisie, à qui son origine, l'évolution de la société allemande, sa conception même de l'existence, interdisaient de lever si haut ses regards.

Pourtant, l'Allemagne démesurée qui s'emparait maintenant du monde, demandait des cadres et des cadres encore. Seul, le peuple pouvait les lui fournir, car à lui seul il avait fait l'Allemagne. En 1914, le fils du boutiquier de notre petite ville était devenu le Herr Doktor que nous rencontrons encore aujourd'hui.

Ceux qui étaient restés continuaient la même vie. Ils faisaient des enfants pour les donner

au pays ; et la vieille maison toujours souriante exhalait la jeunesse de ceux qu'elle abritait. Blanchie, repeinte, haussée d'un ou deux étages, elle cherchait par mille efforts plaisants à dissimuler sous ses fraîches couleurs, sa maladroite carcasse.

Si les enfants aujourd'hui, naissent moins nombreux qu'avant la guerre il ne faut pas oublier que ceux qui ont vu le jour en 1914 sont encore des enfants et qu'ils peuplent toujours les mêmes vieilles maisons. Il ne faut pas oublier que la petite ville allemande met au monde relativement plus d'enfants que la petite ville française...

Comment ? puisque le cœfficient de natalité français est l'égal du cœfficient allemand ! Je sens que le lecteur s'indigne. Il vaut de retenir son attention, fût-ce sur des chiffres et sur un raisonnement mathématique :

UNE PETITE VILLE FRANÇAISE

Puisque la population de la petite ville allemande inclut la masse énorme des enfants nés avant la guerre, elle comprend, de ce fait même, beaucoup moins de parents que la population française correspondante. Donc, à natalité statistique égale, calculée sur le total de la population, les couples allemands procréent davantage que les couples français. C'est indéniable.

Pour s'en rendre compte, il faut passer de grand matin dans une de ces petites villes, lorsqu'un événement vient en troubler le sommeil. Une troupe en marche suit la grande rue, par exemple. Alors, à toutes les fenêtres s'encadrent, pressées et curieuses mille têtes blondes d'enfants encore mal éveillés. On en voit partout, aux rez de chaussée, aux étages. Partout ils se penchent, rieurs, derrière les alignements de géraniums rouges.

On se croirait au Paradis des gosses.

Pour s'en rendre compte, encore, il faut jeter un coup d'œil sur la statistique. Voici deux petites villes, de l'un et l'autre côté du Rhin. Elles comptent toutes les deux 7.200 habitants. L'agglomération allemande ne renferme que 1572 ménages et son pendant français 1909. C'est donc 326 couples de plus, qui partagent légalement le même lit matrimonial, dans notre petite ville française. Ce sont donc 652 enfants de moins qui peuplent la Cité !

N'est ce pas là un fait suffisant pour transformer la vie ?

Les 652 « enfants » de la ville allemande se répartissent dans les âges situés au-dessous de l'âge nuptial. Les 652 « parents » qu'ils remplacent, seraient compris au-dessus de cet âge. Ce sont des vieux, ce sont des gens accaparés par les soucis de la vie qui disparaissent pour laisser leur place à l'insouciante jeunesse. Ah ! comme elle transforme une collectivité, la jeunesse !

Elle emplit les rues étroites de son mouvement, de ses jeux, de ses rires. Prodigue de sa force, de son argent, elle multiplie les échanges. Elle dépense parce qu'elle crée. Elle ne résiste pas à tout ce qui l'attire, et, tout ce qui est beau, tout ce qui réclame de l'être, bonne humeur, santé, force, insouciance, gaîté, enthousiasme, la subjugue. Elle aime à se grouper, car elle sait que l'individu ne peut rien créer qui soit à la mesure d'une œuvre collective. Elle se meut, elle chante, elle joue, elle aime. Elle est ardente, elle vit de toutes ses forces superbes. Elle impose ses lois à la collectivité. Elle entraîne ses aînés dans son irrésistible mouvement. Elle transforme le cadre de sa vie. Elle impose à sa petite ville une vie in-

tense, toute la vie qui s'est enfuie de nos immenses petites villes de France où, dans les nuits silencieuses, dorment les couples las, et se tournent le dos.

Ils ne savent pas qu'ils vivent sans joies, qu'ils manquent à vivre, parce qu'ils ne savent pas ce qu'est la vie. Elle s'est étiolée, lentement sous leurs regards, et ils ne l'ont pas vue mourir.

La petite ville qu'ils habitent a bien l'air d'une ville, et si par hasard vous leur disiez qu'elle ressemble à un village, ils se fâcheraient tout rouge. Elle doit son aspect à une grande rue qui porte le titre pompeux de boulevard, le long de laquelle s'alignent des maisons de deux et même trois étages, — à une ou deux places publiques entourées des mêmes édifices. Elle possède, dans la plupart des cas, une mairie qui prend des poses d'Hôtel-de-Ville, une caserne vide, un collège désert avec de grandes cours où, aux heures de récréation se perdent les cris des enfants. Aux issues, de larges avenues plantées de grands arbres par des ancêtres sans doute jaloux de laisser à leurs descendants lointains ce témoignage de leur grandeur, dorment paresseuses, dans l'ombre fraîche des mornes après-midi d'été.

UNE RUE DANS UNE PETITE VILLE ALLEMANDE

Hélas, tout a été construit pour des descendants qui ne sont pas venus ! On a vu grand à une époque où la France était prospère, avant que la grande industrie n'ait renversé les valeurs. On bâtissait alors, solidement, de hautes maisons pour les générations futures qui promettaient d'être belles et nombreuses. On voulait qu'elles trouvassent, prête à s'épanouir, conçue à leur mesure, la Cité qu'elles auraient le devoir de faire plus grande et plus belle.

La réalité a suivi un chemin opposé aux espoirs. Les hautes maisons sont vides. Les volets sont fermés aux fenêtres en deuil. Çà et là de longues lézardes pleurent le long des murs. Les grandes places sont désertes au soleil et l'herbe qui par larges plaques les recouvre au printemps, les empreint de cette tristesse qui monte des lieux abandonnés.

C'est que la famille française, dominée par des lois supérieures, a suivi un chemin tout opposé à celui qui s'ouvrait devant la famille allemande. Le point de départ, tout d'abord, différait. C'est une population définitivement sortie de la phase prolétarienne de son évolution, qui à la fin du XVIII^e^ et au commencement du XIX^e^ siècle, a construit la ville. Elle formait déjà une petite bourgeoisie relativement riche, éduquée, instruite, bien trempée, qui regardait l'avenir avec confiance. Pouvait-elle prévoir qu'une révolution dans les conditions d'existence allait brusquement bouleverser le monde et porter la richesse en des lieux jusque là déshérités.

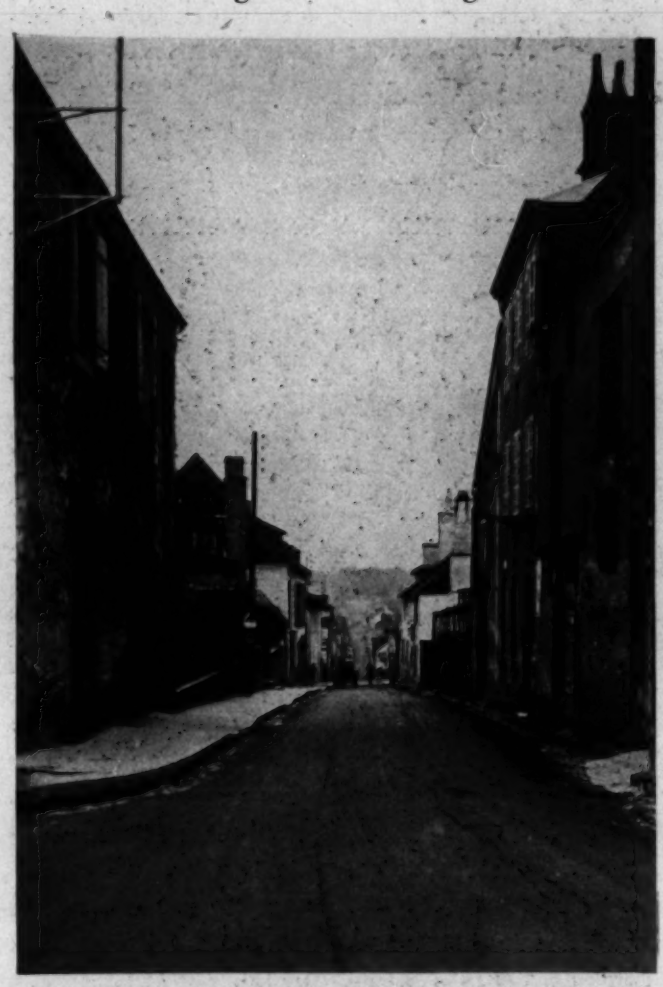
Elle fut surprise alors qu'elle était en plein développement. Bourgeoisie, elle resta bourgeoise. Il lui fallut s'accommoder, peu à peu, des restes que la vie lui laissait. Elle dut se tenir loin du progrès qui transformait le monde, et, sou par sou, conquérir le droit de ne pas déchoir. Elle apprit l'économie, et, par manque de moyens, elle devint parcimonieuse. Elle se confina dans ses hautes demeures. Et, pour ne pas déchoir, elle ne fit plus d'enfants.

Ainsi s'enfuit la vie, lentement. Elle ferma derrière elle les étages déserts et ne laissa que du silence.

Toujours moins d'enfants ! mais ceux qui sont nés, qui vieillissent, demeurent. Déjà, par les rues de la ville, on ne voit plus que leurs visages attristés. Et ils sortent si peu ! On ne voit plus personne. Ils se fuient mutuellement. A leur âge, qu'est-ce donc qui pourrait les unir ? Tout les divise. On dit qu'ils sont individualistes.

Ils ont mis quelquefois un enfant sur la terre, parfois deux. Mais la loi bourgeoise est là, âpre, sévère, implacable : il faut monter. Ah, ce fils, comme on le couve, comme on le garde loin des heurts de la vie ! Tout lui est sacrifié et il gagne chaque matin le collège, chargé des destinées de la famille. S'il disparaissait !

Il meurt parfois, par une de ces fatalités comme il s'en trouve. Il ne reste plus que deux pauvres vieux qui usent leurs derniers jours au coin du feu et maudissent la vie. Il vit, il a manqué ses études, et quand il a mis en terre ses parents, il reprend leur tâche manqueé. Ou bien il a comblé leurs vœux. Il part vers sa destinée. Il fuit vers les lieux où l'existence l'appelle et le retient. Et c'est encore un peu de vie qui a disparu, laissant du silence après elle.



UNE RUE DANS UNE PETITE VILLE FRANÇAISE

On ne trouve pas, dans notre littérature, une étude de ce long drame ; le combat héroïque de notre petite bourgeoisie contre le destin, dans la seconde moitié du siècle dernier. Toute sa pauvreté, ses laideurs, sa décadence, ont été comprises et puissamment décrites par Gaston Chérau. Mais il manque à cette œuvre, malheureusement, une étude des origines. Elle ne fixe que l'aboutissement plein de tristesse d'une évolution qu'il serait bien curieux d'étudier en détail.

Monsieur Aristide et la famille Chevalier n'existent pas en Allemagne et moins encore une petite ville qui constitue un groupement de telles familles. C'est que l'évolution allemande n'a pas admis encore la petite bourgeoisie. Sauf dans les villes de la Hanse et dans quelques pays du Sud libérés avant le reste de l'Allemagne, la bourgeoisie allemande n'a pas d'histoire. C'est pourquoi, comme le fait remarquer Gallicus dans son article sur Thomas Mann (1), c'est une grosse erreur de prendre les Buddenbroks comme modèle de l'évolution bourgeoise allemande.

Qu'on me pardonne ce qui peut sembler une digression, on ne saurait comprendre l'évolution d'une colléctivité humaine sans etudier l'évolution de chacun des éléments qui la constituent. On peut afirmer qu'en France comme en Allemagne, chacun de ces éléments, chaque famille s'est courbée sous les lois impérieuses d'une époque de caractère nettement révolutionnaire, ici et là profondément différentes. C'est la raison pour laquelle le phénomène que nous venons de suivre à grands traits est, dans les deux pays, si nettement et si diversement caractérisé.

Petites villes, que vous réserve l'avenir ?

Hélas, de bien sombres jours. Je sais que vous êtes, en Allemagne surtout, les plus beaux foyers de jeunesse. Lorsque le temps aura fait vieillir ceux qui vous auront si longtemps animées, petites villes d'Allemagne, lorsque la mort les fauchera et que montera la jeunesse très clairsemée d'aujourd'hui, vos maisons deviendront silencieuses et leurs fenêtres auront des regards tristes. Sans doute, le mal bourgeois qui nous ronge, nous Français, depuis un siècle, et qui sera bientôt le vôtre, livrera-t-il à la pioche des démolisseurs vos rues étroites. L'homme qui ne fait pas d'enfants veut jouir par lui-même du fruit de ses efforts. Il bâtit une maison neuve, pour lui seul. Ainsi

1) Revue Rhénane, N° 3, Décembre 1929.

vous deviendrez plus neuves, sinon plus belles. Mais la vie ardente qui est votre ravissante parure actuelle, s'étiolera.

Quant à vos sœurs de France, elles plongent déjà dans le deuil. Chaque jour conduit au cimetière quelque vieille figure bien connue, quelque vieux bourgeois respecté qui vivait là, derrière ses croisées, depuis toujours. On le voyait peu. Mais on savait qu'il existait et sa mort creuse un vide. Il regardait partir, assis dans son jardin, son canon de midi, ainsi que le faisait Monsieur Aristide. Il ne laisse personne après lui. De lointains neveux sont venus. Ils ont souri devant le canon muet. Ils ont clos toutes les fenêtres. Ils ont vendu la maison vide. Ils sont partis.

Quand je suis porte à porte les grandes maisons de la place, je rencontre à chacune d'elles les mêmes vieillards qui attendent la mort. Et mon cœur se fend quand il me vient de composer l'image de cette petite ville dans l'avenir prochain, car j'ai alors devant les yeux un tableau d'une désolation infinie; celle qui émane des constructions humaines que la vie a désertées.

Ne pourrait-on pas dire aux quelques jeunes couples de la ville qui vivent, calmes, de la vie qu'ils ont toujours connue, quel malheur imprévu s'amoncelle sur eux ?

Peut être feraient-ils quelques enfants de plus.

M. G. DUTHEIL.

DIE LITERATEN IM XVIII. JAHRHUNDERT

Ich weiss nicht, wie unsere Nachkommen das Leben der Schriftsteller des 20. Jahrhunderts beschreiben werden.

Ich rate ihnen, zu zeigen, wie es, einige seltenen stolzen Sieger oder unverschämte Triumphe ausgenommen, ehrlichen Leuten beinahe unmöglich ist, sich einen Weg durch den lärmenden und unbarmherzigen Tumult zu bahnen, wie das Talent von den Geldmächten und der Reklame erdrosselt wird, wie die Bücher nur so auf den Markt geworfen werden neben einer Schokolade- oder Makkaroni-Marke.

Anders im achzehnten Jahrhundert ! Wohl hören wir von einigen, manchmal lächerlichen Schwärmereien oder von schnell verrauschendem Lärmschlagen um gewandte Schriftsteller herum, aber gewöhnlich macht das begeisterte Verständnis, mit dem den Verfassern und Philosophen entgegengekommen wird, dem Jahrhundert mehr Ehre.

Zwar treten diese Siege nicht ganz unmittelbar ein, und manche Kehrseite weisen sie auf. Das Leben der damaligen Schriftsteller, besonders am Anfang des Jahrhunderts könnte : « Glanz und Elend der Kurtisanen » betitelt werden.

« Unter Ludwig XIV dachte niemand daran, dass es einem Verfasser in den Sinn kommen könnte, aus seinen Werken einen materiellen Profit zu ziehen ».

Boileau verhöhnt diejenigen

« Welche ihren Apoll einem Buchhändler verpachten
Und aus einer göttlichen Kunst Brotarbeit machen ».

Um die Mitte des achzehnten Jahrhunderts verliert sich dieses, allerdings nicht unedle Vorurteil, aber lange wird es dauern, bis der Beruf seinen Mann nährt und Diderot behauptet von den Buchhändlern, es seien « Leute, die wir bereichern, die uns aber verurteilen, Lorbeerblätter zu kauen ».

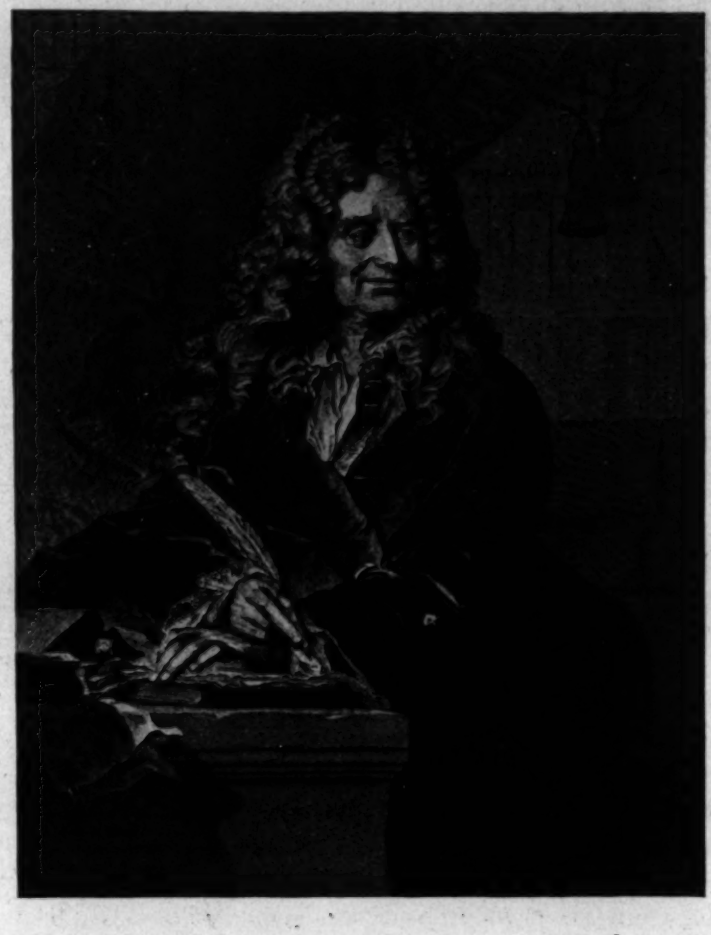
Diderot übertrieb, was das Vermögen der Verleger anlangt, denn die Auflagen waren damals sehr unbedeutend. Voltaire schrieb : « Das Lesepublikum besteht aus dreissig oder vierzig Personen wenn es sich um ein ernstes Buch handelt ; es zählt vier bis fünfhundert Leute für Unterhaltungsliteratur, und etwa zwölfhundert für Theaterstücke ».

Den also günstiger gestellten Dramatikern fielen jedoch noch keine Goldsäcke zu ; denn wenn man auch auf den zwei grossen Pariser Bühnen — Comédie française und Comédie italienne — viele Stücke aufführte, so führte man sie nicht lange auf. Keines der Stücke Marivaux' erlebte mehr als ein und zwanzig Aufführungen. Allerdings wurde Marivaux von seiner Zeit missverstanden und starb mittellos.

Ausserdem wurden Bücher verbrannt oder zur Makulatur gegeben. Auch gab es eine

Bastille, wo den allzu lauten Schriftstellern das Schweigen beigebracht wurde : und wenn sie für allzu bosartig gehalten wurden, fanden sie im « Käfig St-Michel » Unterkunft. Man versteht, dass Voltaire sagen konnte : « Die Literatur ist die edelste der schönen Künste, aber das schlechteste Handwerk »

Die damaligen Kupferstecher, — Schustersöhne wie J.-Baptiste Rousseau, Apothekersöhne wie Piron, Feinbäckersöhne wie Favart oder Schneidersöhne wie Marmontel — stellen die Schriftsteller dar, wie sie in ihren Dachkammern verelenden, oder wie sie sich auf die Nahrung stürzen wie gefrässige Hunde. Sie heiraten meist Wäscherinnen oder Austernhändlerinnen und Mme Suard ist die erste, die in die bessere Gesellschaft dringt. Armseliger Beruf, in dem die Prügel nicht ausbleiben, der aber auch angenehmere Seiten hat ; die « Pensionen » z. B. ; Mme de Pompadour hatte Crébillon 1.000 Pfund gesichert und Marivaux erhielt 2.000 Pfund von Helvétius. Der Erzbischof Christoph von Beaumont hatte sogar Robbé de Beauveset mit einer Pension versehen, damit er seine allzu freien Verse nicht herausgebe, und dieser « Schelm verzehrte freudig die erzbischöfliche Pension mit einer niedlichen kleinen Tänzerin der Comédie italienne, die es ergötzlich fand per procura unterhalten zu werden, und dies zum Wohle der guten Sitten ».



NICOLAS BOILEAU DESPRÉAUX

Alle diese frischen und oft pikanten Einzelheiten entnehme ich einer äusserst feinen Arbeit von André Brûlé, dem ersten Band einer, in wunderschöner Ausgabe erscheinenden Serie « Das Leben im achzehnten Jahrhundert ».

Es gibt ein lebendiges, zwitscherndes, vielfarbiges, oft urwüchsiges Bild einer ideenschwangeren und liebeserzitternden Gesellschaft, der wir alles schuldig sind.

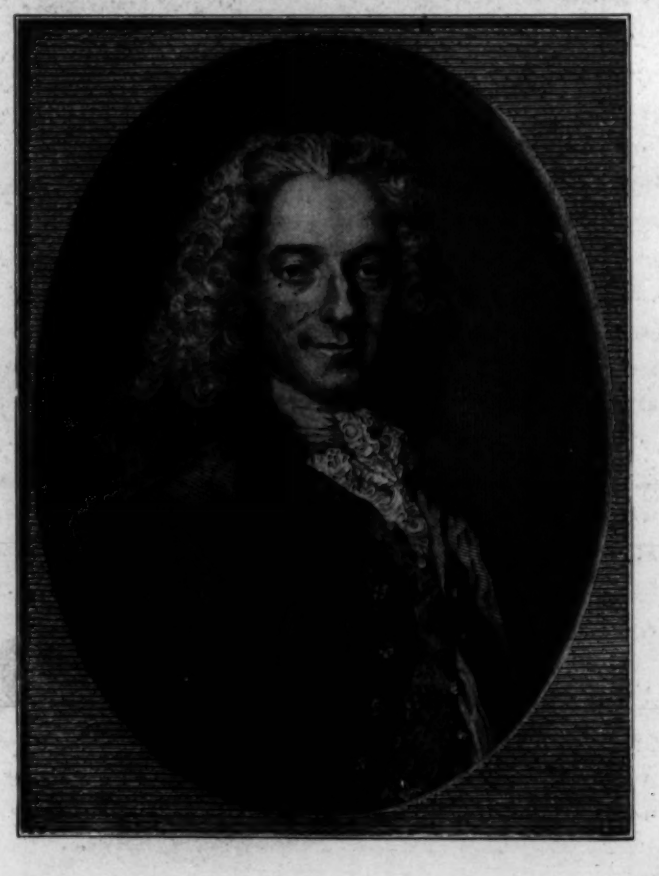
Wir dringen ein in die Salons, die so vielen armen Teufeln, deren Beutel leerer war als der Geist, eine Zufluchtsstätte, ein goldenes Paradies bedeuteten. Da ist der Salon von Mme de Lambert, zur Zeit der Régence, von Mme de Tencin, die uns wie auf ihrem Gemälde des Musée von Valenciennes entgegentritt, mit sprühenden Augen im fetten Fleisch ihres spitzenumrahmten Gesichtes, diese « schöne und bübische Stiftsdame », (cette belle et scélérate chanoinesse »), die, bevor sie sich der Liebe hingab, sich der Kirche geweiht hatte, Freundin des Duc de Richelieu, den sie « mon minet » nannte und des Polizeilieutenants d'Argenson. Ihrer Menagerie gegenüber war sie gütig und mildtätig. Jedes Jahr schenkte sie jedem ihrer « Tiere » zwei Ellen schwarzen Samts zu einer Hose, und ihre « Tiere », gescheit genug, nahmen es ihr nicht übel. Da war auch die gute Mme Geoffrin, schlicht und mütterlich, welche « Piron mit Zucker und Kaffee versah, und da man weiss, dass er sich gute Kost wohl schmecken lässt und arm am Beutel ist, schicken ihm seine Freunde und Beschützer manches Rebhuhn und Masthühnchen, Schinkenpasteten und Entenpasteten aus Amiens ». Rousseau, der überall verkündet, dass er nichts annimmt, bekommt von allem zugeschickt : Tauben, Konfekt, Kastanien, Trüffeln, Muskatnüsse, Zimt, Tabak, Königin-Wasser aus Ungarn, sogar einen Unterrock aus Seidenflanell, den ihm Mme d'Epinay mit der ausdrücklichen Bemerkung schenkt, sie habe ihn nie getragen ».

Auch Porträts gibt A. Brûlé, die diejenigen von Latour, Carmontelle, St-Aubain oder Mo-

MARIVAUX

reau vorzüglich ergänzen, Bilder, die er den grossen Sammlungen, öfters der Sammlung des Verfassers selbst entnimmt. Wir sehen « Crébillon, der von zwanzig Hunden umgeben, mit seinen dreissig Pfeifen und einer Mme de Villeneuve zusammenlebt, die ihn betrog, als sie jung war, und bestahl, als sie alt geworden ». Da ist dom Prévost, « immer ohne seine Pfründe von fünf Sous, und ohne einen Pfennig Einkommen, der nach England flüchtet um der Bastille zu entgehen. Da ist dieser Witzbold Moncrif, leicht intrigant, der, seinen hohen Herrn zu Gefallen so manche kleinen Gedichte, « divertissements », Opéras, Ballette und Paraden verfasst : denn so kommt man in die Akademie. Da ist M. Duclos, den La Tour mit einem geistreichen, energischen Ausdruck unter der gepuderten Perrücke gemalt hat, mit starken Schultern im blauen Sammtkleid, mit geradem Hals in der weissen Krawatte mit dem Spitzenjabot, mit hoher, gewölbter Stirn, und einem Lächeln in den Mundwinkeln, wissbegierig und herrschsüchtig, selbstsicher, mit etwas an sich vom schlechten Ton der guten Gesellschaft ». Fast alle sind sie libertins, nehmen ein unmässiges Interesse an Frauen und machen ungeheuren Verbrauch davon. Da ist Restif de la Bretonne, mit den grossen funkelnden Augen unter den schwarzen Brauen « seltsames Gemisch, das zugleich an einen Adler und an eine Eule erinnerte ». « Er spaziert in der grossen Stadt umher, wenn sie in ihrem Schlaf so geheimnisvoll ist, er spitzt das Ohr, den Blick auf der Lauer, den Filzhut über das Gesicht gezogen, so träumt er vor den wenigen erhellten Fenstern, geht durch die dunkelsten und übelst berüchtigten Gässchen. Und unter den 400 Maîtressen, die er in seinem « Calendrier » der Liebesabenteuer einschreibt, unter all den Grisetten und Stumpfnäschen (lève-nez) der Modehäuser, zwischen Aline, « die Spinne », und Esther « die Schwarze » figuriert die Gräfin von Egmont, sie selber, die Tochter des Maréchal von Richelieu ».

Alle diese Schriftsteller werden sich allmählich ihres Prestige und ihrer Macht bewusst. Sie veranstalten ihre Konzilien in den Kaffeehäusern, wie die Wits in London in den Chocolatehouses : so im Café de la Régence, wo J. J. Rousseau und Diderot einkehrten, im Café allemand, dessen Inhaberin, Mme Bourette, die « Limonadenmuse » genannt wurde ; im Cabaret du Caveau wo man Gentil-Bernard und Künstler, wie Boucher und Rameau treffen konnte. Dieser Verkehr, den sie mit Künstlern pflegten, geriet den Schriftstellern nicht selten zu Frommen ; denn vorzügliche Zeichner illustrierten oft recht mittelmässige Werke. « Wieviele Werke aus dieser Zeit haben noch Wert nur um ihrer Bilder willen, wie Dorat sagte, und erleben ihre eigene Rettung von Blatt zu Blatt? »



VOLTAIRE

Ich besitze einen Palissot, den reizende Stiche zieren, einen Collardeau, dem der Stecher Monnet seinen Glanz gibt, und ein « Urteil des Pâris » von einem gewissen Imbert, dem die reizend-weichen Venusbilder eines Moreau le Jeune seinen ganzen Wert verleihen.

Die Schriftsteller dringen in die Gesellschaft ein und zwar in alle Schichten der Gesellschaft. Sie sind vielseitig und vielbesaitet, sie veranstalten Ständchen und sind Musiklehrer. Beaumarchais-Figaro, der verschiedene Berufe ausgeübt und allerlei Intrigen eingefädelt hatte, wird an den Hof eingeführt dadurch, dass er den Töchtern Ludwigs XV. Unterricht im Harfenspiel erteilt.

P. A. CARON DE BEAUMARCHAIS

Nie hat der Geist glänzendere Triumphe gefeiert als in der zweiten Hälfte dieses 18. Jahrhunderts. Die Frauen umflattern begeistert die Schriftsteller, die Philosophen, werfen sich in ihre Arme. Diese teilen sich mit den Grossen dieser Welt in ihre Maitressen, falls sie sie ihnen nicht wegschnappen. Ihnen strecken sich Herzen und Lippen entgegen. Bernardin de St. Pierre, der eben seine « Etudes de la Nature » verfasst hat, schreibt eine junge Schweizerin, dass sie jung, schön und reich sei und bietet ihm ihre Hand an. Ein Abbé schlägt ihm vor, seine eigene Nichte heimzuführen, « eine recht angenehme, junge Dame, sagte er, so naïv wie die Unschuld selbst und rein wie ein schöner Frühlingsmorgen ». Und mit fünfundfünfzig Jahren lässt sich der berühmte Schriftsteller dazu verleiten, ein junges Ding von zwanzig Jahren zu heiraten, das ihn vergöttert.

Voltaire, er, ist ein Gott. Könige und Kaiserinnen rufen ihn zu sich. In Ferney gastiert ganz Europa. In Genf ruft ihm die Menge zu, umringt ihn, erstickt ihn. Wenn er von Genf nach Paris reist « besticht man die Stubenmädchen der Gasthäuser, damit sie die Tür seines Zimmers offen stehen lassen, auf dass man ihn betrachten könne ». « In Bourg-en-Bresse konnte M. de Voltaire einem natürlichen Bedürfnis nur so gerecht werden, dass er sich in ein Zimmer des Erdgeschosses einsperren liess ».

Mlle Clairon, als sie ihn besucht, wirft sich dieser Gottheit zu Füssen.

Man kennt die tolle Begeisterung mit der er bei der Aufführung seiner Irene empfangen wurde. « Als das Stück zu Ende war, stellten sich alle Frauen in den Corridors und Treppen auf, dass der Greis an ihnen vorbeischreiten sollte. Man stürzte sich auf die Pferde seines Wagens, man stieg auf das Trittbrett, man hing an den Türen, um ihm die Hände zu küssen » und die Zurufe und die Fanfaren verfolgten ihn bis ins Hôtel des Marquis de la Villette : « Mein Gott, ihr wollt meinen Tod », rief der Greis aus, und weinte vor Freude.

Dies ist der Sieg der Philosophen und der Philosophie im 18. Jahrhundert, denn die Gedanken gärten damals und das Bewusstsein dessen erwacht. Die Engländer, die die Franzosen für lustig hielten, wundern sich über ihren Ernst, Sterne und Horace Walpole sind darob ganz verdutzt : « In Paris ist das Lachen so ausser Mode gekommen, wie die Hampelmänner und das Ballspiel ».

Wenn man die Arbeit A. Brûlés gelesen hat, wird einem besser verständlich, wie diese Leute ein ganzes Volk haben erschüttern können und den Lauf der Dinge umwandeln.

Da die meisten von ihnen aus dem Volk stammen und in der besseren Gesellschaft verkehren, haben sie Gewalt über alle Volksschichten. « Sie blicken in die Zukunft, über das Laubwerk der Watteau-Parks hinaus ».

J. Gaument und Camille Cé.

LYCÉE FRANÇAIS DE GARÇONS A MAYENCE

AU LYCÉE DE MAYENCE SOUS LE PREMIER EMPIRE

Il existe actuellement à Mayence deux lycées, l'un de garçons et l'autre de filles, qui ont pris rapidement un développement considérable et dont le personnel se trouve régi comme les établissements d'enseignement que la France subventionne à l'étranger.

Déjà, en 1803 et pendant toute la durée du Premier Empire, Mayence possédait un lycée français. L'Académie de cette ville, l'une des trente-cinq que comprenait en 1810 l'Université impériale, avait dans son ressort les lycées de Mayence et de Bonn, des Facultés des lettres et des sciences, ainsi que la Faculté de droit de Coblentz.

A défaut d'une monographie détaillée que mériterait le lycée de Mayence, nous ne prétendons apporter ici qu'une très modeste contribution à cette étude pleine d'intérêt.

Au lycée de Mayence, on enseignait la grammaire, les humanités, la rhétorique, la philosophie, les mathématiques et les sciences physiques, le dessin et les arts d'agrément. L'éduca-

tion militaire, on dirait aujourd'hui l'éducation physique, n'était pas négligée : elle était assurée par un ancien capitaine d'infanterie, Jean-Jacques Jardin, qui s'efforçait « après avoir servi son pays avec zèle et dévouement pendant la guerre de la liberté, de se rendre encore utile en formant au maniement des armes et aux évolutions militaires une portion intéressante de la jeunesse française confiée à ses soins dans le lycée de Mayence ». Né à Paris en 1749, le brave Jardin avait gagné au régiment de Vexin les grades de caporal, de sergent, de fourrier, de sergent-major et d'adjudant ; il était plus tard devenu sous-lieutenant, lieutenant et capitaine, il avait passé huit années aux îles du Vent, commandé la place d'Auray et la colonne mobile du Morbihan ; enfin il avait été pensionné comme capitaine à la 70e demi-brigade d'infanterie. Comme il était titulaire depuis 1791 de la décoration militaire (ancienne croix de Saint-Louis), il ambitionna la Légion d'honneur. Le préfet du département du Mont-Tonnerre, l'ex-conventionnel Jean Bon Saint-André, et le général Lorge apostillèrent sa requête. A la date du 1er jour complémentaire de l'an XII — 18 septembre 1804, le proviseur du lycée M. Basse, certifia que le pétitionnaire réunissait à tant de titres recommandables « ceux encore très précieux d'être de la plus douce moralité, d'instruire avec un zèle peu commun et avec des succès distingués les élèves du lycée, et de maintenir parmi eux la plus grande propreté et la plus belle tenue ». Cet excellent instructeur était toujours en fonctions à la fin de juillet 1813, lorsque l'Empereur passa à Mayence. Napoléon l'accueillit gracieusement et chargea le comte de Lobau de faire un rapport sur sa candidature.

LYCÉE FRANÇAIS DE JEUNES FILLES A MAYENCE

Un collègue de Jardin, qui s'était distingué comme sous-officier au fort de Bard pendant la campagne d'Italie, et avait appartenu à la 58e demi-brigade en qualité de sous-lieutenant, « brave et zélé militaire » lui aussi, chargé ensuite des fonctions de censeur provisoire du lycée impérial de Mayence, ne fut pas plus heureux. Il s'appelait Jean-Baptiste le Rond. On lira avec intérêt le placet qu'il rédigea, à une date qui n'est pas indiquée, pour solliciter la même distinction :

« Sire,

Vieux soldat de votre ancienne armée d'Italie, j'ai depuis douze ans, dans la carrière de l'éducation, enseigné aux élèves à chérir Napoléon comme nous aimions Bonaparte. Je leur ai dit vos exploits, répété vos discours et particulièrement celui que j'ai eu le bonheur de vous entendre prononcer, quelques jours avant le passage du Saint-Bernard, et qui se terminait par ces paroles prophétiques : « Et nous finirons par un Coup de Jarnac. »

Mais j'ai souvent regretté de ne plus tenir par aucun lien à l'état militaire. Le titre de membre de la Légion d'honneur me rendrait le plus heureux des hommes. C'est beaucoup demander pour n'avoir fait que mon devoir. J'oserais pourtant espérer, si le plus grand des héros daignait dire en lisant mon humble requête : Il était de l'armée d'Italie. »

Nous retrouvons à *l'Almanach impérial* la liste du personnel administratif et du corps enseignant du lycée de Mayence : Proviseur, M. Basse. — Censeur, M. Boucly, puis M. Butenschœn, puis M. Ancelin. — Aumônier, M. Ferino. — Econome, M. Lehné. — Professeurs, MM. Landry, Léger, Klein aîné, Weitzel, Rollat, Muller, Clément Dumatz, Terquem, Gasc, Anschel, Schaffer. Nous donnons en bas de page les noms des professeurs actuels aux deux Lycées de Mayence.

Les élèves étaient de provenances diverses. Quelques-uns sortaient du Prytanée français et furent affectés au lycée de Mayence par le Gouvernement ; ils partirent

FAC-SIMILÉ D'UNE LETTRE DE SATISFACTION DÉLIVRÉE PAR LE LYCÉE DE MAYENCE L'AN XII

Certificat. Huvier fils au lycée de Mayence

LYCEE DE MAYENCE

DÉPARTEMENT DU MONT-TONNERRE.

16 th Fgo 16 Paris

Troisieme Classe de langues anciennes

Lettre de satisfaction pour l'an douze.

1 Sébastien Monsieur Pierre Esprit + Huvier, de la Ferté Sous Jouarre du Département de Seine et marne élève National du Lycée de Mayence, a justifié, dans le cours de cette année, les bienfaits du Gouvernement, les soins paternels de ses Supérieurs, l'estime et l'amitié des Professeurs, des Maitres et de ses condisciples, par une émulation louable et soutenue, par des progrès sensibles dans ses études et par une conduite irréprochable.

En foi de quoi nous lui avons délivré, avec un vrai plaisir, la présente lettre de satisfaction.

A Mayence, le 2 Fructidor — de l'an 12

Bam Proviseur

Vu par le Préfet Jeanbon St André

38

de Paris, par la diligence, le jeudi 27 vendémiaire an XII — 20 octobre 1803. L'un d'eux, l'élève national *Huvier* (Pierre-Esprit-Sébastien), fils d'un notaire de la Ferté-sous-Jouarre (Seine-et-Marne) mérita le 2 fructidor suivant — 20 août 1804 la lettre de satisfaction que reproduit ci-contre la *Revue Rhénane*. Huvier fit ensuite partie de l'armée d'Espagne.

Noms des professeurs au Lycée actuelle de garçons et au Lycée de filles à Mayence:

LYCÉE DE GARÇONS:

MM.

Wintzweiler, Proviseur ;
Bouvier, Aumônier catholique ;
Monnin, Aumônier protestant;
Schuhl, Aumônier israélite ;
Balmain, Professeur.
Lemoine, »
Barthélemy, »
Lacroze, »
Malaurie, »
Christiani, »
Guichard, »
Rivero, »
Schricke, »
Louchart, »
Milliot, »
Roy, »
Garnier, »
Le Gall, »
Yzombard, »

Mme

Lecoq, Professeur.

LYCÉE DE FILLES:

Mmes	Mmes
Rivero, Directrice.	*Hirsch*, Professeur.
Milliot, Professeur.	*Alies*, »
Beuchard, »	*Giuly*, »
Monsinjon, »	*Litardi*, »
Beneteau, »	

Joseph DURIEUX.

« LE RENARD PRÊCHANT »
DE CLAUDE ODILÉ
« STE-ODILE » DU PROFESSEUR TH. MAURER

Il ne faut jamais désespérer de rien! Toutes les femmes enceintes finissent par accoucher! Toutes les histoires ont leur dénouement! Tous les écheveaux se dévident et tous les problèmes finissent par enfanter une petite solution. Non, il ne faut désespérer de rien ! même pas de la pétaudière alsacienne — et cela n'est pas peu dire.

De tous ces murmures, de tous ces mécontentements, de toutes ces vaines agitations, de tous ces cerveaux embarbouillés va-t-il naître quelque chose ? et tout le bruit qui se fait serait-il le signe précurseur d'un enfantement ? — Peut-être, mais reste encore à savoir comment le nouveau-né sera constitué. Il y a déjà eu tant de montagnes qui n'ont accouché que d'une souris !

N'empêche ! il semble bien qu'on aille vers quelque chose. Tout d'abord un fait est certain : les Alsaciens produisent. Ils créent, ils écrivent.... Certains pourraient voir là un signe de décadence, bien plutôt que l'aube d'une ère nouvelle et meilleure, mais pour qui connaît l'Alsacien, pour qui l'a entendu depuis près de 60 ans se plaindre de Pierre et de Paul sans faire un effort réel, efficace, utile, cette production, mince encore, doit pourtant être considérée comme le symptôme d'un incontestable progrès.

S'ils se mettent enfin à écrire, c'est que sans doute ils ont quelque chose à dire et s'ils ont quelque chose à dire c'est qu'ils ont appris quelque chose. Tant mieux ! Voilà ce qu'on peut appeler un pas vers la sagesse, comme dirait M. de Tocqueville. Disons simplement, nous autres, qu'ils commencent à débrouiller l'écheveau de leurs propres sentiments et celui du fameux « problème alsacien », c'est à dire... Mais ! n'insistons pas ! On nous l'a assez monté, ce bateau.

Hélas ! il leur reste encore un gros effort à accomplir, le plus grand peut-être... qui consisterait à faire une fois pour toutes table rase des petites préoccupations locales, ou, si l'on préfère, régionales. Quand se décideront-ils donc à comprendre que la flèche de leur cathédrale n'est pas encore devenue le nombril du monde et qu'il y a ici-bas, même pour des Alsaciens, des choses autrement plus intéressantes que de danser toujours au son de leurs violons et faire leurs quatre volontés, qui diffèrent autant entre elles que le nez de l'abbé Haegy de celui de M. Dahlet ? « Avec du temps et de la paille les nèfles finissent par mûrir », disent nos voisins du sud. Ces braves Alsaciens réussiront peut-être aussi un jour à incorporer leur « problème alsacien » à l'ensemble du problème européen et finiront par comprendre que ce bien-aimé « problème alsacien » n'est, somme toute, qu'un microcosme des troubles, des espoirs et des douleurs d'enfante-

ment de la nouvelle Europe. Il ne faut désespérer de rien ; pas même de voir les cerveaux les plus obtus s'ouvrir à cette vérité. Qui sait si de là ne dépend pas le salut de l'Alsace elle-même et de l'Europe. Et cet espoir me semble surtout justifié depuis la publication du « Renard prêchant » de Claude Odilé, qui continue si magistralement les bonnes traditions satiriques alsaciennes et nous annonce dans une préface que nous voudrions reproduire ici tout entière, l'aube de ces temps nouveaux.

« L'histoire du malaise alsacien est un chapitre d'une histoire plus vaste : celle de l'inquiétude européenne...

La question d'Alsace est une question de droit, c'est surtout une question de force. Sans l'accès au Rhin la France, sur le continent, n'est qu'une puissance de second ordre et l'Allemagne a toujours convoité Strasbourg. Pour les mettre d'accord toutes deux il n'y a que l'Amérique, à moins qu'une autre puissance, inconnue jusqu'ici, ne réduise l'Europe à néant. Ainsi, pour l'Alsace la question des langues et cet ensemble d'apports qui constituent sa civilisation sont-ils subordonnés à de changeantes nécessités.

Autres maux des Alsaciens : le fléchissement des élites, le règne des fonctionnaires et des curés, l'influence des demi-cultivés de tout ordre. Un roitelet qui régnerait sur ces gens, me disait quelqu'un, exulterait rien qu'à faire un pet : l'écho répond toujours, à Berlin où Paris.

Vous avez entendu parler des autonomistes alsaciens. Ce sont des Alsaciens indignés des méthodes de notre administration. Ils voudraient s'administrer eux-mêmes. Beaucoup, hélas, sont des aigris. Quoi qu'il leur arrive, d'heureux ou de malheureux, ils grogneront toujours. Ce sont des mécontents de vocation. Il se peut qu'ils soient maladifs. Nous n'en savons rien. Ne les jugeons pas ! Ayons pitié ! D'autres Alsaciens montrent des sentiments allemands à l'Allemagne, des sentiments français à la France. D'autres encore des sentiments hostiles aux deux nations. N'y a-t-il pas pour l'Europe un devoir : celui de mettre fin, une fois pour toutes, au désarroi des Alsaciens ? Si l'Alsace est trop peu de chose pour que l'Europe en ait souci, lui donner la paix serait du moins l'un des bénéfices appréciables après tout, d'une entente européenne. Voilà pourquoi l'Alsace, plus qu'une autre province, aspire à la paix. »

On a du plaisir à entendre enfin résonner une voix mâle et puissante pour exprimer cette opinion si judicieuse et si éloquente.

Claude Odilé a du reste sur le « problème » des idées dont personne, pas même son curé, ne viendra contester la justesse et, ce qu'il y a de beau et de bon en lui, c'est qu'il ne les envoie pas dire. Il regarde d'un air un peu narquois, mais très amusé, toutes les enquêtes de journalistes ou de méridionaux qu'on expédie ici par fournées pour bien examiner le vrai visage de l'Alsace, ce visage qui leur est aussi peu familier que celui de la véritable Allemagne. Comme s'il suffisait de faire acte de présence et d'interviewer tous les gros bonnets d'un endroit pour être promu de ce fait à la dignité de grand initié ! Ce qu'on sent, surtout chez cet écrivain alsacien, c'est le besoin irrésistible de se montrer équitable et impartial. Odilé, ou plutôt son renard, parle, parce que — vous vous en doutez bien — il est précisément un de ceux qu'on se gardera d'aller consulter au cours de ces fameuses enquêtes, parce que aussi ses opinions sont le contraire de ce qu'on désirerait qu'elles fussent. Alors, comme il n'a pas pratiqué autrefois Rabelais et La Fontaine pour des prunes, il s'en remet au mieux embouché des quadrupèdes du soin de dire ce qu'on n'a pas voulu ou osé lui demander. Ah ! ma foi ! l'écheveau que ce docte animal, dont vous connaissez, au moins de réputation, l'éloquence persuasive et l'habileté, devenue proverbiale, de bien présenter les choses, commence à dévider en ses « prêches » l'occupera longtemps. C'est la première année que ce madré personnage monte en chaire et, ma foi, ce début pour modeste qu'il soit n'en est pas moins un coup de maître. Que sera-ce donc plus tard, quand il sera habitué à son rôle ; car vous n'allez pas vous imaginer que ce bon frère prêcheur va vous vider tout son sac d'un coup. Si nos prévisions ne nous trompent pas — et nous avons de bonnes raisons pour le croire — il lui faudra bien, vu l'abondance et l'intérêt de la matière, un bon petit lustre pour nous dire ce qu'il a sur le cœur. Qu'importe ! Est-ce qu'on est si pressé ? La cathédrale s'est-elle construite en un jour ? Claude Odilé, comme tous ceux qui ont la certitude d'atteindre leur but, ne l'est pas et son compère « Renard », donc... qui met son point d'honneur à cette glorieuse entreprise, l'est bien moins encore. Faites sa connaissance, lisez un peu ce que ce

renard alsacien (qui vaut bien le gascon et le normand) raconte si allègrement et si spirituellement et vous nous direz ensuite si ces idées ne sont pas saines. Vous vous méfiez ? C'est à tort. Ce n'est pas lui qui abusera jamais de votre candeur et qui vous fera prendre des vessies pour des lanternes. Vous connaissez bien les « Quatre Musculus » ? Avez-vous trouvé quelque chose à y redire ? Non. Ni vous, ni même ceux de Paris, qui sont pourtant *toujours* à la page...

Alsaciens, mes amis, je vous le dis en vérité, parce que je suis de la même souche que vous : Jamais « Renard prêchant »... — notez bien ce que le fait a d'extraordinaire, — ne fut plus soucieux de vous dire la vérité, et jamais les « Quatre Musculus », cette œuvre magistrale d'un grand lettré d'Alsace, n'aurait pu avoir une continuation plus digne d'elle, que dans « *La Babel du Rhin* » et surtout le « *Journal de Jacques Musculus* ». Quelle grandeur dans la sobriété du récit et quelle pénétrante mélancolie dans la mort du vieux Musculus ! Ne dirait-on pas le déracinement d'un de ces arbres séculaires qui font, en tombant, trembler et s'effriter le sol environnant.

Jacques Musculus emmène son fils en Amérique pour qu'il ne soit pas suffoqué dans cette atmosphère alsacienne devenue irrespirable. Ce faisant il a vraiment tort, car la fuite n'est pas toujours un remède. Pourtant on ne saurait non plus l'en blâmer, car ne faut-il pas que l'Alsacien aille un peu respirer un autre air, voir d'autres figures que celles qui l'entourent, entendre d'autres opinions que celles dont on lui ressasse les oreilles, apprendre à peser le pour et le contre pour agir ensuite en connaissance de cause ?

La partie satirique du livre est vraiment d'une superbe allure et deviendra — nous n'en doutons pas — l'embryon d'un véritable organe satirique, où les dons particuliers, mais jusque-là trop inopérants, de l'Alsacien, trouveront un excellent terrain pour fructifier et s'épanouir. Sachons donc gré à Claude Odilé de nous ouvrir une perspective si réconfortante et si pleine d'espérances.

Cécile KNŒRTZER.

Ma conviction, exprimée plus haut, que l'Alsace entre vraiment dans une phase productive, se trouve confirmée par la publication d'une œuvre alsacienne d'un tout autre genre, il est vrai : la « Sainte-Odile » du professeur Maurer, que son auteur dénomme trop modestement un « guide ». Va pour « guide » ; mais c'en est un qui a du moins le mérite d'ouvrir de bien vastes et bien intéressants horizons.

Pour la première fois Ste-Odile ne fait plus figure d'une sainte en carton ou d'une image d'Epinal. Elle a enfin trouvé un admirateur qui l'a comprise et l'a aussitôt nimbée de la gloire qui lui convient en la plaçant dans son vrai cadre et en lui rendant avec sa véritable importance les attributions qui lui reviennent de droit. Maurer l'explique « ésotériquement » ; il montre les rapports qui existèrent à l'époque de la sainte entre l'Alsace et le christianisme irlandais que l'auteur appelle « Christianisme du Soleil ». Mais il ne s'arrête pas là, il montre aussi comment le culte voué à Ste-Odile se rattache directement à cette forme mi-païenne du christianisme primitif et par celle-ci aux plus anciennes religions ésotériques.

La lecture de ce petit livre, écrit par un érudit de bonne foi, procure la double satisfaction d'éclairer d'un jour nouveau l'histoire de notre Sainte la plus populairement, mais peut-être aussi trop superficiellement connue de notre région et, comme je le disais plus haut, de montrer que l'Alsace s'efforce aussi d'apporter sa contribution dans le domaine de la pensée humaine.

C. Kn.

CINÉMA

UNE FAUTE

L'offensive américaine dans le domaine du film parlant a été vigoureuse et foudroyante. Les masses de manœuvre jetées sur les champs de bataille de la vieille Europe représentaient une force d'agression réellement grandiose. La magnificence des moyens employés et les réserves inépuisables qui débarquaient de chaque paquebot pouvaient légitimement abattre le moral des pays envahis et décourager ses défenseurs. Nous n'avions vraiment à opposer à ce splendide matériel qu'un armement dérisoire. Les Américains avaient donc le droit de penser qu'ils gagneraient la partie par surprise et qu'en quelques mois l'Europe serait à leur merci.

Or, il n'en est rien. Cette offensive de grand style, non seulement ne progresse pas, mais elle révèle chez les assaillants des symptômes d'inquiétude. La conquête n'est pas aussi facile qu'ils l'avaient imaginé. Notre public commence déjà à se blaser sur la monotonie des effets obtenus et à sourire de la pauvreté d'imagination des stratèges transatlantiques.

Certes, il ne faut pas déclarer naïvement, comme on le fait déjà dans certains milieux, que le film parlant a fait faillite et que le public américain lui-même signe des pétitions pour rétablir le régime du film muet. Le public américain n'a pas voix au chapitre. Ses maîtres ont fait des frais considérables pour transformer leurs studios selon la nouvelle technique : ces frais seront amortis jusqu'au bout, et bon gré mal gré, les moutons de Panurge absorberont l'un après l'autre toutes les productions sonores. D'ailleurs, il serait absurde d'abandonner, dans un instant de mauvaise humeur, une invention aussi prodigieuse qui peut engendrer un mode d'expression dont personne ne semble soupçonner encore la puissance. L'avenir du film parlant est donc plus brillant que jamais et il ne faut pas s'en affliger.

Mais il est certain que les Américains, tout en résolvant brillamment une partie du problème, se sont montrés très inférieurs à leur tâche, dans la plupart de leurs réalisations. Nous avons déjà signalé ici quelques-unes de leurs erreurs flagrantes .En voici une autre que vient de mettre en lumière une création récente.

Les fabricants de films sonores du Nouveau-Monde, grisés par la puissance de leurs moyens matériels, ont décidé, vous le savez, de ne plus faire appel à la musique de chez nous pour « accompagner » leurs productions. Ce que leur pellicule enregistre pour le haut-parleur, c'est uniquement de la symphonie du cru. N'insistons pas sur ce que le procédé peut avoir de désobligeant pour la vieille Europe qui, malgré tout, peut en remontrer à la jeune Amérique en matière de culture musicale. En dépit de l'assurance qu'ils puisent dans l'hégémonie du dollar, les naturels d'Hollywood ne sont pas encore parvenus à fabriquer en série un Bach, un Mozart, un Chopin, un Wagner, un Moussorgsky, un Borodine, un Scarlatti, un Manuel de Falla, un Couperin, un Gounod, un Bizet ou un Debussy. Boycotter la musique européenne et tout particulièrement la musique française, ce n'est pas seulement commettre un acte d'ingratitude, c'est s'appauvrir. Comme le disent nos diplomates : c'est beaucoup plus grave qu'un crime, c'est une faute !

Et, en effet, un film américain « sonorisé » uniquement à l'aide de musique indigène devient mortellement ennuyeux. Jusqu'ici les brillants pots-pourris internationaux, qui enveloppaient les pauvres anecdotes californiennes, créaient une ambiance amusante et vivante dont nous ne devinions pas toute l'efficacité. Aujourd'hui, nous comprenons d'un seul coup le rôle important que jouaient pour notre subconscient les adaptations symphoniques réalisées chez nous. On s'aperçoit que, décidément, nos chefs d'orchestre de cinéma avaient beaucoup de talent et étaient parvenus à une adresse extrême dans le choix et l'entrelacement de leurs motifs.

Ce n'est qu'un détail, mais il a une importance redoutable. Les Américains ont tort de croire qu'un de leurs employés préposés au service des doubles croches, peut sans danger composer une adaptation symphonique pouvant contenter tous les peuples de l'univers. Notre public a protesté violemment contre l'abus des sous-titres en anglais, mais on a commis une faute tout aussi grave en écrivant les partitions en américain !

Ne cherchez pas ailleurs une des causes de l'accablement de nos spectateurs lorsqu'ils sortent d'une présentation de film parlant splendidement réalisé avec des ressources techniques intimidantes, mais trahissant une puérilité de conception déconcertante. Les Muses se vengent, mais ce ne sont pas celles qui parlent le plus haut qui font la plus utile besogne. Dans la circonstance, c'est la Musique, la paisible et timide Musique à qui personne ne songeait, qui oppose à l'envahisseur la résistance la plus efficace.

Emile VUILLERMOZ.

LIVRES NOUVEAUX

WALTER VON MOLO: DIVORCE

WALTER VON MOLO

On a reproché à ce roman d'être écrit dans un style indigeste : en effet, même à une époque qui comme la nôtre, manque tant de « style », bien clair-semés sont les écrivains qui parlent une langue aussi ampoulée, aussi affectée, aussi amorphe, aussi insipide.

On a reproché à ce roman une affabulation trop ténue, un genre d'action réduit à des monologues débités au bord d'un lac à une auditrice muette par un homme divorcé, que tourmente et obsède le souvenir de sa femme et celui d'une maîtresse aux belles jambes. On a peine, en effet, à concevoir que des expériences aussi profondes et naturellement inévitables puissent faire jaillir un pareil flot de paroles abstraites et de discours théoriques. Molo a mis en théorèmes cette analyse d'un cas psychologique, dont un Français n'eût fait que quelques sobres maximes.

On a reproché à Molo de s'être présomptueusement attaché à une trop lourde tâche : représenter les dissensions créées par la guerre entre deux générations, la dissolution des familles qui en fut la conséquence, l'émancipation de la femme, d'autant plus dangereuse que femme est âgée et l'amère défection de l'homme qui a dû renoncer à ses droits de maître et d'éducateur. En effet le roman « Divorce » n'est point le document grandiose que nous attendions du célèbre écrivain.

J'avoue, pour ma part, avoir entrepris la lecture de cette œuvre avec une extrême méfiance. Et pourtant, bien que les reproches énoncés plus haut soient justifiés presqu'à chaque page, — ce livre m'a vivement intéressée et même profondément émue. Il faudrait, pour expliquer cet étrange paradoxe, opposer autant de louanges aux nombreuses critiques, dont Molo fut l'objet en vertu sans doute la situation prépondérante qu'il occupe dans les lettres allemandes. Il faudrait faire ressortir les beautés de l'ouvrage : certaines descriptions de la nature, de curieuses trouvailles linguistiques, des détails d'une étonnante précision et d'une rare délicatesse ; il faudrait comprendre jusqu'à quel point ces trois types de femmes

*) « Die Scheidung » — éd. Zsolnay

sont bien choisis : comme elles s'opposent l'une à l'autre, se complétent et se définissent l'une par l'autre : la première, l'épouse légitime, qui appartient à l'ancienne génération, habituée à l'hypocrisie morale de sa caste et de son époque, qui se voit soudain entraînée par le tourbillon et met « les bouchées double » pour rattraper le temps perdu ; la seconde, la maîtresse, une de ces malheureuses désaxées par la guerre et l'inflation, qui des années durant n'a jamais mangé à sa faim, toute sensualité et intrigue, — et la troisième, la compagne, la femme - jeune fille, émancipée mais consciente, saine et maternelle ; il faudrait dire, aussi bien que Molo, combien les souvenirs sont obsédants, comme ils s'interposent entre toutes les nouvelles visions et le cerveau qui les reçoit, de sorte qu'aucune image n'est plus pure et que toujours une femme porte les traits de la précédente et que tout jugement est faussé par un préjugé qu'on croit surmonté, mais qui a creusé de profonds sillons ; il faudrait parler de la grandeur du sujet qui contient en germe toutes les tragédies, brusques ou lentes de notre époque, depuis l'histoire de ce vieux paysan qui égorgea son gendre, parce que celui-ci forçait sa fille à faire un enfant tous les ans — jusqu'à la tragédie douloureuse des propres enfants du divorcé, ballotés entre leur père et leur mère, souffrant pour eux et par eux, sans foyer, sans soutien ....

Il faudrait surtout signaler avec quel art l'auteur a su mêler un fin humour à toutes ces graves considérations, l'humour d'un homme desabusé certes, mais pleinement conscient et qui cherche à s'élever au-dessus des faits par la supériorité de l'esprit.

Dire tout cela et dire davantage même ne suffirait pas et n'expliquerait pas encore pourquoi ce livre tant commenté peut être aussi attachant, malgré ses imperfections.

Peut-être n'est ce qu'une affaire de sympathie individuelle : mais on sent que cette œuvre est le fruit d'une expérience. C'est un drame profondément, douloureusement vécu. La forme, certes sous laquelle elle se traduit, paraît affectée, confuse, faussée : mais elle n'en est pas moins vraie et profondément humaine. Elle peut trouver un écho en chacun de nous; car, actuellement il n'existe pas d'homme ou de femme qui ne se soit trouvés en face de ces problèmes, qui n'aient entendu pareils arguments, qui n'aient souffert du décalage formidable qui eut lieu entre la génération qui la précéda ou celle qui la suivit et qui n'ait souffert de la femme ou de l'homme de son époque. C'est à ce point de vue que « Divorce » restera malgré tout une œuvre attachante.

Il est sans doute difficile à un homme, encore pris dans l'engrenage des difficultés et des transformations de son temps, d'évoquer les expériences faites d'une manière absolument parfaite. Il faut pourtant reconnaître que Molo est un des rares auteurs qui ait eu le courage d'aborder ce problème: les rapports entre l'homme et la femme à notre époque, après les graves perturbations qu'ont subies la classe bourgeoise, la vie familiale, l'éducation... En Allemagne même, je ne vois pas d'autre écrivain qui ait assumé cette tâche; on n'exagère certes pas en disant que « Divorce » sera le *seul* document de notre époque sur ce passionnant problème. Et nous-mêmes avons-nous beaucoup d'œuvres semblables à opposer à celle de von Molo? V. Margueritte a-t-il fait mieux ? — Ce qui frappe lorsqu'on confronte par exemple « le Compagnon » ou « Ton corps est à toi » et « Divorce » c'est ce lourd bagage théorique, presque déclamatoire dont toutes ces œuvres sont chargées, malgré ce que l'expérience fondamentale a de vrai, de sincère, de réellement observé. Mais peut-être devons-nous cette surcharge théorique et abstraite à l'actualité même du drame. Il manque encore à l'écrivain le recul qui lui permet de créer une œuvre d'art avec toute «l'objectivité» indispensable. Pour nous dégager des difficultés qui nous entravent, nous séparons trop violemment notre pensée de notre sentiment ; nous croyons vaincre le mal en le raisonnant; nous cherchons intempestivement la solution en nous-mêmes et, comme la réalité ne nous la donne pas, nous la construisons de toutes pièces dans notre imagination..., soit avec une présomptueuse désinvolture, si nous sommes jeunes, soit avec les mille hésitations, les contradictions, les découragements et la sagesse doctrinaire que nous retrouvons chez les aînés, entre autres chez von Molo.

Lorsque nous posséderons, sur cette grave question, une œuvre plus vivante que celle-ci, nous nous rendrons compte sans doute que le livre de von Molo marque un hardi commencement, malhabile peut-être, mais qu'il est en tous cas un acte de courage.

C. Kn.

DER « ROMAN RÉGIONALISTE »

Vielleicht ist der Roman régionaliste in Frankreich mit Barrès geboren, vielleicht ist er ein altes angestammtes Gut, das jedes Volk besitzt und das in gewissen Zeiten Zinsen trägt.

Dass in unserer so international gerichteten Epoche ein Mann wie H. Pourrat sich mit Leib und Seele seiner « Region » widmen kann, könnte auf den ersten Blick etwas befremden. Vielleicht aber verbinden geheime Fäden diese beiden Erscheinungen. Unmöglich ist es nicht, dass der Regionalismus eben aus einem unbewussten Widerspruch zum « Europäismus » heraus nun neue Blüten trägt. Aber wahrscheinlicher ist noch, dass der Internationalismus dieses Wiederaufblühen regionalistischer Kräfte und Strömungen braucht, wie ja jede Pflanze ihre besten Säfte aus der Erde zieht. Der Regionalismus gliedert sich ganz naturnotwendig ein in das paneuropäische Ganze, um es davor zu bewahren, fad, farblos oder allzu nivelliert zu sein.

Auch was Pourrat tut, wird einst — nicht sofort — nicht bloss seiner Auvergne sondern auch Europa dienen, denn er tut es nicht mit eng lokalem Geiste, und so als hielte er sein Ländchen für den Nabel der Welt, aber mit aufrichtiger, weitherziger Liebe zur Scholle, zur nährenden Kraft der Erde, zur Schönheit der Landschaft und zur Wohltat des gesunden, reinen Lebens im Freien.

Vor allem muss Pourrat ein sicheres Feingefühl und viel Takt haben, um sein Werk durchzuführen : denn wie leicht wird der Regionalismus zu einer nationalistischen Waffe, wie leicht verfällt er einer dummen Sentimentalität, wie leicht wird er gegen « Stadt », « Kultur », ja sogar gegen « Geist » ausgespielt ! Hier ist aber nichts dergleichen : Menschen erzählen von ihrem Land, von ihren Arbeiten und Sorgen, nicht einmal so, dass sie ihre Eigenart anderen gegenüber herausstreichen oder sich irgend einer besonderen Eigenschaft brüsten. So wie sie sind, treten sie uns entgegen : die Bauern mit ihrer Hinterlist, ihrem Geiz, ihrer Verstocktheit, die kleinen Beamten mit ihrer Wichtigtuerei, die Grundbesitzer mit ihrer Rücksichtslosigkeit, die Bauernmädchen mit ihrer Sinnlichkeit —, alle aber so vollkommen verwachsen mit der Landschaft, dem satten Erdboden, der herben Luft, dass das Bild wie ein richtiges Kunstwerk wirkt. Mehr noch, es ergreift uns zutiefst, denn, was wir hier kennen lernen, sind Menschen mit ihren Schwächen und Eigenschaften, ist Menschheit in ihrer reinsten, ursprünglichsten Entfaltung. Und darum auch ist Pourrats Werk wertvoll, es führt uns zurück zur ungekünstelten Menschlichkeit.

Er selber schrieb Romane, er veranlasste die Herausgabe (in «Les Horizons de France) eines schön illustrierten Albums « Auvergne » (1) er veröffentlicht jetzt einen Almanach « Champs » mit originellen Bauernregeln, Aussprüchen, Erzählungen und besonders, er regt eine reiche, duftende regionalistische Literatur an. Im Verlag « Horizons de France » ist eben ein Buch : « Monsieur de l'Enramas » von Lucien Gachon erschienen, das den Bestrebungen Pourrats viel Ehre macht. In aller Schlichtheit und doch mit dieser tiefen Menschenkenntnis, die schliesslich doch nur einem an Geist und Herzen Gebildeten eignet, wird die ewige Geschichte des Städters, des Fremden erzählt, der sich in ein Dorf einheiratet, trotz aller Freundlichkeit die Bauern nicht zu gewinnen versteht, den ersten besten Lockungen eines drallen Hirtenmädchens nachgibt, und schliesslich das Land verlassen muss. Zwar kehrt er nach einiger Zeit zurück — aber man fühlt es, seiner Frau, dem Lande, seiner Arbeit gegenüber fremder noch als zuvor.

Gewiss, die Geschichte ist so alt wie das Bauerntum selbst und könnte sich ebensogut in der Provinz X oder in einem früheren Jahrhundert abgespielt haben, so unabänderlich sind im Grunde genommen das menschliche Herz und ganz besonders die bäurischen Angewohnheiten und Lebensverhältnisse.

Gewiss, Gachons Buch ist keine Offenbarung : regionalistische Romane gibt es genug in Frankreich, das mit England die schönsten

(1) Dessins de Elzingre, texte de H. Pourrat, voir Revue Rhénane, janvier 1929.

Werke auf diesem Gebiete geschaffen hat. (Wir denken z. B. an A. de Chateaubriands Romane...). Aber es ist erwähnenswert, weil es ganz im Geiste der schönen Aufgabe steht, die sich Pourrat gestellt hat, und in deren Dienst er seine besten Kräfte entfaltet: keine Mache, keine Tendenz, keine falsche Sentimentalität ; wahre Darstellung urmenschlicher Zustände und Verhältnisse mit tiefem Verständnis und grosser — weil schlichter — Kunst dargestellt.

C. KN.

PANAIT ISTRATI: «VERS L'AUTRE FLAMME» (*)

Gewiss, Istrati ist ein Dichter und seine jahrelange blinde Bewunderung für die Soviets kann ebenso verdächtig erscheinen wie seine jetzige agressive Abkehr. Verdächtig — nicht in dem Sinne, als wären seine Gefühle nicht wahr und seine Ueberzeugungen nicht aufrichtig, aber eben darum, weil diese Ueberzeugungen bei einem sobenannten « Dichter » auf Gefühle beruhen, also Affekte sind. Und bestimmt hatten wir es bei seiner grossen überschwenglichen Sympathie für den Bolchevismus mit einem blossen Affekt zu tun ; einem sehr verständlichen Affekt, wenn man an Istratis Herkunft und Mühsale denkt und mit der allen Intellektuellen eigenen Vorliebe für Revolutionen zählt.

Gewiss : Mit einem blossen Affekt hatten wir es zu tun, denn es ist unmöglich, dass ein kluger Kopf, wie Istrati, wenn er jemals der Sache etwas gründlicher nachgegangen wäre, die Leere und Trügerei der Lobpreisungen über die U. R. S. S. nicht schon früher erkannt hätte. Von einer natürlichen Sympathie geleitet, hatte er blind darauf los geglaubt, gehofft und gelobt.

Darum aber setzt er uns jetzt um so mehr in Erstaunen : denn seine Abkehr ist systematisch motiviert, Punkt um Punkt gerechtfertigt. Und dem Umschwung seiner Meinungen liegt nicht bloss persönliche Erfahrung zugrunde, sondern ein genaues Studieren, ein überwältigendes, fleissig und klug gesammeltes Beweismaterial. Wie ein Statistiker, genauer noch, da er die Schwächen der statistischen Methoden aufdeckt, geht er vor. Eine ungeheure Arbeit hat er gewissenhaft und mutig geleistet. Alle Gebiete hat er durchforscht — nicht mehr als gehätschelter Gast Moskaus, sondern auf eigene Faust, alle Aussagen der bolchewistischen Propaganda hat er nachgeprüft, der nackten Wirklichkeit ist er auf die Spur gegangen — und Ungeheuerliches hat er entdeckt : hungernde, ausgebeutete, geprügelte Proletarier, vergewaltigte Arbeiterinnen, auf die Strasse geworfene Kinder ; ein bureaukratischer « Komplex », noch viel gewissenloser, verknöcherter, duckmäuserischer als alle tsaristischen oder bürgerlichen Bureaukratismen; ein Wehrstand und eine militärische Eingliederung des Einzelnen, die alle vorrevolutionären weit übertrifft ..... ; aber lassen wir Panaït Istrati selber erzählen ; denn er erzählt es mit der Wärme einer noch frischen Entrüstung, und der Ueberzeugung eines enttäuschten Herzens — und mit Zahlen, Beweisen, Referenzen in Hülle und Fülle.

Erschütternd sind seine Aussagen, nicht bloss weil sie von einem überzeugten Anhänger des Bolchevismus stammen, aber auch, weil sie das Elend, nicht der wenigen niedergeschlachteten Aristokraten und Bürger erzählen, sondern das infamierende Elend der Kleinsten, Geringsten, jener Ausgebeuteten, jener Proletarier, denen die Revolution Erlösung, ja das Paradies auf Erden versprach.

Um so überzeugender wirkt das Buch, als Istrati dadurch keineswegs dem Bolchevismus untreu wird und seinem kommunistischen Traume den Rücken kehrt ; — er deckt nur die Schandtaten und Lügen der russischen Bolchevisten auf mit einem Mut und einer Wahrheitstreue, denen allein schon Unsterblichkeit gebührt. Noch glaubt er an eine « Andere Flamme », ein anderes Licht, das einst die

(*) Editions Rieder.

Menschheit erhellen und erwärmen wird : — gibt er aber durch dies sein Werk nicht den Beweis dafür, dass jedes menschliche « Regiment », Ausbeute, Tyrannei, Gewissenlosigkeit bedeutet, und dass es um so grauenhaftere und verderblichere Irrtümer begeht, um so unkultivierter die Tyrannen sind ?

Wie dem auch sei : durch seine — wie seltene — Aufrichtigkeit und absolute « bonne foi » und sein wertvolles Beweismaterial ist dies Werk Istratis das bedeutendste, das seit langem erschienen ist, — und wird auch eines der bedeutendsten unseres Zeitalters bleiben.

C. KN.

TAGORE: «LA MACHINE»

Wieder veröffentlicht eine Reihe wichtiger Uebersetzungen. Wäre dies nicht eine altbewährte Gewohnheit des Verlags, der von jeher für Pan-Europa eingetreten und die ersten und überzeugtesten « guten Europäer » versammelte, so möchte man darin ein «Zeichen der Zeit» sehen. Denn von überallher strömen Gedanken und Gefühle, aus den entferntesten Ecken der Welt dringen Stimmen zu uns, Menschen aus allen Weltteilen treten in Berührung miteinander um die grossen internationalen Probleme der Zeit, um die grossen allgemeinmenschlichen Probleme zu besprechen, sich über dieselben zu verständigen und denselben vollauf gerecht zu werden. Das beste Hilfsmittel zu solcher geistigen Gütergemeinschaft und gemeinsamen Arbeit sind noch immer Uebersetzungen.

Durch *Rabindranath Tagores « Machine »* (aus dem Bengali übersetzt von Fernand Benoît und Q. C. Chakravarty) z. B. lernen wir eine indische Stellungnahme kennen zur Frage : ist der Fortschritt der Technik ein Wohl oder ein Uebel ? — Diese Frage ist nur eine kleine Unterfrage zur berühmten Preisaufgabe der Académie de Dijon, auf die Rousseau eine Antwort gab, die beinahe die Welt aus den Fugen gebracht hätte. — Dieser technische Fortschritt ist in der Maschine verkörpert, die ein Verhaeren u. a. besingen konnte, diese Maschine die den Menschen über die Ozeane mit den Flügeln der Windsbraut trägt und die tagtäglich Millionen von Arbeitern versklavt und verdummt.

Der mutige, wahrheitbeflissene Marc Elmer sagt in seinem Vorwort : « ...die Maschine (ist) die grosse Gefahr für die Zukunft. Das Bestehen aller Zivilisationen steht dabei auf dem Spiel, der orientalischen so wie der occidentalischen, ja *die* Zivilisation selbst ist gefährdet...

Dem Occidentalen erscheint « Wechsel » gleich «Besserung», «Erfolg» gleich «Vollkommenheit», «Komfort» gleich «Zivilisation». Er identifiziert den wissenschaftlichen Fortschritt mit menschlichem Fortschritt und idealisiert die Materie».

Mit diesen letzten Worten stellt Marc Elmer die indische Stellungnahme der europäischen von vornherein entgegen. Zwar hat das Christentum auch den Europäer (und Amerikaner) daran gewöhnt, Geist und Materie scharf auseinander zu halten, aber doch ist ihm diese Unterscheidung nicht so ins Blut übergegangen wie dem Inder und ist besonders nicht in seiner Lebensweise selbst so verwirklicht worden wie in Indien. — Was dem Europäer möglich erscheint, nämlich die Maschine als ein Lebendiges, Lebenschaffendes, Lebenexaltierendes in das Lebensganze aufzunehmen, ist dem Inder unmöglich ; für ihn bleibt Materie tot, minderwertig, ein vom Geist Unterschiedliches, und die Maschine, da er deren Lebensverbundenheit nicht begreift, kommt ihm wie ein apokalyptisches Ungeheuer vor.

Dies als Ausgangspunkt. Ueber Wert und Unwert der Maschine, des technischen Fortschritts, steht mir nicht zu, zu urteilen. Es ist eine allzu umfassende, allzu weittragende Angelegenheit als dass sie zeitlich und individuell gelöst werden könnte. Meiner Meinung nach ist die Maschine nicht ein « Ding an sich », sondern nur ein « Phänomen », ein Symbol, eine Konkretisierung momentaner Bedürfnisse und Evolutionsphasen, ein zeitlicher Aspekt der menschlichen, ja vielleicht der kosmischen Entwicklung. So viele an ihr sterben, so viele leben durch sie. Sie kann durch den Weg der

Materie zu neuer, höherer Geistigkeit führen, ebenso wie sie durch den Weg einer gesteigerten Kraft- und Willensentfaltung zur Verrohung zurückführen kann. — Der technische Fortschritt ist eine Lebenserscheinung, und als solche unaufhaltsam ; sie muss sich ausleben ; über unsere Leichen wird der Strom rauschen, wenn wir versuchen, uns ihm entgegenzusetzen. Aber warnen können wir, davor warnen, jedenfalls, einen neuen Götzen anzubeten und einen von Menschenhand fabrizierten Gegenstand zum Idol oder gar zum Gotte zu erheben.

In diesem Sinne, gewiss, haben der Verfasser und der Fürsprecher Recht und tun ein nützliches und mutiges Werk. Auch in dem Sinne ist das kleine Drama « die Maschine » wichtig, als es uns eine nichteuropäische Meinung übermittelt.

Trotzdem scheint mir Tagore dadurch, dass er die « contradictio in adjecto » gelegt hat, die Tragweite seines Werkes bedeutend zu beeinträchtigen. Stellt man die Sache von vornherein so auf, dass « Die Maschine » von einem ehrgeizigen Menschen eigens dazu geschaffen worden ist, um Mitmenschen zu schaden (die Errichtung eines Dammes soll den in Fehde mit Outtarakoutt liegenden kleinen Nachbarstaat die Wasserzufuhr absperren), so ist ja überhaupt jede Beweisführung unnötig und — wie die Pfaffen — predigt man gegen einen von vornherein als Teufel angeschwärzten Teufel.

Ich glaube, dass eine derartig aufgestellte These nichts beweist und noch viel weniger etwas umwirft. Als Beitrag zur Lösung der oben aufgestellten Preisfrage (« ist der technische Fortschritt ein Wohl oder ein Uebel ? ») gebe ich dem Drama den Wertfaktor 0,0.

Damit ist es aber noch keineswegs erschöpfend gewertet. R. Tagore ist ein grosser Mensch und ist ein grosser Künstler.

Wenn er gegen die Maschine eifert, so ist es aus reiner Menschlichkeit, weil die Maschine die Liebe zwischen den Menschen zu vernichten hilft, und eine mächtige Waffe für Hass, Ehrgeiz, Ruhmsucht, Geiz, darstellt. — Kann aber z. B. die Maschine Radio nicht ebensoviel zur Eintracht zwischen den Menschen beitragen als die Maschine Kanone dazu dient, Tod und Verderben zu säen ? Nichtsdestoweniger : ein warmes Gefühl hat Tagore inspiriert und redet aus den Zeilen des Dramas, und deshalb wird das kleine Werk in die Herzen dringen und menschlichere Gefühle wecken als das Sausen der Räder, das Tuten und Pfeifen der Maschinen vermögen.

Und welche Feinheit der Symbolik : die alte Frau, die nach ihrem von der Maschine verschlungenen Sohn schreit, wie die Menschheit einst nach ihrer verloren gegangenen Seele schreien wird ; das Enthronen der alten ruhigen Götzen, deren menschliche Abstammung seit langem vergessen worden ist, zugunsten eines neuen vergöttlichten Menschenproduktes ; — der unnütze Opfertod des jungen Prinzen, der um seine Mitmenschen von der Maschine zu befreien, sich von ihr zerdreschen lässt !

Wie schön auch dies Hineinleuchten der erhabenen Himalayalandschaft, die ruhige, jasmingetränkte Atmosphäre, der ganze Zauber Indiens — und dieselbe Reinheit und Schönheit auch der Seelen dieser aus ihrem jahrhundertelangen, weltabgewandten Traum erwachenden Inder.

Wie immer, ist auch hier Tagore als Mensch und als Künstler gross und rein.

Cécile KNŒRTZER.

W. E. SUSKIND : « JEUNESSE » (*)

Le mot « Jeunesse » n'est pas dans l'esprit de Suskind seulement le titre du livre qu'il offre aujourd'hui au public, c'est toute une époque : l'après-guerre en Allemagne qu'il entend qualifier ainsi. « Jeunesse » : c'est le cri de ralliement qui a retenti depuis le grand massacre, c'est le suprême cri d'espoir et de résurrection. On sait le rôle qu'a joué « l'adolescentisme » en France, la place prépondérante qu'occupèrent « les moins de trente ans » dans la pensée, la philosophie, la littérature françaises de l'après-guerre.

L'Allemagne, qui, de tout temps a eu un véritable culte pour la jeunesse, dans laquelle elle voyait avec raison une promesse de force et d'expansion, est allée plus loin encore... Ce n'est pas trop dire que de parler ici d'un culte : l'Allemagne entière ne voua-t-elle pas toute son attention au moindre

(*) Deutsche Verlagsanstalt, Stuttgart 1930.

geste, à la moindre parole par lesquels ces « jeunes » se manifestaient? Dans les écoles, dans les universités, tous les soins n'allaient-ils pas à la nouvelle génération et ses moindres désirs, ses moindres efforts n'étaient-ils pas soutenus et encouragés comme ils ne l'avaient jamais été? Ne leur accorda-t-on pas dans l'existence même de la nation une place de plus en plus grande et maintenant n'est-ce pas en quelque sorte leur opinion qui prime celle des autres, et leur voix que l'on écoute d'abord?

Mais l'Allemagne fit plus : elle ne se contenta pas d'encourager sa jeunesse, elle l'organisa. Nous ne parlons pas ici des entreprises nationalistes, qui essayèrent — non sans succès, hélas — d'enrégimenter et de militariser les étudiants et les écoliers. Depuis une dizaine d'années on a créé en Allemagne une quantité d'institutions et, ce que l'on appelle la « Jugendbewegung » (*Mouvement de la Jeunesse*), n'est pas, croyez le bien, un vain mot. En tête de ce mouvement viennent les « Wandervögel » (Oiseaux migrateurs), groupement fondé bien avant la guerre, qui, après 1918, connut une vogue nouvelle. Son but, d'un caractère surtout hygiénico-sportif, est d'habituer les jeunes gens aux longues marches à travers champs et forêts.

Une des formes les plus efficaces auxquelles recourut encore l'Allemagne pour venir en aide à sa jeunesse entièrement abandonnée à elle-même après la guerre, ce fut la création dans toutes les grandes villes de « Jugendberatungsstellen », sortes de comités de consultations où se réunissent dans un même but moral et utilitaire, des avocats, des professeurs, des médecins, etc. pour y donner des consultations aux jeunes gens qui viennent leur demander conseil sur les questions les plus diverses : choix d'une profession, affaires de famille, questions sexuelles etc. Ces « consultations » sont très assidûment fréquentées et il a ainsi été possible de dépister à temps plus d'une misère physique ou morale.

De très belles « maisons pour la jeunesse » (Jugendheime) ont été construites dans des endroits aérés, bien exposés, où les jeunes « sans-famille », ou même ceux qui désirent pour un temps se séparer de leurs parents, trouvent un abri et peuvent travailler comme il leur plaît.

La jeunesse allemande a même été éduquée à s'aider elle-même. Des organisations, telles que les « Zugscharen » p. ex. ont pour mot d'ordre: «Que la jeunesse vienne au secours de la jeunesse». — Les jeunes membres de ces sociétés sont animés du plus bel esprit de camaraderie et de la loyale volonté de s'entr'aider.

Nous n'avons pu marquer ici que les créations les plus frappantes; — mais ce problème vaudrait assurément la peine qu'on l'étudiât à fond, car il constitue un mouvement des plus symptomatiques de la Jeune Allemagne et, dans son ensemble, des plus sympathiques.

Il est tout naturel que les écrivains — même les jeunes — aient essayé de concréter dans leurs œuvres tout ce qui touche à ces nouvelles tendances. On sait ce qu'ont déjà fait dans ce domaine Frank Thiess, Oscar Schmitz.

Süsskind, un jeune aussi lui, nous présente ces milieux de la jeunesse d'après-guerre, en suivant un « Primaner », élève de philosophie, encore dans la période de préparation du baccalauréat, puis dans la vie, cette vie ahurissante de l'inflation allemande. — Nous assistons avec lui aux derniers cours qui précèdent l'examen, aux discussions pendant les récréations ou, le soir dans la chambre d'un camarade, aux soirées littéraires où tous s'enflamment pour une prétendue « célébrité littéraire » des plus éphémères, aux promenades à travers champs ou dans les rues de la ville, à toute cette juvénile effervescence, ces multiples occupations et préoccupations, toutes en dehors des programmes scolaires (dont on se soucie comme de la première cigarette), qui donnent toujours aux jeunes gens un air si affairé et l'illusion d'abattre énormément de besogne.

Le baccalauréat n'est qu'un incident dans cette vie mouvementée et pourtant c'est cet incident sans importance qui libère ces jeunes esprits, qui leur ouvre les portes de la vie et de l'indépendance. Qu'en feront-ils? Pas grand'chose — presque tous ces garçons, pleins de promesses, sont entraînés par le tourbillon de l'inflation : les uns trouvent soudain des acquéreurs étrangers pour leurs œuvres, leurs peintures ou leurs marchandises; les autres passent leur temps à la banque, à vendre les papiers de leurs parents, à en racheter jusqu'à la faillite générale; d'autres encore, se laissent aller à jouer le rôle de petit gigolo, parce qu'un jour ils n'ont pas les moyens de payer un simple petit déjeuner, devenu soudain cent fois plus cher que ce qu'il valait la veille. — Ici encore, ce sont les études auxquelles on pense le moins : une sorte de folie s'est emparée des esprits, où, le goût des aventures, l'attrait du danger à courir, le désir des vastes entreprises qui tourmentent la jeunesse trouvent largement de quoi se satisfaire. Il est difficile, à qui n'a pas vécu ces folles journées de l'inflation et de la « déflation » qui suivit, de se rendre compte de la fièvre dans laquelle on vivait alors et des conceptions de la vie étranges et troublantes auxquelles ce renversement de toutes les valeurs donna soudain naissance.

« Ce mois d'octobre 1923 s'écoula ainsi à la bourse : le dollar y débuta au cours de 242 M. Depuis longtemps on considérait comme superflu d'écrire les zéros des millions. Le 9 il dépassa le milliard..., le 20 il était à 12 (on supprimait maintenant neuf zéros — qu'importait?)... le dimanche 21, les garçons dans les restaurants montrèrent de la méfiance envers des billets encore tout neufs de 1.000 Marks, bien qu'on les leur offrît par paquets. Le lundi, le dollar monta à 40, et les paquets de milliards filèrent comme de la menue monnaie au fond des poches. Dans la nuit du 31 à la Toussaint, le dollar fit un bond vertigineux de 72,5 à 130 et le jour des morts, lorsque les gens portèrent leurs couronnes au cimetière, il avaitatteint les 320 milliards....

On parlait bien d'une époque chaotique, mais tout le monde semblait s'en accommoder, car tous, pour peu qu'ils eussent le moindre capital, se laissaient entraîner au jeu. Les lieux d'amusement flamboyaient de l'éclat des lumières et ne désemplissaient pas. Tous ceux qui possédaient quelque argent, s'y faufilaient et venaient s'ajouter à la foule.

Ceux qui ne possédaient rien restaient d'instinct claquemurés chez eux; et si par hasard l'un ou l'autre

se montrait dans la rue, avec ses vieux vêtements au milieu de la foule des gens bien mis, on avait l'impression que ce n'était là qu'une exception, quelque chose comme une note pittoresque dans le tableau d'ensemble de la grande ville — et s'il faisait le geste de tendre la main, on lui glissait en cachette quelques billets de milliards, puis, vite on continuait son chemin... ».

On conçoit facilement jusqu'à quel point les jeunes gens qui traversèrent une époque aussi troublée, se trouvèrent désemparés. L'inévitable épidémie du suicide, qui sévit alors a aussi sa place tout indiquée dans le livre de Süskind. — Il se dégage de ces 400 pages une sorte de mélancolique désenchantement; et malgré toute la verve on a bien, à la lecture de cet ouvrage, l'impression que cette époque fut un point mort dans la vie et la croissance des jeunes gens — : on y assiste à une vaine agitation, à un inutile déploiement de forces; — « génération sacrifiée », eux aussi, ces jeunes, qui à la fin de la guerre usaient encore leurs fonds de culottes sur les bancs de l'école, qui entrèrent dans la vie déjà blasés et déçus sur bien des choses, seront-ils capables de se refaire un nouvel idéal ? — L'auteur lui-même ne le laisse pas pressentir : d'ailleurs, comme tous ses collègues, les jeunes écrivains allemands, il se contente de noter les faits et les impressions reçues. Il se borne à raconter, à reconstituer une époque qui entre à peine dans le domaine de l'histoire. Il nous introduit tout de suite in medias res, et nous le quittons brusquement, sans qu'il y ait une raison sérieuse de s'arrêter plutôt maintenant qu'à un autre moment. C'est aussi pourquoi, au début du roman on a quelque peine à se reconnaître et, il en est de ce livre touffu comme de la plupart des ouvrages allemands : on ne s'y fraye un chemin que difficilement; par moments même on a un peu besoin de recourir à la boussole pour savoir exactement où l'on va.

Quoi qu'il en soit, nous avons là encore un de ces livres où les documents sur la vie sociale d'un grand pays abondent et qui est écrit avec une bonne foi qui le rend très sympathique au lecteur.

C. KN.

JOSEPH-AUGUSTE LUX: FRANZ LISZT (*)

(AMOUR CÉLESTE ET TERRESTRE)

Encore une vie romancée! oui, et peut être le prototype de ce genre de littérature avec tout ce qu'il comporte de bon et de mauvais.

D'abord ne peut-on vraiment envisager la vie d'un grand homme que sous l'angle de ses « liaisons » ? — les auteurs confondent un peu trop facilement « vie romancée » et « vie amoureuse ». Il est vrai que ce dernier aspect de la vie joue un rôle assez considérable chez Liszt et l'auteur a très bien montré comment cette vie orageuse fut toute consacrée à la recherche du type idéal de femme, belle et compréhensive, telle qu'il l'avait entrevue dans sa jeunesse, adorée, mais restée inaccessible et qui fut la grande souffrance dont le jeune Liszt faillit mourir : comment plus tard il crut avoir retrouvé ce premier objet aimé, si parfait, en la comtesse d'Agoult, dont il eut trois beaux enfants, mais qui ne lui apporta que la beauté sans la compréhension, et comment plus tard Carolyne de Sayn-Wittgenstein fut pour lui l'âme sœur, mais, sans la beauté — d'où l'éternelle inquiétude de ce cœur jamais assouvi.

Et puis dans une vie romancée est-il nécessaire de composer de ces tableaux, genre Fantin-Latour, où sont groupés comme par enchantement tous les gens célèbres d'une époque, et comme s'ils s'étaient ainsi rencontrés tous les jours au café, à leur table d'habitués ? Pauvre Liszt qui ne fait pas un pas sans tomber sur un grand homme, ou un futur grand homme (Hugo, Lamennais, G. Sand, Berlioz, etc. etc.)... on dirait qu'ils poussent, sous ses pas, comme les champignons.

Mais cette vie de Liszt a aussi tout le charme que peut avoir une pareille « vie », mise à la portée du public : elle est captivante, agréable à lire et aussi instructive qu'intéressante pour le lecteur.

C. KN.

(*) Edition Richard Bong, Berlin.

DIE RUSSEN

Russland zeigt mehr als je ein vielfältiges Gesicht ; sollen wir lachen oder weinen ? sollen wir bewundern oder verabscheuen ? Je reichlicher uns die Quellen zur Kenntnis russischer Zustände und russischer Mentalität erschlossen werden, desto unschlüssiger werden wir.

Nehmen wir z. B. nur drei der bei Rieder erschienenen Bücher, von Russen verfasst :

Remizovs Roman, « *Schwestern am Kreuz* » (traduction et introduction : Robert Vivier) zunächst, ein echt russischer Roman, nach den Auffassungen wenigstens die wir seit Dostojewski vom russischen Roman haben. Ein kleiner, plötzlich stellenlos gewordener Beamter steht auf einmal vor allerlei Problemen : das Problem seiner eigenen Existenz und die vielen Probleme seiner Mitbewohner in der grossen Mietskaserne. Alle diese Probleme versucht er von innen heraus zu lösen, rein meditativ. Aber er *kann nicht* verstehen und bricht darüber zusammen. Nicht die äusseren Geschehnisse werden uns erzählt, aber Marakôulines dämmrige Vorstellungen der Dinge, seine verschwommenen Erinnerungen, die düster-stumpfsinnige Atmosphäre seiner Seele.

Zwar ist Remizov ein Vorkriegsschriftsteller, aber diese Art apathischer Innerlichkeit, mystisch-abergläubiger Weltvorstellung wird wohl heute noch echt russisch sein. Eine glänzende Leistung des Uebersetzers ist es jedenfalls, uns Remizovs Stil so treu wiedergegeben zu haben.

Loukomski versucht in einer schön illustrierten Arbeit (*Les Russes*) ein objektives Bild des Landes, seiner Geschichte, seiner Sitten zu geben. Es ist dies eine verdienstvollere Tat als es auf den ersten Blick scheinen kann ; von einem so ausgedehnten Land, von einer so verworrenen Geschichte, von einem so vielseitigen Menschenschlag eine klare Vorstellung in etwa 80 Seiten erstehen zu lassen, dazu gehört ein tiefes Verständnis, viel Feingefühl und viel Liebe.

Ein ganz anderes Gesicht Russlands zeigt *Trotzkis* : « *Die entstellte Revolution* ». Ein Gesicht Russlands ? Wohl kaum, denn Trotzki ist allzusehr um Trotzki selber besorgt : « Trotzki und seine Feinde », « Trotzki als Verfechter der echten revolutionären Ideen », « Trotzki deckt die Verleumdungen und Fälschungen seiner Gegner auf » : so könnte man das Buch betiteln. Uns, die wir solchen Parteisorgen fern stehen, befremdet es etwas, dass ein kluger, weitblickender Mann wie Trotzki sich in solches einlässt, das allzusehr an die Hetzereien zwischen alten benachbarten Basen einer Kleinstadt erinnert. Allzu sehr « schmutzige Wäsche » kommt da zum Vorschein und, fast möchte ich sagen, schmutzige Familienwäsche. — Aber vielleicht erweist dieses Werk der Weltgeschichte einen Dienst : Klärung mancher Situationen, Zurechtrücken mancher Verschobenheiten. — Auch bleibt Trotzki, wie überall, der glänzende Rhetoriker, der kühle Kopf, der kühne und treue Verfechter seiner Ideen.

Wahrer als aus Trotzkis Schriften kann ja das Gesicht des heutigen Russlands nirgends hervorleuchten.

C. KN.

SIEBEN WOCHEN IN FRANKREICH : STUDIEN UND REISEN

Wie gewöhnlich veranstaltet die Pariser Sorbonne praktische Kurse für Ausländer im kommenden Sommer und zwar werden die Hauptgegenstände zweimal wiederholt :

erste Periode (mit akademischer Rundfahrt) : 1. Juli — 21. August;
zweite Periode (abgekürzt, ohne Rundfahrt) : 30. Juli — 25. August.

In jeder Periode bestehen die Kurse aus theoretischem und praktischem Unterricht, d. i. :

6—4 Wochen, jeden Morgen, Sprachkurse, als vorbereitender Unterricht, und zwar täglich : eine Stunde Phonetik; eine Stunde Grammatik, Lesen, Rechtschreiben, mündliche Uebungen; eine Stunde Revision der modernen französischen Literatur;

2 Wochen, nachmittags, akademische Vorlesungen : 36 Vorträge über literarische, politische, wirtschaftliche Fragen der Gegenwart, von den hervorragendsten Professoren der Pariser Universität;

4, bezw. 2 Wochen, nachmittags, methodische Besichtigung der Museen, Sammlungen, Sehenswürdigkeiten der Hauptstadt und der Umgebung (Versailles, Malmaison, Sèvres, u. d. m.), per Motorwagen, unter Leitung der Docierenden;

1 Woche (nur in der ersten Periode) am Ende der Studien, Rundfahrt, unter Leitung der Docierenden, durch Westfrankreich (Loiretal, Bretagne, Normandie).

Anmeldung und Auskunft (insbesondere über Programme, Gebühren, Verpflegung, Unterkunft) bei Herrn Henri Goy, Directeur du Bureau des Renseignements, Sorbonne, Paris (Ve).

VIE ÉCONOMIQUE

LE PROBLÈME ROUTIER

Il y a, en Allemagne comme ailleurs, un problème routier, en ce sens que la nécessité d'adapter la route aux exigences de la circulation automobile se fait de plus en plus sentir. Bien que ne requérant pas une solution immédiate, ce problème est considéré Outre-Rhin comme relativement urgent. Le trafic automobile, en effet, va croissant très rapidement. Pour prendre un exemple, on a calculé que sur la route de Cologne à Bonn, il passait actuellement 6000 automobiles en moyenne par dimanche, ce qui nécessite un élargissement et un aménagement de la route qui relie les deux villes. En second lieu, il y aurait, étant donné la crise économique que l'Allemagne traverse, un intérêt de premier ordre à commencer sans délai les travaux de réfection des routes allemandes : ce serait un excellent moyen de fournir des débouchés à un grand nombre d'industries (automobile, cimenteries, usines produisant le goudron), et du travail à un grand nombre de chômeurs.

Jusqu'à une date récente, le problème n'avait fait l'objet que de solutions fragmentaires, un peu à la manière de l'électrification. On avait projeté d'aménager des tronçons de voies automobiles, rarement des voies complètes.

Il existe, depuis plusieurs années, une association désignée par l'abréviation de « *Hafraba* », laquelle s'est donné pour mission de faire aboutir un projet de grande voie automobile Hambourg-Francfort-Bâle. Parmi ses membres figurent une centaine de personnalités éminentes, en particulier les représentants des grandes compagnies allemandes de navigation maritime. Sous leur vigoureuse impulsion, une propagande extrêmement active a été menée en faveur de ce projet, qui ne tarderait pas, assure-t-on, à entrer dans l'ère des réalisations.

Dans l'Etat de Bade, il s'est constitué une « *Nordbadische Autostrassen* » *G. m. b. H.*, qui a adhéré à la « *Hafraba* », et qui se chargerait en particulier, de la construction du tronçon Mannheim-Heidelberg, lequel serait relié à la grande ligne Hambourg-Bâle. On signale enfin, comme sur le point d'aboutir, le projet de route automobile Cologne-Bonn, auquel nous venons de faire allusion.

Ce n'est qu'à une date relativement récente que le problème de la route allemande a été posé dans sa généralité, c'est-à-dire sous l'angle d'une transformation radicale du réseau routier allemand tout entier. Ici, les difficultés sont légion.

Il y en a d'ordre technique. Pour les résoudre, une société de recherches techniques fut créée, avec la participation des pouvoirs publics et des représentants de l'industrie allemande. Cette société poussa très loin ses recherches. Il semble même qu'on s'hypnotisa quelque peu, au début, sur les question de technique. Certes, il est fort intéressant de savoir, par exemple, quel est le meilleur revêtement d'une route automobile, quelle est la meilleure manière d'aborder les agglomérations, s'il convient de les contourner, ou, comme on paraît l'avoir admis pour la route de Cologne-Bonn, de les franchir par passages en-dessus ou en-dessous. Mais la question technique est ici d'importance secondaire.

Les difficultés d'ordre administratif sont beaucoup plus sérieuses. En Allemagne, en effet, les questions de voirie sont de la compétence des pouvoirs locaux, et de plus, cette compétence se limite aux travaux d'entretien, alors que c'est d'une réfection totale qu'il s'agit. Pour aboutir à des solutions rationnelles et générales, il faudrait, en déplaçant les compétences, faire, de la question routière, une affaire du Reich, soit en modifiant, de fond en comble, le législation en vigueur, ce qui retarderait considérablement la solution du pro-

blème, soit en chargeant le pouvoir central de coordonner les activités dispersées des pouvoirs locaux : c'est vers cette seconde solution que l'on paraît actuellement s'orienter.

Mais le problème de la route est, avant tout, un problème financier. La véritable difficulté est de se procurer les quelque 4 milliards de R.M. qu'exigera, dès les premières années, la mise à exécution des projets à l'étude. Or, cet aspect du problème avait été, jusqu'à ces derniers temps, complètement négligé. On s'en est avisé il y a quelques mois, et l'on s'est hâté de créer, à côté de la Société de recherches techniques, une Société d'études financières, la « *Studiengesellschaft für die Finanzierung des Strassenbaues* ». Cette Société a été fondée par un consortium de Banques. sous l'égide de la *Reichskreditgesellschaft*.

Il est clair que l'Allemagne ne peut songer actuellement à se procurer sur son propre marché, les capitaux qu'exige l'œuvre de réfection de son réseau routier. Aussi son intention est-elle de recourir, lorsque les circonstances le permettront, à l'emprunt extérieur. A cet effet, elle procède à la mise au point d'un système de garanties, comportant la mise en gage d'une partie de ses ressources budgétaires. Après beaucoup d'hésitations, on paraît s'être arrêté à un système qui consisterait à affecter au service de l'emprunt à contracter, les ressources provenant de l'impôt sur les automobiles et les crédits ouverts au Budget pour lutter contre le chômage.

Actuellement, l'état des marchés financiers, et tout particulièrement l'état du marché américain, ne se prête pas à de pareilles combinaisons, d'autant plus que le problème des Réparations n'a pas encore reçu sa solution définitive. En tous cas, la question de la transformation du réseau routier allemand a été étudiée dans ses détails, et le jour où la situation des marchés financiers internationaux viendrait à se modifier dans le sens d'une plus grande aisance, l'Allemagne serait prête à exécutr son programme.

REVUE DES REVUES

Nous lisons dans la **Weltbühne**: de *Hermann Kesten* un article sur *Heinrich Mann, styliste*. « Je ne connais parmi les grands écrivains allemands que deux auteurs qui unissent les qualités des grands « pathétiques « et celles des grands ironistes, voire écrivains satiriques : ce sont Georg Kaiser et Heinrich Mann...

De même la conception du monde de Heinrich Mann est dualiste. Tout comme Thomas Mann il pense et s'exprime par contrastes; surtout dans ses œuvres de jeunesse il a l'obsession du contraste : apparence et réalité, rêve et vie, esprit et action, volonté et représentation — du point de vue social: bourgeois et artiste — du point de vue politique : esprit et pouvoir, pouvoir et individu...

Heinrich Mann a été souvent méconnu, parce qu'il n'a jamais voulu faire de concessions au point de vue artistique...

Son style est fait d'abréviation, de concentration, de double sens, d'aperçus spirituels, de clair-obscur... les allusions demandent un effort de raisonnement, ses remarques psychologiques exigent de l'expérience... La satire est aujourd'hui mûre et assagie, elle va au-delà du typique pour retrouver l'individu, qui, comme tel, est le seul vrai « type ». »

De *Grete Ujhely* une amusante constatation sur une nouvelle société qui vient de se fonder à Vienne «sous le patronage de la première ballerine pour l'entente des peuples et la paix mondiale, dont elle espère faciliter l'avènement par des mariages entre des sujets de nations diverses. »

La Welt am Montag donne dans ce but les photos de charmantes Autrichiennes, toutes munies d'un petit nom.

Le « *Matin* » même s'est déclaré prêt à reproduire tous ces jolis minois dans ses colonnes .. C'est bien une idée autrichienne : la réconciliation des peuples par le mariage : Bella gerant alii, tu, felix Austria, nube !

Dans le **Tagebuch** (14 déc. 29) de *Coudenhove Kalergi* : « *Les sources de l'antisémitisme* » (le comte H. de Coudenhove à fait paraître en

1901 un livre : « De la nature de l'antisémitisme » que son fils a entrepris de rééditer. Il le fait précéder d'une préface « *L'antisémitisme après la guerre mondiale* »).

« Le résultat auquel les recherches de Henri Coudenhove devaient aboutir et selon lequel l'antisémitisme est au fond un fanatisme religieux, étonne plus encore aujourd'hui qu'à l'époque où fut composé ce livre. Car l'antisémitisme cherche plus que jamais à masquer son origine religieuse pour s'en tenir à des théories de race.

Chez presque tous, l'antisémitisme sentimental est bien plus vieux que l'antisémitisme théorique..., dans presque tous les cas il y a d'abord la haine du Juif et ce n'est qu'après qu'on songe à prendre une attitude critique à l'égard de la question juive.

« L'antisémitisme découle d'un instinct artificiel — non pas d'un instinct naturel ; cet instinct a été acquis, il n'est pas inné.

« Le préjugé religieux est ici le phénomène primaire — l'antipathie est secondaire — et le préjugé à l'égard de la race juive n'est que tertiaire. »

Du *Dr. Paul Levi* une critique du livre de *Seldte* : *M. G. K.*

« Ce qui donne uniquement quelque importance à ce livre, c'est cette impudeur, absolue parce que inconsciente, avec laquelle il décrit la vie de l'officier (« Etappenschwein » dans l'argot du poilu). Les deux tiers du livre ne parlent que de ce que les officiers ont bu et mangé. Par ex. « Après avoir bien dormi, s'être bien débarbouillé et soigneusement habillé, il fit un petit tour avant le déjeuner en commun... Près d'Arras on entendait tonner le feu d'artillerie habituel, et dans sa tête il y avait aussi un léger bourdonnement parce que la veille on avait un peu trop levé le coude, ri et bavardé ». Voilà ce qu'écrit le chef d'une grande association, le premier chef du « Stahlhelm », dix ans après la guerre. Presque à chaque page il nous parle d'une beuverie... »

Dans « **Die Neue Bücherschau** » de *Franz-Josef Pootmann* : Le *Catholicisme allemand et la réorganisation de sa propagande.*

« Pour propager les idées catholiques-romaines dans les milieux libéraux ou marxistes, on se sert du théâtre, de la T. S. F., de la presse, des bibliothèques, du cinéma, voire des disques.

« L'église doit à la révolution et à la chute des Hohenzollern, qui, faisant fonction de grands-prêtres du protestantisme, réprimaient jalousement tout effort d'expansion de la part du catholicisme, des possibilités d'action plus grandes.

« Un moyen de propagande efficace consiste à réunir les forces agissantes en associations et compagnies et à feindre une tactique de redressement social.

« Il en sortit d'abord le « Bühnenvolkbund » (Association populaire de spectateurs). Le clergé essaye maintenant d'exercer son influence sur toutes les scènes allemandes... Il oblige les membres de l'association à n'aller voir que des pièces jugées irréprochables par les chefs de l'association...

« Depuis quelque temps le « Bühnenvolkbund » s'éfforce d'étendre son influence sur le cinéma et la T. S. F...

Et pour finir, les fakirs du B. V. B. eurent encore la lumineuse idée de faire éditer des disques religieux ; on projette même de construire sous peu une usine spéciale de disques... »

De *Hermann Kasack* : « *Oskar Loerke* ».

« Si Gottfried Benn et Loerke étaient obligés de vivre de ce que leur rapporte une œuvre qui survivra, ils seraient déjà morts de faim. L'un gagne son pain comme médecin, l'autre comme lecteur dans une maison d'édition. Tous deux à Berlin. Tous deux plus près des cinquante ans que des vingt ans méprisent les exigences d'un public de cirque et se vouent entièrement aux inclinations de leur âme et de leur esprit.

« Les quatre volumes de poésies de Loerke ont été publiés à intervalles réguliers de cinq ans (chez S. Fischer, Berlin).

« Le monde de sa pensée est le cosmos ; ce n'est ni le chaos, ni l'harmonie qui règne, du fait que l'âme humaine s'y trouve identique à toute manifestation spirituelle de la nature. La nature se reflète dans l'homme et l'homme dans la nature et cette réciprocité donne à la vie son sens profond...

« Mais à côté du poète, il y a chez Loerke l'écrivain... Son récit « Le Prince et le Tigre » qui se passe dans le Berlin ouvrier et son grand roman « l'Ogre » en sont la preuve... »

Die Literarische Welt donne des *inédits* des trois grands morts de l'année ; *Hugo von Hofmannsthal*, *Arno Holz* et *Hermann Ungar* ; elle a adressé à des écrivains allemands et français, un questionnaire *sur le rapprochement franco- allemand* ; nous glanons parmi les réponses :

Max Brod : « Certes il y a des différences entre Français et Allemands. Mais je ne les ai jamais crues insurmontables »...

Georg von der Vring : « Les *obstacles* les plus dangereux se trouvent dans l'esprit des écoles supérieures. Si cela était possible il faudrait faire des échanges de *tous* les professeurs, de telle sorte que les professeurs allemands pussent enseigner en France et les français en Allemagne »...

Léon Daudet (dans un article) : « Je ne crois pas du tout à la possibilité d'un rapprochement franco-allemand »...

Emil Ludwig : « Jeunes gens de dix-huit ans de tous les pays, unissez-vous »...

Alfred Kerr : « Il me semble voir deux grands autobus à deux étages, qui cherchent à se rejoindre. Tout en haut, se trouvent dans chacune des deux voitures, les artistes, les hommes de bonne volonté, en bas ce sont les bergers des troupeaux humains, ceux qui n'ont abouti à rien après un travail de six millénaires ; ceux qui se cramponnent aux portefeuilles, les entêtés, ceux qui manquent d'imagination, ceux qui mettent partout des bâtons dans les roues, les autorités : en un mot, les hommes d'Etat.

Nous autres artistes allemands et français, on ne nous a donné que des places sur l'impériale ; nous ne demandons pas mieux que de nous unir. Mais ce sont ceux d'en bas qui font marcher la machine, qui freinent, qui gouvernent... »

Heinrich Mann : « Je crois qu'il ne suffit pas de voyager d'un pays à l'autre, mais il importe bien plus de rechercher un rapprochement personnel...

« Y a-t-il de dangereuses divergences ? Moins entre Français et Allemands qu'entre certains concitoyens. De plus elles sont appelées à disparaître. Je crois par contre que sur beaucoup de points — et les plus importants — ce sont les Allemands et les Français qui de tous les peuples d'Europe se ressemblent le plus.

La nature de leur vie spirituelle leur permet de se comprendre. Ils ont des genres de sentimentalité apparentés et conçoivent l'amitié de la même façon. Il ne s'agit bien entendu en cela que de ceux qui, des deux côtes, sont accessibles aux sentiments, à la pensée et à l'amitié. »

Edouard Herriot : « Tout rapprochement dans le domaine moral ne peut avoir lieu qu'après un rapprochement politique ».

Bruno Frank. « Le seul obstacle important à une réconciliation, c'est la presse, qui dans les deux pays excite sans scrupules et sans vergogne. Tant que la presse ne renoncera pas à empoisonner journellement l'esprit de millions d'individus, le but ne saurait être atteint».

De *Gottfried Benn* : « *La France et nous* ». «Paris, ce monde – monde pour beaucoup de mondes — centre d'une grande partie du monde africain et sud-américain n'a absolument rien de germanique, est étranger à tout ce qui est allemand. Sans exagérer : quelques chansons berlinoises dans des revues et le « rollmops » sur les cartes des restaurants sont les seules contributions apportées par l'Allemagne à ce monde français.

L'influence industrielle est plus importante, mais au point de vue civilisation c'est tout. Et cela n'est pas dû à des mobiles politiques, ni à de l'animosité, ni à une intention quelconque, mais c'est une question de race, c'est inconscient, élémentaire...

... Et en quoi doit-on donc s'entendre ? il n'existe donc pas de malentendus, les rapports des deux peuples sont très clairs. Il existe une sorte d'incompatibilité (Fremdheit) primaire qui a été cultivée, éduquée, et il sera difficile d'y remédier par le sentiment.

Mais le Français et l'Allemand devraient s'entendre pour vivre en meilleurs termes politiques l'un avec l'autre et pour mettre au service de cette résolution leur culture, leurs biens spirituels, leurs sentiments d'humanité, et aussi leur indulgence. »

Dans la **Neue Pariser Zeitung**, un aperçu sur le « *Mouvement européen en* 1929 » (B. C.)

« Pendant l'année 1929, le mouvement paneuropéen a fait un grand pas en avant ; l'idée d'une unité européenne est devenue presque populaire...

L'année 1929 fut une grande année de liquidation — on liquida à Paris, à la Haye, à Genève et en Rhénanie... »

Un article sur « *Francis Delaisi* », *auteur de* « Les *Deux Europes* ».

« Fr. Delaisi entend par les Deux Europes l'Europe industrielle et l'Europe non industrialisée... Le livre se termine par un chapitre sur « le retour à l'Europe » où Delaisi prétend que depuis quatre siècles la thèse de l'équilibre européen n'a été appliquée qu'en politique et qu'il serait temps de l'appliquer aussi dans le domaine économique. »

C. K.

DURCH DIE FRANZÖSISCHEN ZEITSCHRIFTEN

Im « **Correspondant** » *Armand de Voguë* über den Dichter *Leon-Paul Fargue* :

« Fargue debutiert um dieselbe Zeit wie Valéry, 1890-1900. Seine Dichtung « *Tancrède* », die aus dem Jahre 1894 stammt, sollte erst 1911 erscheinen, « Pour la musique » erschien 1898, « Poèmes en prose » 1902. Dann verzichtet Fargue auf die Dichtung, wie Valéry seinerseits, auch um dieselbe Zeit. Für beide Dichter folgen ungefähr gleich viele Jahre des Schweigens. 1924 übernimmt er mit Valéry und Valery-Larbaud die Leitung der literarischen Zeitschrift « Commerce »... Alles, in « Commerce » Veröffentlichte erschien gesammelt als « Banalité » (1928), « Epaisseurs » (1928), « Vulturne » (1928), « Suite Familière » (1929).

Für Fargue ist die Rolle des Dichters folgende: « Oeffne dem Leser bloss deine Tür. Seine Aufgabe ist es, deine Verstecke aufzudecken. » Dieser Dichter hat sehr wenige wahre Gedichte geschrieben... Seine dichterische und imaginäre Welt ist veschlossen wie eine unabhängige und vollständige, von jeglicher Schwere gelöste Welt...

Die Wirklichkeit streift er mit einem entstellenden Blicke, der alles zu Mysterien, Monstruosität, Trauer, Verschrobenheit, Angst verzerrt. Er versetzt uns in die Welt des Traums...

Das köstlichste aber unter seinen « geträumten Erinnerungen » sind seine Kindheitserinnerungen, so frisch, schlicht und wahrheitstreu sind sie... »

In der « **Nouvelle Revue Française** », von *François-Paul Alibert* : *Randbemerkungen zu André Gide* :

« ...Ich möchte gern die meisten Werke Gides, wenigstens die bedeutendsten und bezeichnendsten, als ein Reihe aufeinanderfolgender Entblössungen ansehen, nicht als wären sie Selbstbekenntnisse, aber weil sie gewollter Verzicht sind auf das, woran das Herz am meisten hängt.

Ich weiss nicht, wer auf den Einfall kam, in Gides « Falschmünzern » den Einfluss Dostojewskis zu entdecken... Wenn ich sie — wovor mich Gott bewahre — in eine Familie ein-

A NOS LECTEURS!

Recommandez la REVUE RHENANE à vos amis et connaissances, faites la leur connaître et envoyez nous l'adresse de ceux qui s'y intéressent. C'est le meilleur et le plus sûr moyen de travailler à la réconciliation des peuples pour une paix universelle et durable.

gliedern sollte, wäre es vielmehr in die Familie Stendhal. »

In « **La Revue de Paris** », ein Artikel von *Henry Bordeaux* über seine *Zusammenkunft mit Emil Ludwig*, den er folgendermassen abschliesst :

« Es ist nicht recht möglich, wie H. Emil Ludwig es erstrebt, die Heldenverehrung mit dem Glauben an die Demokratie und ihre Fähigkeit, sich selber zu regieren und zu retten, zu vereinen...

Herr Emil Ludwig interessiert sich bloss an der Elite... Im Kriege herrscht ebensowenig Gleichheit als im Frieden ; im Kriege wie im Frieden spielen die Eliten die edelste Rolle. Oft sind es Eliten aus dem Volke, von den geheimnisvollen Kräften genährt, die aus der Erde steigen... »

In « **Le Carrefour** » allerlei Witzig-Ernstes : *S. de Givet* u. a. warnt vor der eben in Haag gegründeten *internationalen Bank* und deren Folgen, die er « das heilige finanzielle römische Reich deutscher Nation » nennt.

In « **La Vie** », einen interéssanten Beitrag zur jetzt akut gewordenen Frage der Entlastung der Schulprogramme — und zwar zwanzig Jahre alte Beiträge von *Remy de Gourmont* und *A. France*.

In « **A. B. C.** », *un article sur l'ironie de Renan* :

Elle est admirablement caractérisée au cours de l'article que Edouard CONTE consacre à l'auteur de « *La Vie de Jésus* ». Entre autres choses, Edouard CONTE, écrit :

« ..... L'ironie lui tenait lieu de revanche. « Administrateur au Collège de France, il reçoit la visite d'un président du Conseil des Ministres qui pour lors est candidat à l'Académie : « Je viens vous demander votre voix. — Elle vous est acquise.... à moins que le Président de la République ne se présente ». — On rit jaune mais comment se fâcher? »

On trouvera dans le même numéro, une intéressante étude sur « La Peinture Espagnole » par *Charençol* — « L'École Boulle » par *Gaston Varenne*. — Biographie de *Raymond Delamarre* par *Marc-André Fabre*. « Du Croquis au Dessin », par *P.-J. Poitevin* — un article sur « Le Symbolisme » par *Gustave Kahn*. Le très intéressant courrier littéraire de *Gaston Picard* et « Lectures » par *Georges Auriol*.

(L'A. B. C. Direction et rédaction : 12 rue Lincoln Paris (8e) est en vente partout au prix de 5 francs.)

C. K.

BIBLIOGRAPHIE

Mes Propriétés
von
Henry Michaux
Fourcade

Die Besitzungen sind jene weiten und freien Gebiete, jene steinigen Strecken voll toller Gestrüppe und gelber Gräser, in denen wir beinahe aus unsern Lebensbedingungen entfliehen können. Es gibt da kleine Stellen, kleine sanfte und gebräuchliche Sätze, die wie Asche sind, aber unter der grauen Decke verbirgt sich Glut, und alles kann auf einmal in Flammen auflodern und Funken sprühen wie ein Zündholz. Rote Flammen springen auf, entfalten sich, steigen gen Himmel, verlieren sich in ihrem eigenen zornigen Ausbruch, um dann die « Brüder des Genies », Ruysbrouk und Lautréamont wiederzufinden. Viele werden dieses Nebeneinander von Nähe und Wahnsinn, von Lächeln und Wut, das weit ausserhalb unserer Bezirke irgend etwas von seiner Persönlichkeit sucht und findet, lieben.

Henri POURRAT.

Die Entgleisten
von
Leonhard Frank
Verlag
von Reimar Hobbing, Berlin

* * *

Im vorliegenden Werk versucht sich Leonhard Frank, der Dichter der *Räuberbande*, in einer Umgestaltung novellistischer Tradition. Aus der alten Novelle ist ein Filmdrehbuch geworden ; die auditive Erzählung gleitet in die visuelle Verdeutlichung durch den Film hinüber. Das Sentimentalische ist vollkommen unterdrückt. Wird sich nun ein neuer Lessing finden, der uns die Grenzen und Ueberschneidungen von Film und Dichtkunst auseinandersetzt ?

Dem Stoff nach behandelt Frank ein Motiv ab, das schon vielfach in seinen Dichtungen, deutlichst in « Karl und Anna », angeschlagen wurde : Menschen werden aus der Bahn gedrängt, in der sie bis dahin freudig oder stumpf lebten ; sie irren davon, kehren zurück und sehen alles mit verwandelten, plötzlich geöffneten Augen an ; ihre Erkenntnis schmerzt, aber sie haben ihre Seele gerettet.

Feuer
von
G. D'Annunzio
Deutsch von M. Gagliardi
Hyperionverlag, Leipzig

* * *

Unter dem Gebirge der täglichen Literatur öffnet sich dies Buch wie ein Krater. Vor dem Hintergrund venetischer Landschaft erheben sich die gekrönten Häupter der Muse und des Dichters, einem antiken Doppelbildnis gleich, deren jedes die Schönheit des andern zwillingsverschwisterten wie eine Lampe leuchten lässt. Nirgends mehr brennt solches Feuer der gebändigten Leidenschaft. Es scheint, als sei Europa stumm geworden nach diesem Dichter, über den sich Gottes Gnade ergoss. Wie diese Seiten brennen, duften, klingen, weinen und triumphieren !

Vergeblich wehrt sich der Lesende gegen solche Bezauberung des Herzens. Dieser Ewigneue und Unmoderne, dieser wahre und echte Sohn Homers, dieser vom Olymp bestellte Dichter überschreitet siegreich die matten Seelen der Lebenden und weckt die Toten zu neuem bildnerischen Dasein. Niemand konnte wagen, in so melodischen Klagen, so bitteren Tränen, so grausamen Zärtlichkeiten zu verströmen ; niemand durfte die Hülle von verborgenstem Glück und scheuester Frauenliebe heben, um sie der schreienden Welt vorzuhalten. Er vernichtet, und aus dieser Vernichtung entsteht unsere Anteilnahme. Er entzündet und berauscht sich ; seine Kälte lässt uns vor Glut vergehen, und seine Feuer erwärmen nur die Auserwählten. Welche Raserei, welches Delirium, welche Emphase unter der « Glorie des lateinischen Himmels » ! Wer hat den Mut zu schmähen ? Denn wie alles, was sich über jede Zeit rätselhaft vom Finger Gottes angerührt erhalten hat, wandelt sich die blasphemische Entfaltung menschlicher Leiden in Offenbarung.

An der Uebersetzung ist nichts weggenommen, nichts hinzugetan, was die Biegsamkeit und Pracht des italienischen Textes entstellen könnte.

Heute Abend wird
aus dem Stegreif gespielt
von
Luigi Pirandello
Deutsche Bearbeitung von
Harry Kahn
Reimar Hobbing, Berlin
Halbleinenband Mk 3.—

* * *

In der einleitenden Szene, die der Regisseur mit dem versammelten Publikum spielt ist hinreichend Zweck und Nutzen dieser Stegreifkomödie auseinandergesetzt. Der Verfasser ergötzt sich — der Verfasser ergötzt auch uns. In jener zauberhaften Mischung von Dialektik und angstvoller Komik, Unentschlossenheit und Trieb, die wir schon oft in Pirandellos Novellen fanden, paradiert auf der Bühne eine sizilianische Familie oder eine Truppe von Schauspielern, die sich als jene sizilianische Familie verkleidet haben, aber nirgends ist der Uebergang dicht oder nur halbwegs haltbar. Aus den Kleidern der Darsteller wachsen schon die Schritte und Gesten der « andern », der Dargestellten ; ihre Gedanken überwältigen die tägliche Bürgerlichkeit ; die eingebildeten Vorgänge brechen wie Feinde in das Dasein ausserhalb der Kulissen. Zweifelhaft jedoch bleibt auch das andere : im innersten Kern haften noch die bürgerlichen Namen und lassen sich nicht unterdrücken. Sie empören sich gleich schlechten Sklaven, die nicht mehr gehorchen wollen, und in einem Anfall von Grauen und Lächerlichkeit travestiert sich der Mord selbst ; Dichtung und Wahrheit verschmelzen innigst und lassen die Stegreifhandlung wie in einem Spiegelkabinett verzerrt erscheinen. Von geschliffenen Spiegeln umstellt bläht sich das Leben bunt und abenteuerlich auf, erregt Gelächter und Mitleid, kein Kopf passt auf den Rumpf, auf dem er sitzt, die Hände agieren willkürlich und spasshaft, bis schliesslich alles

vor einem tückisch gekehlten Spiegel zerfliesst und keine Spur mehr zurücklässt.

Vielleicht ist es diese literarische Fratzenhaftigkeit, diese Sucht, « sich selbst auf den Kopf zu sehen », die Pirandello in seinem Vaterland nicht heimisch werden lässt. Das vorliegende Stück ist die Vollendung einer Max Reinhardt gewidmeten Trilogie : *Sechs Personen suchen einen Autor*, *Jeder nach seiner Art*, *Stegreif-Komödie*, und das Ganze betitelt : *Theater auf dem Theater*. Die ausgezeichnete und flüssige deutsche Bearbeitung hat Harry Kahn besorgt.

Balzac
von
Pierre Abraham
Maîtres des Littératures
Rieder

* * *

Den eifrigen Leser der Comédie Humaine wird es erfreuen, hier auf kurze Seiten zusammengedrängt alles Wissenswerte über Balzac zu erfahren. In einer Art geistreicher Steigerung ist die Persönlichkeit des Dichters zum Aeusseren, zum Leben, zum Werk endlich gefügt. Von der Betrachtung des « kleinen, dicken, runden Mannes » gelangen wir über den erbitterten und zähen Kampf, den Balzac mit dem Schicksal führte, zu seiner Unsterblichkeit. Sechzig ganzseitige Bildtafeln illustrieren auf das Beste Biographie und Leben

C.-F. Ramuz
Fête des Vignerons
in der Sammlung « Champs »
Horizons de France

* * *

Aus Pourrats *Champs* ist als erstes ein Weinberg aufgewachsen, dessen Blätter nach Honig duften, und der sich über die nackten, nur spärlich mit Boden bedeckten Hänge eines Gebirges zieht wie ein sanftes grünes Fell. Der See in der Tiefe, « eine zweite Sonne », die Gott über seinem Volk von Winzern scheinen lässt, trägt Schiffe und Segelboote. Hier geht es kaum noch um die Menschen, die auf den steilen Treppen zwischen den Weinbergsmauern auf- und niedersteigen. Congo, Bovard, auch Lambelet und die braune Mathilde sind vergänglich, sind Symbol für diese Erde, ihr so innig verschwistert, dass sie ihren Weinstöcken gleichen, die Füsse wie Wurzeln am Grund, Saft und Fülle in den Adern tragend, während die Welt sich in den glashellen Beeren schwankend widerspiegelt. Dem Korbflechter Besson gleich, der betrachtend über dem Gang des Jahres sitzt, haben wir nun Berg und See vor uns, Arbeit, Regen, Bahn und Schiffe, Wachstum und Fest, alles Greifbare und Schwebende, und es ist so dicht vor unsere Augen und Ohren gerückt, dass wir die Sonne auf Hand und Mund fühlen, die zarten Knospen der Reben tastend anrühren, und der Duft der Wälder wie eine heisse Wolke in unsere Haut dringt. Kreislauf des Jahres voll bescheidenen Jubels ! Schale des Lebens bis zum Rand mit Luft und Sonne gefüllt ! Unter dem Lärm des sommerlichen Festes, wenn alle Häuser an den Hängen leerstehen, mag man dann davongehen, immer höher und höher in das zarte und beschwingte Blau eines abendlichen Himmels steigen, der seine Sterne in das Laub traumvoller Bäume fallen lässt.

Antäus
von
Anton Betzner
Merlin-Verlag, Baden-Baden

* * *

Es war nicht verwunderlich, dass ich Nut wieder begegnete in den Tagen, als ich dieses Buch las, einer verwandelten und kindlich gewordenen Nut in Ledermantel und modischen Ueberschuhen, aber noch trug sie die Frisur eines byzantinischen Prinzen und hatte jene sanfte Art den Mund zu bewegen, wenn sie sprach. Wo mögen ihre süssen Antilopen weiden, wenn ihr Traum von den roten, rauchenden Inseln zu Ende geträumt ist ? Ich erinnere mich der Truhe, des Spiegels und des Bücherbrettes, vor dem Antäus gedankenvoll verweilte. Ich dachte an die kleine Wohnung in der Gasse, wo das Holzlager war. Immer noch stehen die weissen nackten Bretter gegen den Zaun gelehnt und die Säge kreischt, aber der Psychoanalytiker Walenz ist geschieden, Ippen, der Journalist hütet seine Kinder und sieht zu, wie ihm politische Gesichte zerstört werden — die andern sind untergegangen — heil den überwundenen Schicksalen !

Eine ganze Stadt ist fragend und deutend beschäftigt, die ausgeschnittenen Figuren ihren Urbildern aufzupassen und zu sehen, wo sie sich überschneiden. Wird alles richtig sein ? Hat der Autor nichts vergessen ? Wenn sie damals gewusst hätten, — denn vier Jahre haben wir auf das Buch gewartet ! — wieviel Feuer in dem schmalen, stillen und verwischten Manne kochte, sie hätten sich nicht so lächerlich betragen — aber jetzt ist es zu spät, und sie stehen alle auf die Seiten gebannt, geduldig

und steif, um Antäus zu ergötzen, zu lieben, zu hemmen, zu töten, um ihm ihr Blut, ihre Kraft zu geben, derer er auf seinem Wege bedarf.

Der gesetzmässige Lebenslauf der Völker Chinas nnd Japans
von
Hartmut Piper
Verlag von Theodor Weichert
Leipzig

Vorliegendes Werk ist der erste Teil einer *Völkerbiographie und -biologie der Menschheit*, die sich an die *Vergleichende Völkerbiographie Europas* anschliesst. Der Verfasser geht den Gesetzen der Weltgeschichte nach, denn so wie sich das Reifen, Blühen und Abwelken der Pflanzen und Menschen vollzieht, gehen Jugend und Alter über die Entwicklungen ganzer Völker und Erdteile hin. Hier ist die Theorie gesetzmässigen Alterns auf die ostasiatischen Kulturen angewandt. Der Laie, dem dies Buch zu wissenschaftlich erscheint, tut besser, es aus der Hand zu lassen, denn über Fall und Aufstieg in der Kurve der Epochen kann nur lange Betrachtung entscheiden. Eine Reportage, die an der Oberfläche bleibt und nur leise an die glatte und porzellanene Schale der Dinge rührt, wird uns nicht aufzuklären vermögen. Erst in dem beharrlichen und geduldigen Verfolgen der Geschehnisse, die wir all ihrer Phantasieen entkleiden müssen, lernen wir sehen und begreifen.

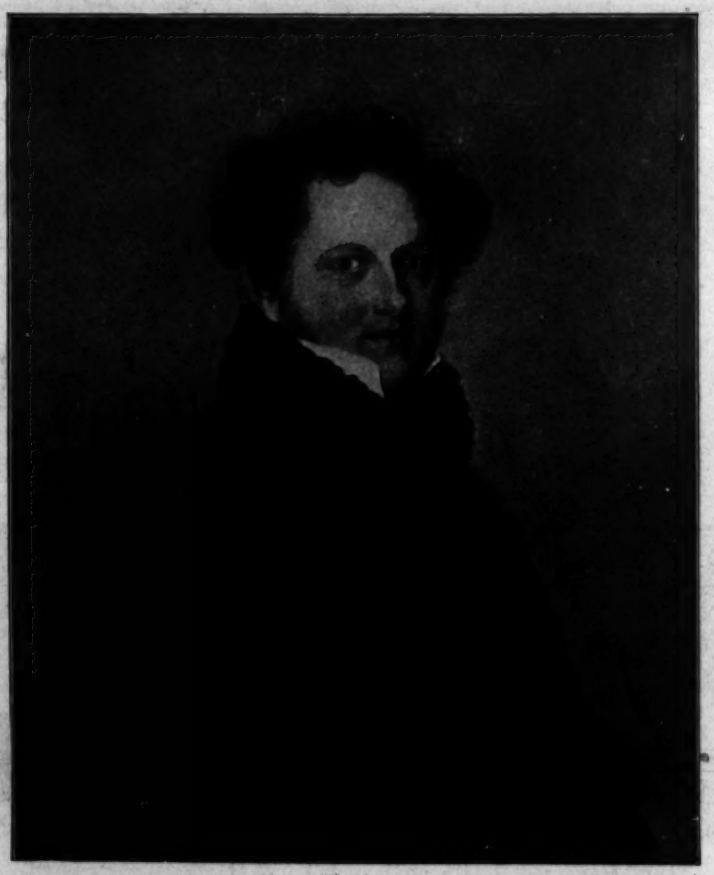
Der Idealismus neuer Menschen
von
Kuno Stommel, Dr. phil.
Düsseldorf, Rosenstrasse 6
Selbstverlag — Preis Mk 4.—

Im Selbstverlag des Verfassers erscheint dieser Idealismus, der mit viel Wissenschaft die Notwendigkeit gewisser « Ewigkeitswerte » auseinanderzusetzen sucht. Eine Grenzarbeit zwischen Philosophie und laienhafter Begeisterung. Der Zweck ist nicht ganz abzusehen.

Dr Anno SCHLÖSSER.

Sonntag 19. Januar fand in Rom, auf dem Testaccio-Friedhofe, wo Shelley, Keats und *Goethes Sohn* ruhen, eine deutsch-italienische Gedenkfeier am Grabe des Dichters Wilhelm Waiblinger statt, der nach einem kurzen, aber vielbewegten Leben, den 17. Januar 1830, im Alter von 25 Jahren und zwei Monaten in der ewigen Stadt gestorben, am 20. im Schatten der Cestiuspyramide bestattet wurde.

Nächstens wird ferner auf italienische Veranlassung eine Gedenktafel an dem Sterbehause Waiblingers in der Via Mascheroni angebracht werden.



AUGUST VON GOETHE

Interessant ist es wohl zu verzeichnen, dass diese *römischen* Ehrungen anlässlich des hundertjährigen Todestags eines *deutschen* Dichters grösstenteils auf die Anregung eines *französischen* Schriftstellers, Professor Henri Buriot-Darsiles in Moulins (Allier) zurückgehen, der sich deshalb im vorigen Sommer an den Duce selber wandte, und dessen Waiblingerbuch unter dem Titel « Ein kurzes romantisches Leben : Wilhelm Waiblinger » bald in Paris und hoffentlich dann auch bei uns erscheinen wird.

* * *

Société Générale Alsacienne de Banque

Société anonyme de droit local — Capital 100 millions de francs entièrement versé

Siège Social à STRASBOURG - 4, rue Joseph-Massol

SUCCURSALES ET AGENCES A :

Cologne
17-19, Untersachsenhausen

Francfort
53, Neue Mainzerstrasse
59, Kaiserstrasse

Mayence
2, Ludwigstrasse - Schillerplatz

Dusseldorf
44, Kaiser-Wilhelmstrasse

Kehl
80, Hauptstrasse

Ludwigshafen
6, Kaiser-Wilhelmstrasse

Oberstein-Idar
1, Höckelböschstrasse

Wiesbaden
6, Wilhelmstrasse

Sarrebruck
15-17, Bahnhofstrasse
2-4, Betzenstrasse

Zurich
1, Bleicherweg (Paradeplatz)

et 33 Succursales et Agences en Alsace, Lorraine et Luxembourg

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Allgemeine Elsässische Bankgesellschaft

Volleingezahltes Kapital 100 Millionen

Hauptsitz : STRASSBURG (Elsass) - 4, rue Joseph-Massol

FILIALEN IN :

Köln
Untersachsenhausen 17-19

Frankfurt a. M.
Neue Mainzerstrasse 53
Kaiserstrasse 59

Mainz
Ludwigstrasse 2 - Schillerplatz

Düsseldorf
Kaiser-Wilhelmstrasse 44

Kehl
Hauptstrasse 80

Ludwigshafen
Kaiser-Wilhelmstrasse 6

Oberstein-Idar
Höckelböschstrasse 1

Wiesbaden
Wilhelmstrasse 6

Saarbrücken
Bahnhofstrasse 15-17
Betzenstrasse 2-4

Zürich
Bleicherweg 1 (Paradeplatz)

sowie 33 Filialen in Elsass, Lothringen und Luxemburg

BANK-GESCHÄFTE ALLER ART